

UNIVERSITY OF ARIZONA

UNIV. OF ARIZONA

PQ1933 .A14

Viau, Theophile de/Oeuvres poetiques de

mn



3 9001 03789 5003



Digitized by the Internet Archive
in 2025

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
THÉOPHILE

33
4
ŒUVRES POÉTIQUES
DE
THÉOPHILE

TEXTE CHOISI ET ÉTABLI

PAR

LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES

ET UNE BIBLIOGRAPHIE



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1926

A FERNAND FLEURET

en témoignage d'amitié fidèle et d'admiration.

INTRODUCTION

En 1590, Henri IV luttait contre la Ligue, sollicitant l'appui de l'Angleterre. Mayenne, aidé par l'Espagne, prétendait s'approprier la couronne de France. Paris subissait le siège le plus terrible qu'il connût jamais : la détresse y était à son comble ; on tuait, pour les manger, les animaux, quels qu'ils fussent ; on traquait tout ce qui pouvait avoir apparence de vie ; des enfants, même, étaient dévorés ; on pilait des ossements de morts pour en faire de la bouillie ; les Seize régnaient par la terreur, saisisaient les biens d'émigrés, proscrivaient, exilaient, condamnaient à mort et exécutaient, puis étaient à leur tour condamnés à mort et exécutés. Dans le Midi de la France, catholiques et protestants se déchiraient avec autant d'ardeur ; les villages brûlaient ; les villes étaient troublées par des bagarres, des meurtres, des scandales. Hommes et femmes vivaient dans un désordre inexprimable, où l'on ne sait ce qui dominait, de l'héroïsme, de la licence des mœurs, de la superstition, du martyre. C'est alors qu'à Clairac, près d'Agen, naquit Théophile de Viau, l'un des plus exquis poètes français. Son père, Jacques de Viau, était avocat à Bordeaux et zélé protestant,

Il dut naturellement quitter le barreau de Bordeaux et se réfugia dans sa propriété de Boussères-de-Mazères, où Théophile, parmi ses frères et sœurs, fut élevé.

Quand il eut l'âge d'étudier, Théophile fut mis en pension au collège de Nérac. Il n'y resta pas longtemps. Les troubles sévissaient encore et l'écolier fut envoyé à Montauban, puis à Bordeaux, enfin à Saumur. Partout il entendait paroles de haine, souhaits de combats, malédictions. Dans sa famille, il ne voyait que visages graves, regards résolus, il n'entendait que serments solennels. Son frère Paul, en particulier, se distinguait par son ardeur et sa conviction. Ces gens avaient l'esprit bouleversé par les luttes passées, et l'héroïsme s'était implanté en eux. Théophile ne les suivait pas en cette voie. Son attention était plutôt attirée par le renouveau de paix, la joie de vivre que la sage politique d'Henri IV converti et enfin maître du royaume, allait procurer à la France. Les mœurs étaient alors faciles, comme après les grandes catastrophes, et Théophile, qui nous avoue plus tard, « que la desbauche des femmes et du vin faillit à l'empiéter au sortir des escholes », se laissait aller à goûter tous les plaisirs que la jeunesse offre à la jeunesse. Ayant connu un temps où l'on aimait à mourir pour sa foi, il était naturel, par réaction, qu'aucune inquiétude religieuse ne le tourmentât. Il se sentait tout disposé à abjurer, si cela devait lui être utile ou lui faciliter la vie. Ses études avaient été bonnes ; il parlait et écrivait couramment le latin, et il avait une manière si heureuse d'écrire le français qu'il décida d'attacher sa fortune à ses qualités de poète et de bel esprit. C'est pourquoi nous le

voyons, en 1609, s'engager comme poète dans une troupe de comédiens.

Il n'y resta pas même un an, dégoûté de la brutalité des comédiens qui, lorsqu'il refusait de jouer à la boule avec eux, s'avisait de le châtier vertement. Il brûlait de venir à Paris où il savait que le comte de Candale le recevrait bien. En effet, dès qu'il y fut arrivé, avec son bagage d'esprit, avec son tempérament méridional amoureux du plaisir, il fut introduit à la cour de Marie de Médicis. Étrange cour ! Henri IV venait de mourir. Sully perdait peu à peu son autorité ; Concini et Léonora Galigaï régnaient en maîtres ; Marie de Médicis, faible, incapable, laissait le trésor royal fondre entre les mains rapaces des prince de Condé, des comte de Soissons, des duc de Guise, des duc de Bouillon. Au milieu de ces puissants seigneurs, uniquement préoccupés de leurs intérêts, Théophile évolua. Il écrivit des vers, en latin et en français, fit des mots d'esprit, plaisanta sur tout sans grande précaution, et posa avec étourderie les premiers fondements de sa réputation de frondeur et d'athée. En 1613, il fit la connaissance de Jean-Louis Guez de Balzac, moins âgé que lui de quatre ans. Celui qui devait devenir l'*unico eloquente* et l'un des fixateurs de la prose classique, s'éprit des saillies de Théophile. Il se lia si étroitement avec lui qu'on ne manqua pas de les accuser d'un vice, assez courant à l'époque, mais qui, tout de même, menait quelquefois jusqu'au bûcher. Tous deux, en 1615, entreprirent un voyage aux Pays-Bas. A Leyde, Balzac s'inscrivit à la faculté de droit, et Théophile à la faculté de médecine. Ils ne suivirent les cours ni l'un ni l'autre, mais s'enivrèrent souvent. Brusquement ils se fâchèrent

On ignore pourquoi. Le motif fut certainement grave, car Théophile écrivit plus tard, « que son aventure la plus ignominieuse a été la fréquentation de Balzac ». On sait vaguement que Balzac dut séduire une femme, qu'il fut bâtonné par le gendre du docteur Dominique Baudius, et que Théophile défendit son compagnon, l'épée à la main ; ce que le dit compagnon, à la fois fier et peu brave, ne lui pardonna pas.

Théophile revint à Paris et y retrouva le comte de Candale, qui l'emmena au château de Castelnau-Barbarens. Là s'écoulèrent des jours insoucians. Le poète récitait ses vers, sans doute les plus épicuriens, sans s'inquiéter des sentiments de ses auditeurs. L'un d'eux, pourtant, un officier, René Le Blanc, choqué par les propos tenus, se promettait de dénoncer le libertin à la première occasion. De Castelnau-Barbarens, Théophile alla chez le vicomte de Panat, à Saint-Affrique, où il continua de mener joyeuse vie, au point de scandaliser les habitants de la petite ville et de se faire renvoyer par son hôte. Théophile alors partit guerroyer dans les rangs des réformés, par dévouement pour le comte de Candale. De la guerre, il revint à Paris avec son protecteur et, en son hôtel, fréquenta de nouveau les riches seigneurs qui le recherchaient pour son esprit. L'un d'eux, Henry de Montmorency, devint son Mécène, et remplaça le comte de Candale. Ce fut chez ce nouveau maître, que Théophile rencontra Saint-Amant. Les deux poètes devinrent amis et groupèrent autour d'eux une foule de seigneurs, de magistrats, d'écrivains. Théophile fut leur maître à tous, les accompagnant aux cabarets à la mode, écrivant des vers pour leurs maîtresses, dictant les lois aimables du bon goût,

quel, en poésie du moins, se trouvait être assez mauvais. Préféré à Malherbe, déjà vieilli, il devint le val heureux de Racan et de Maynard. Sa gloire était alors complète.

Or, le 14 juin 1619, il reçut l'ordre de quitter le royaume de France.

Que s'était-il passé ? On ne le sait pas exactement, mais dès cette date, Théophile se vit soumis à une aineuse surveillance qui prit plus d'une fois l'allure d'une persécution. *Le Mercure françois* de 1619, se faisant l'écho de la rumeur publique et l'interprète officieux des sentiments du pouvoir, assure que la cause de la disgrâce de Théophile fut « d'avoir faict des vers indignes d'un chrestien, tant en croyance qu'en aletez ». Nous connaissons ces vers ; ils ne sont indignes que d'un bon poète ; cent autres barbouilleurs de papier en avaient écrit de plus obscènes, ou de plus blasphématoires. Cependant cette accusation, bien que sans fondement, ne fut jamais modifiée, et l'on en accabla Théophile jusqu'à ce qu'il mourut, sa mémoire jusqu'à nos jours.

Le souvenir des événements politiques de cette époque pourrait apporter quelque éclaircissement. Dès 1616, le pouvoir avait changé de mains. Louis XIII, brusquement, poussé par son favori de Luynes, avait décidé de gouverner lui-même. Concini assassiné, Léonora Galigai décapitée, Marie de Médicis contrainte de se retirer à Blois, c'était la fin du désordre, de la corruption, de la faiblesse. Les princes, qui avaient abusé de leur puissance étaient déclarés criminels de lèse-majesté et déchus. La réaction catholique suivit naturellement la réaction politique. Alors que sous Concini, il était possible de se montrer

INTRODUCTION

sceptique et de faire de l'esprit aux dépens de la dignité de l'Église, sous de Luynes, les Jésuites purent de nouveau se faire respecter ; peut-être le firent-ils de façon un peu brutale, mais en matière de politique, ce n'est ni la mesure ni le discernement qui règlent les actes des puissants. De nombreuses exécutions eurent lieu. Étienne Durand, François Sity furent brûlés, Andre Sity fut pendu, Vanini fut horriblement supplicié.

Théophile, qui était de religion protestante, qui ne cachait pas son libertinage — autrement dit son indifférence moqueuse à l'égard de l'Église, qui avait brillé à la cour de la Reine-Mère aujourd'hui rebelle ne devait guère être en faveur auprès de Luynes. Lorsqu'on voit les excès auxquels se livre l'opposition dès qu'elle parvient au pouvoir, on peut même s'étonner que Théophile n'ait pas été poursuivi plus tôt.

Malgré tout, on est réduit aux hypothèses sur la véritable cause de la disgrâce de Théophile. Peut-être, et cela devient romanesque mais point invraisemblable, y avait-il une femme à la tête de ces persécutions ; une femme puissante et, sans doute, déçue, sans aller jusqu'à dire que cette femme fut la reine elle-même, ainsi que l'ont soutenu deux commentateurs de Théophile. Lui-même d'ailleurs, en de nombreux poèmes, laisse entendre qu'il est victime d'une femme puissante à la Cour. Il devait savoir à quoi s'en tenir.

Bref, il quitta Paris. Sans se hâter, il gagna Bordeaux, puis les landes de Castel-Jaloux où il s'enuya ferme, malgré l'hospitalité d'un marquis resté anonyme. Il gagna ensuite l'Espagne, revint en France, à Boussères, où vint le voir un ami qu'il s'était fait

Paris, le jeune Jacques Vallée des Barreaux. Tous deux philosophèrent, écrivirent des poèmes, burent du vin, coururent les filles. Des Barreaux rentré à Paris, Théophile se promena seul et sut s'attirer l'amitié utile du marquis de Thémines, l'un des familiers de Luynes, puis celle du maréchal de Roquelaure, à Agen.

Il s'ennuyait cependant de Paris. Confiant dans l'influence du marquis de Thémines, il décida de se baigner dans la capitale (février 1620) et d'y attendre la grâce, qui fut longue à venir. Luynes était furieux contre les libellistes et pamphlétaires qui l'accusaient entre autres choses de se prêter aux amours de sa femme et de Louis XIII. Loin d'excepter Théophile de ces calomniateurs, il répondait aux sollicitations des protecteurs du poète par la menace de coups de bâton s'il reparaissait à la Cour. « N'osant aborder directement le Favori, écrit M. Lachèvre, il eut recours à Charles de Lozières, frère cadet du marquis de Thémines, et lui dédia une ode dans laquelle il se défendait d'être l'auteur de « pasquins », espérant qu'il la communiquerait à Luynes ».

L'ode communiquée, Luynes pardonna. Une armée étant formée contre la Reine-Mère, en juillet 1620, Théophile y fut agréé. Durant un combat, il fit même prisonnier, et Louis XIII, la paix revenue, lui accorda une pension.

Théophile était heureux. Il ne devait guère le rester. Au cours d'un voyage à Tours, fait avec l'incomparable Des Barreaux, il arriva que ce dernier, voyant passer un prêtre portant le Saint-Sacrement, en approcha, lui arracha sa calotte et la jeta dans la boue, lui criant qu'il était bien insolent de se tenir

couvert devant son Créateur. Quelque temps après paraissait un recueil libre : *Les Délices satyriques* contenant quelques poésies libertines et obscènes de Théophile. C'était assez pour que ses nombreux ennemis pussent lui nuire, en particulier les Jésuites, qui menaient guerre acharnée aux libertins. Il jugea prudent de ne pas attendre d'être inquiété, et s'embarqua pour l'Angleterre. Dans l'une de ses odes, il déclare nettement que l'amour le force à partir. Est-ce la vérité ? Est-ce prétexte poétique ?

En Angleterre, le roi refusa de le recevoir. Le marquis de Buckingham, par contre, lui fit l'accueil le plus aimable, et s'efforça de lui faire paraître moins déplaisant le climat britannique, « où toute l'année n'est qu'un hyver, où tout l'air n'est qu'une nuée, où nul vent que la bize, nulle promenade que la chambre, nulle délicatesse que le tombeau, nul divertissement que l'ivrognerie, nulle douceur que le sommeil... » Probablement en février 1621, à la faveur d'amis qui lui assurèrent que sa grâce dépendait de sa conversion au catholicisme, Théophile revint à Paris, et fut reçu par Louis XIII. Le Roi le tança sévèrement, et Théophile promit de ne plus retomber dans ses errements passés.

La guerre contre les protestants ayant repris avec une nouvelle vigueur, pour montrer sa bonne volonté il s'engagea dans l'un des régiments du Roi. Ce fut pendant les opérations que parut enfin l'édition de ses œuvres, dont il avait chargé Des Barreaux. Au même moment, quelques-uns des pires ennemis de Théophile, le Père François Garasse et le Père André Voisin, jésuites, commencèrent leurs manœuvres pour l'abattre définitivement.

L'hiver de 1621-1622 fut marqué pour Théophile par la mort de quelques-uns de ses meilleurs protecteurs, entre autres de Luynes qui était devenu son appui. Il lui en fallut rechercher de nouveaux et sa conversion au catholicisme lui parut un bon moyen d'en acquérir. Il attendit la mort de son père (juin 1622) et, en août et septembre 1622, il abjura entre les mains du Père Séguiran. Il se croyait désormais tranquille. De fait, jusqu'en avril 1623, il ne fut aucunement inquiété, et put couler des jours heureux, fréquentant Saint-Amant, du Vivier, Bois-robert, festoyant avec eux dans un cabaret de l'île Saint-Louis, écrivant des vers, recevant les tributs d'admiration, non seulement d'une grande partie des lettrés, mais encore des poètes.

Cependant, il eut dû se méfier. Ses ennemis préparaient en secret la plus étrange machination. Les mesures de prudence prises par Théophile ne les avaient pas calmés ; tout au plus avaient-elles retardé de quelques semaines leur action. Tandis qu'on faisait imprimer un nouveau recueil de pièces obscènes sous le nom de Théophile, dans le seul dessein de pouvoir l'accuser, le Père Garasse se hâtait d'écrire un gigantesque pamphlet, où il prenait la défense de la religion qu'il croyait en péril.

Ce Père Garasse fut un curieux homme. Très convaincu, très honnête, mais d'une éloquence et d'un style intempérants, il servit d'instrument docile à de certains Pères, peut-être moins convaincus, mais plus habiles et plus politiques, jusqu'à ce que ses excès les eussent compromis. Alors, ils le firent disparaître, détournant sur lui la colère et la haine générales.

Ils étaient plusieurs, à cette époque, qui craignaient sincèrement que l'inconduite de quelques-uns, qu'ils appelaient libertins, et leurs théories, qu'ils nommaient libertinage, ne parvinssent à corrompre la société. Parmi eux, le Père Mersenne, de l'ordre des Minimes, se distingua par sa douceur. « Ils sont cinquante mille », gémissait-il, parlant des athées. Ce chiffre l'effarait. Il voulut tirer de la théologie assez d'arguments pour réduire ce nombre en convainquant les âmes égarées, et augmenter d'autant le peuple de Dieu. Il écrivit deux livres énormes pour dénoncer, blâmer et réfuter cent six quatrains, assez plats, assez sots, qui circulaient, prétendant formuler la doctrine du déisme. Le Père Garasse, lui, haussait les épaules. Cinquante mille athées ? L'ennemi était plus dangereux : il s'augmentait des propres amis de la religion qui trahissaient, des prêtres eux-mêmes qui se vendaient aux hommes de péché.

« Si jamais les siècles passez ont eu sujet de dire que s'en estoit faict, et que leur âge verroit de ses yeux le règne de l'Antechrist, c'est le nostre qui le peut dire mieux que tous les précédens », déclamait-il avec joie, car il se croyait réservée la gloire de terrasser ledit antechrist, et cela convenait à son appétit de lutttes. Peu lui importaient les cris et les moqueries : il montait en chaire et se livrait tout entier à la volupté de vitupérer. Il vomissait des torrents d'éloquence âpre et grossière. Il s'agitait au-dessus des fidèles pétrifiés, et des impies hilares. Il maudissait, il menaçait, faisant de la chaire un tréteau, de l'Église Si l'auâtre, et de lui-même, un extraordinaire bouffon. un théditoire entraît en rumeur, il se déchaînait tout à fait. Ne voyait-il pas, tout en parlant, un

groupe de jeunes gens debout derrière des colonnes, qui riaient et lui adressaient des gestes obscènes ? « A ces dogmatiseurs qui n'avaient que blasphèmes aux lèvres, sodomies en leurs actions, trophées de leurs impudicités en leurs écrits, corruption de jeunesse en leur hantise, impudence en leur visage, trahison en leur âme et infâmes sueurs véroliques en leur corps, à ces pouacres enfin, pouvait-on faire l'honneur de discuter ? Non : ces athées ne pouvaient être convaincus, mais seulement vaincus, et pour cela, nul supplice n'était assez grand. Ils se réclamaient de Pomponace, de Paracelse, de Machiavel, de Cardan, de Montaigne, de Charron ? Ils n'en avaient pas tant en leurs cervelles creuses. En vérité, c'étaient des chiens couchants, des esclaves qui se faisaient bouffons auprès de jeunes seigneurs pour jouir de quelque béate. S'ils réussissaient, ils couraient aux tavernes et aux mauvais lieux, répétant avec un horrible sourire ce mot de Luther le gros buffle : « Quia ego sum homo, expositus crapulæ, titillationi et negligentia. Parce que je suis homme, je suis soumis à la gourmandise, au plaisir charnel et à la paresse », et lorsqu'ils étaient repus, bien ivres, lorsqu'ils pouvaient s'écrier comme saint Augustin parlant des Épicuriens : « Bonum habui diem, quia bonum habui prandium. J'ai eu une bonne journée, parce que j'ai eu un bon dîner », lorsqu'ils étaient prêts à ronfler et à exhaler en dormant les vapeurs de leurs débauches, ils se mettaient à composer des vers, buvant six gobelets de vin à chaque rime. Ah ! ils avaient tort d'être orgueilleux, et de se croire capables de se passer de l'assistance divine. Quand ils tomberont à pièces et lambeaux, quand leurs os

seront cariés par la goutte, leurs reins gressés par une centaine de cailloux, leur poil au vent, leur corps dans un hôpital, ou entre les mains d'un bourreau pour vomir leur âme malheureuse, lors ils commenceront à voir que leur âme est immortelle, leur corps une carcasse, leur réputation perdue, leurs plaisirs écoulés, leur salut désespéré, leur mémoire maudite, leur nom persécuté, leur mort proposée à la postérité entre les exemples funestes, et l'histoire de leur vie rangée entre les accidents tragiques, pour servir de miroir à leurs semblables et de bride à tous nos descendants ; lors ils hurleront comme chiens enragés. »

Le Père Garasse descendait de la chaire en sueur, la voix brisée, mais il foudroyait encore du regard. Il sortait de l'église, courant à ses réquisitoires, mais à peine était-il dehors qu'il se trouvait saisi par de vigoureux compères qui lui tiraient les cheveux, le rouaient de coups de bâton, et le chassaient en lui bottant le derrière.

Tel fut l'ennemi le plus déclaré de Théophile. Ce fut d'ailleurs à lui que le poète eut l'esprit d'en vouloir le moins.

Le 13 avril 1623, Théophile vit commencer son supplice qui ne devait finir qu'en septembre 1625, après avoir altéré sa santé au point qu'il mourut un an après. Ce 13 avril donc, il aperçut à la devanture d'un libraire un recueil de pièces libertines et obscènes : *Le Parnasse des Poètes satyriques*, avec son nom sur la première page. Il s'empara du livre, déchira cette page, puis assigna immédiatement les éditeurs, Estoc et Sommaville, devant le Lieutenant civil qui les condamna à une amende et à détruire tous les exemplaires. Inquiet néanmoins, et ayant eu

connaissance du pamphlet que le Père Garasse faisait imprimer contre lui, et qui avait pour titre : *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, il réussit à mettre opposition sur sa publication éventuelle. En outre, en juin 1623, parut la seconde partie des œuvres du poète, qu'il fit précéder d'une sorte d'apologie de sa vie.

Quelque temps passa, pendant lequel le Père Margasant, supérieur des Jésuites, fit accorder au Père Garasse la main-levée de l'opposition formée par Théophile sur *La Doctrine curieuse*.

Soudain, le 11 juillet, le Parlement, sur la requête du Procureur général, ordonna l'arrestation de Théophile, de Frénicle, de Colletet et de Berthelot, comme auteurs principaux du *Parnasse satyrique*, et l'ouverture d'une information contre les libraires Estoc et Sommaville. Ce procureur général c'est Mathieu Molé, qui va jouer désormais un rôle étrangement équivoque.

Théophile ne fut pas arrêté, parce qu'il se cacha à Chantilly, chez son protecteur le duc de Montmorency. En août, le poète, puis le duc, écrivirent à Molé, sans aucun effet, si bien que, sans plus de cérémonie, le 18 et le 19 août fut lancé l'arrêt de mort contre Théophile : « ... Convaincus de crime de lèse-majesté divine,... Théophile et Berthelot... sont condamnés... à estre menez et conduictz des prisons de la Conciergerie en un tombereau au devant de la principale porte de l'esglise Nostre Dame de cette ville de Paris, et illec à genoux, teste, pieds nudz, en chemise, la corde au col, tenans chacun en leurs mains une torche de cire ardante du poix de deux livres, dire et de déclarer que très mescham-

ment et très abominablement ilz ont composé, faict imprimer et exposé en vente le livre intitulé : le *Pernasse satirique* contenant les blasphèmes, sacrilèges, impiétés et abominations y mentionnées contre l'honneur de Dieu, son Esglize et honnesteté publique, dont ilz se repentent et en demandent pardon à Dieu, au roy et à justice, ce faict, menez et conduictz en la place de Grève de cette dicte ville, et là ledit Théophile bruslé vif, son corps réduit en cendres, icelles jectées au vent et lesdictz livres aussy bruslez... » Théophile n'étant pas arrêté, on fit le simulacre de son supplice, c'est-à-dire qu'on fit un mannequin qu'on vêtit comme l'était le poète, et qu'on brûla en grande pompe. Après quoi, ni Colletet, ni Frénicle, ni Berthelot ne furent plus inquiétés, non plus que les libraires Estoc et Sommaville, et l'on s'acharna sur le seul Théophile. Le 25 août, parut *La Doctrine curieuse*. Le 26 août, Théophile se décida à quitter Chantilly pour gagner l'étranger. Il se cacha de ferme en ferme, tandis qu'à Paris une seconde édition du *Parnasse satyrique* paraissait, avec l'assentiment de Mathieu Molé, ce qui prouve suffisamment l'excès de complaisance du personnage. Le 17 septembre, Théophile fut rejoint et arrêté au Catelet. Transféré à Saint-Quentin, il y resta jusqu'au 26, date à laquelle il revint à pied à Paris, escorté de sept archers. Enfermé le 28 dans la tour de Montgomery, où il devait rester deux années, il dut probablement à une puissante intervention de n'être pas brûlé, mais de voir instruire son procès. Le 4 octobre, les conseillers André Charton et Daniel Damours furent désignés pour informer. Ils reçurent les dépositions de Jacques Troussel et de René Le

Blanc. Jacques Troussel avait été chargé de l'arrestation du poète. Il en fit le récit, et y ajouta ce que lui avait dit, de Théophile, son collègue René Le Blanc. Celui-ci, ennemi de Théophile depuis qu'il l'avait entendu plaisanter chez le comte de Candale, soit huit ans auparavant, rapporta les blasphèmes du poète. « René Le Blanc... a veu... Théophile... prandre une bible pluzieurs foys de laquelle il rechercheoit les motz les plus sacrosaintz, lesquelz ledit Théophile tournoyt en risée et impiétez... » Ce René Le Blanc, qui fait dans ce procès figure de parfait imbécile, fut le seul témoin réellement à charge. Tous les autres (ils sont treize), n'ont rien apporté, comme on le verra par la suite. M. de Verthamont ayant remplacé André Charton, et de Pinon ayant remplacé Gabriel Damours, l'information se poursuivit. Le 21 novembre, un témoin, Gabriel Dange, dit quelques vers obscènes qu'il attribua à Théophile, mais qui étaient de Maynard ; le 23 ce fut le tour de Louis Forest Sageot, qui rapporta plusieurs vers obscènes, dont quelques-uns sont réellement de Théophile. Ensuite ce fut le silence. Mathieu Molé, comprenant qu'il ne pourrait rien tirer des témoins, rédigea un interrogatoire qui devait mettre Théophile à sa merci. Cet interrogatoire eut lieu le 22, le 26 et le 27 mars 1624. Théophile le réduisit à néant, en se justifiant des fausses accusations, et en niant les passages libertins ou obscènes réellement de lui. Cela lui était facile, car il n'eut jamais affaire directement avec les éditeurs de ses œuvres, et il était très logique de penser que, par cupidité, méchanceté ou erreurs, des vers étrangers y eussent été introduits.

Tout était à recommencer. Théophile fut laissé à ses méditations dans son cachot, et Mathieu Molé se préoccupa d'amener de nouveaux témoins. Le Père Voisin se chargea d'en trouver : un avocat, un boucher, un libraire, un moine, furent instruits d'avance, et de nouvelles dépositions eurent lieu, dont on peut concevoir la valeur. Le 24 avril, ce furent Claude d'Anisy et Pierre Rocolet ; le 29 avril, Pierre Guibert ; le 6 mai, Jean Guérin ; le 11, Antoine Vitré et Martin du Breuil. Tous ces gens répétèrent la même chose, à savoir qu'ils avaient entendu Théophile réciter des vers obscènes. Un nouvel interrogatoire fut préparé, et posé les 3, 7, 14 et 15 juin, avec le même succès que le premier. L'été se passa, et l'accusation, ne sachant plus que faire, résolut de procéder aux confrontations ; elles eurent lieu le 21 octobre, les 22 et 29 novembre 1624, et le 18 janvier 1625. Théophile confondit tous les témoins.

Le procès tournait mal pour l'accusation. En dehors du Parlement, les polémiques se succédaient, violentes, et de plus en plus favorables pour Théophile. De nombreux imprimés voyaient le jour, en vers, en prose. Le Père Garasse se voyait attaqué par le prieur Ogier, répondait par sa propre apologie, puis se réconciliait avec lui. Balzac vitupérait. Garasse, son ancien maître, lui répondait vertement. M. de Montmorency, M. de Liancourt, M. de La Roche, Buckingham lui-même, intervenaient auprès du Roi. Un témoin, Sageot, se rétractait. Les Jésuites, de leur côté, se démenaient. Le Père Guérin, dans un sermon, clamait : « Maudit sois-tu, Théophile, maudit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, maudit soit la main qui les a écrites, malheureux le libraire qui les a

imprimées, malheureux ceux qui les ont lues, malheureux ceux qui t'ont conçu. Et béni soit M. le Président, et béni soit M. le Procureur général qui vont purger Paris de cette peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris ; je diray, après le révérend Père Garasse, que tu es un bélître, que tu es un veau. Que dis-je un veau ? D'un veau, la chair en est bonne bouillie, la chair en est bonne rostie, mais la tienne, méchant, n'est bonne qu'à estre grillée, aussy le seras-tu demain. Tu t'es moqué des moynes, et les moynes se moqueront de toy. »

Théophile ne devait pas être grillé, mais il lui fallut attendre encore pour connaître sa destinée. Mathieu Molé, en effet, avait trouvé quatre nouveaux témoins, Pierre Galtier, Jean Raveneau, Jean Millot et Sepaus. Le poète fit bon marché de leurs prétendues dépositions, et le Parlement, enfin, rendit son arrêt le 1^{er} septembre 1625 : « Théophile était condamné à l'exil. « La cour... bannist... Théophile de Viau à perpétuité du royaume de France, et lui enjoinct garder son ban à peyne d'estre pendu et estranglé, a déclaré et déclare tous et chascuns ses biens estans en pays de confiscation acquis et confisque au roy ou à qui il appartiendra. » Théophile ne pouvant pas être acquitté, c'était pour lui le minimum de peine ; vis-à-vis de l'opinion publique, c'était l'effondrement complet de ses ennemis, et en particulier, des Jésuites. En effet, Étienne d'Aligre, chancelier, fit tenir au Père Coton la lettre suivante, sur l'ordre du roi : « Mon Père, je vous écris par le commandement du roi, à ce que vous ayez, la présente vue, sans délais et sans réplique, à renvoyer le Père Voisin hors du royaume de France ».

Le procès de Théophile avait fait naître quantité de plaquettes ; sa condamnation eut le même effet. De tous côtés on exaltait ou l'on plaignait le poète, et sa renommée était telle que sa condamnation devint une date mémorable ; on dit : avant le bannissement, ou depuis le bannissement de Théophile.

Il lui fallut cependant songer à l'exil ; en sortant de prison, il s'était réfugié à l'hôtel de Liancourt, le duc de Montmorency étant occupé au siège de l'île de Ré. Il passa les mois de septembre et d'octobre à demander des délais, la restitution de sa fortune, et à remercier ceux qui l'avaient aidé. Vers le 15 novembre, il quitta Paris, à la suite de M. de Montmorency qui rejoignait l'île de Ré, où il resta jusqu'en février 1626, date à laquelle il regagna Chantilly où il s'occupa presque exclusivement de poésie. En avril, il fut invité par le comte Philippe de Béthune, en son château de Selles, en Berry... Là, les savants, les lettrés, recherchèrent sa conversation ; une lettre de lui fut une faveur ; son avis fut écouté. En juillet, il retourna à Chantilly. En septembre il rentra à Paris, toujours chez le duc de Montmorency ; mais il fut atteint d'un accès de la fièvre qu'il avait gagné lors de son emprisonnement, et il mourut le 25 septembre, en présence de Des Barreaux et de Boissat. Le duc de Montmorency lui fit faire des obsèques solennelles.

Ainsi qu'on l'a pu voir, l'exil de Théophile ne fut pas rigoureux. La condamnation avait été plutôt une satisfaction accordée aux gens de justice qui n'aiment pas ne pas condamner. L'influence du roi certainement fut pour quelque chose dans la tranquillité dont il jouit durant la dernière année de sa vie.



Ce qui est curieux dans le cas de Théophile, c'est qu'aujourd'hui comme il y a trois siècles, on le considère avec parti-pris. Il semble que sur un poète de l'époque de Louis XIII, l'accord devrait être fait. Du moment que ses vers sont beaux, point n'est besoin d'en chercher davantage. Or, tous ceux qui ont étudié Théophile l'ont considéré surtout comme un homme politique.

Au point de vue strictement littéraire, point de vue qui devrait seul nous occuper, Théophile est incontestablement un très grand poète, et l'un des rares poètes lyriques français. A son époque, il est en opposition avec Malherbe, à qui il est même préféré. Aujourd'hui, l'on ne voit pas que le fossé les séparant fût bien profond. Certes, Théophile suivait sa fantaisie, rejetait toute nouvelle discipline, mais son style est aussi remarquable que celui de son rival, aussi mesuré, aussi dépouillé. Ce qui les différencie surtout, c'est la disposition naturelle à la poésie, ce qu'au *xvii^e* siècle, on nommait le génie. De même que Tallemant disait de Malherbe qu'il n'avait point de génie, nous pouvons dire de Théophile qu'il en avait beaucoup. Malherbe peinait pour écrire deux vers. Théophile pensait et écrivait naturellement en vers. Avec cette facilité, et au temps où il vivait, il est surprenant qu'il n'ait pas davantage écrit de vers précieux, de ces vers qu'on juge spirituels et que l'écoulement d'une année rend d'une platitude décevante. C'est que Théophile avait eu l'éducation des protestants, qui forme le jugement et développe

l'esprit critique : on vit, au cours de son procès, avec quelle sûreté cet esprit critique mit à néant les accusations subtilement élaborées. Certes, surtout en ses débuts, il a sacrifié à la mode. Il a écrit quelques poèmes dont certains passages sont franchement insupportables par leur préciosité, ou leur rhétorique. Souvent même, il a gâché de très belles pièces par une ou deux strophes malheureuses. L'ode intitulée : *Le Matin*, par exemple, contient certains vers absolument ridicules. Dans *La Maison de Sylvie* encore, très nombreuses sont les images qui font sourire, ou même rire, ou même fermer le livre avec impatience. Mais Théophile lui-même se rendait compte de ces défauts, et, lorsqu'il était sincère, c'est-à-dire lorsqu'il n'écrivait ni pour flatter ni pour plaire, il méprisait cette mode et devenait admirable.

Ce qui est le plus émouvant, chez lui, c'est le sentiment de l'amour. Rarement poète a connu, comme lui, le charme, la délicatesse de la femme, et l'on peut deviner que rarement les femmes ont eu un amant si délicieux. Il comprenait tout, il saisissait tout, jusqu'aux moindres nuances, et il eut le bon goût de ne jamais séparer la femme de l'atmosphère qui l'entoure. Il savait sa futilité, son enfantillage, son despotisme ; il savait combien il est agréable d'en souffrir, et il en souffrait.

Il est, certes, facile de lui reprocher de n'avoir pas connu la passion. Quelques pédants n'ont pas manqué de le faire remarquer, comme s'il leur était possible de l'apprécier. Mais la passion, il n'est rien de plus commun, de plus factice : les romantiques l'ont suffisamment montré. Etre passionné, c'est développer outre mesure son propre sentiment, y tout rap-

porter, décider que la mort ou la vie sont attachés au succès du désir ; mais c'est profondément ignorer les femmes, et c'est surtout ignorer l'amour. Si Théophile avait connu cette passion, il eut peut-être dit, très confortablement au supplice sur un coussin moelleux :

Il me faudrait sculpter quelque sonnet dantesque
Pour te bien faire voir l'abîme gigantesque,
Le gouffre de douleur où je roulais perdu,
Quand vers moi ton amour sauveur est descendu...

mais jamais il n'eut eu la suprême grâce de dire :

Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent,
Ils s'esbattent dessus ton front,
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aymer est une belle chose...
Si tu mouilles tes doigts d'yvoire
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le dieu qui loge dans ceste eau
Aymera, s'il en ose boire.
Présente-luy ta face nue,
Tes yeux avecques l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est icy venue.
Sus, ma Corine ! que je cueille
Tes baisers du matin au soir.
Voy comment, pour nous faire asseoir
Ce myrthe a laissé cheoir sa feuille.
Approche, approche, ma Driade !
Icy murmureront les eaux,

Icy les amoureux oyseaux
Chanteront une sérénade.
Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embasmeront ;
Ainsi mes sens se pasmeront
Dans les lacs de tes bras d'yvoire...
Ma Corine, que je t'embrasse.
Personne ne nous voit qu'Amour ;
Voy que mesme les yeux du jour
Ne trouvent point icy de place.
Les vents, qui ne se peuvent taire,
Ne peuvent escouter aussy,
Et ce que nous ferons icy
Leur est un incogneu mystère.

N'insistons pas. Lisons plutôt ces admirables élégies, qui rappellent parfois Desportes, et où Théophile s'analyse souvent lui-même, où il chante ses désirs, la beauté, la cruauté de ses belles, où il lance quelque trait ironique dans lequel parfois l'on est obligé de se reconnaître, où il dégage toute la tendresse mélancolique de l'amour :

Ainsi dit Moelibee, et pasle, et las, et triste,
Acheva sa journée en adorant Caliste...

Cette sensibilité, qui lui fait si justement aimer la femme, et s'éprendre en elle de détails qu'un esprit vulgaire, ou passionné, ne saurait apercevoir, le conduit naturellement à goûter la nature. Il trouve, dans les paysages, des rapports étroits avec l'homme. Ces rapports, que Baudelaire connaîtra plus profondément encore et qu'il appellera correspondances, rendent la nature telle que la voit Théophile, extrê-

mement vivante. Ce n'est pas un autre esprit qui, étendu à toute une race, créa la mythologie.

Si Théophile doit à Desportes dans ses élégies, il doit aussi à Rénier dans ses satires, en particulier dans la troisième, publiée le plus souvent sous le titre : *Elégie à une Dame*, qui n'est qu'une paraphrase de la *Satyre IX à Monsieur Rapin*. Mais, comme le fait justement remarquer M. Fernand Fleuret dans sa remarquable préface des *Satires françaises du XVII^e siècle*, Théophile ne fut qu'un satirique velléitaire. Son tempérament ne l'incitait pas à vitupérer. Commençait-il une satire qu'insensiblement son poème prenait le ton de l'élégie, ou de l'épître. Semblable à Horace, Théophile n'écrit que ce qu'il lui plaît d'écrire, sautant d'un sujet à un autre, sans ordre, mais avec une grâce parfaite.

AVIS SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Nous avons voulu réunir dans ce volume, parmi les poèmes, de Théophile les plus intéressants ou les plus caractéristiques. Afin de donner le plus possible l'orthographe du poète, nous avons cru devoir négliger l'édition Scudéry, de 1632, qui a généralement servi de base aux anciennes et aux modernes éditions, et nous avons suivi les éditions originales : 1621, 1623 et 1624. Certaines poésies n'ayant été publiées dans aucun recueil des œuvres de Théophile, paraissent pour la première fois dans la présente édition. Pour chacune d'elles, nous avons indiqué nos sources dans l'appendice.

Le lecteur curieux de connaître les œuvres complètes de Théophile, les trouvera dans l'édition Alleaume, de 1855, qu'il devra compléter par l'ouvrage de M. Frédéric Lachèvre : *Une seconde révision des œuvres de Théophile*, Paris, Champion, 1911.

Nous avons fait suivre notre édition d'un appendice, où l'on trouvera principalement des éclaircissements historiques. Nous y avons multiplié les anecdotes, afin d'en rendre la lecture plus attrayante.

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
THÉOPHILE

PRÉFACES

La première partie des « Œuvres de Théophile », parue en 1621, était précédée de l'« Epistre au lecteur » suivante :

« Puis que ma conversation est publique et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes escrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie et très esloignez du bruit qu'on a faict courir de mon esprit ; je sçay bien que, dans l'aveugle confusion d'une reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'un homme à perir pour exemple, sans que jamais l'Eglise ny le Palais ayent reprins ny mon discours ny mes actions ; et, depuis qu'il me souvient d'avoir vescu parmy les hommes, je n'en ay jamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moy ne sont ny de ma conversation, ny de ma cognoissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les mesdisances qui m'ont persécuté. Ces outrages ne m'ont point affligé, ny destourné le train de ma vie. Je sçay que les injures de ma fortune ont faict celles de ma réputation. En mon bannissement, j'estois infame et criminel ; depuis mon rappel, innocent et homme de bien ; et la mesme façon de vivre qui s'appelloit autrefois desbauche s'appelle aujourd'huy reformation. Les esprits des hommes sont foibles et divers par tout, principalement à la cour, où les amitez ne sont que d'interest ou de fantaisie : le merite ne se juge que par la prosperité, et la vertu n'a point d'esclat que dans les ornemens du vice ; l'eloquence n'a plus de grace qu'à persuader la liberté et les mauvaises mœurs ; la pointe et la facilité de l'esprit ne paroist plus qu'à mesdire : estre habile, c'est bien trahir. La raison est incogneue, la religion encore plus ; le roy ne void que des revoltes, Dieu n'entend que des impietez, tant le siecle est maudit

du ciel et de la terre ; les gens de lettre ne sçavent rien, la plupart des juges sont criminels : passer pour honneste homme, c'est ne l'estre point. Dans ce rebours de toutes choses, j'ay de l'obligation à mes infamies, qui, au vray sens, se doivent apeller des faveurs de la Renommée. Sur ceste foy, je ne changeray ny mon nom, ny mes pensées, et veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des escholes les plus chrestiennes. Je ne sçache ny latin, ny françois, ny vers, ny prose, qui redoute la presse ny la lecture des plus delicats. Je parle pour la conscience : car, du stile et de l'imagination, je ne suis ny fort, ny presumptueux ; et ceste publication est plustost de l'humilité de mon ame que de la vanité de mon esprit. »

La seconde partie, parue en 1623, était précédée de l'avis suivant :

AU LECTEUR

Ceux qui veulent ma perte en font courir de si grands bruits que j'ay besoin de me monstrier publiquement, si je veux qu'on sçache ce que je suis au monde. Je ne produis point icy l'impression d'un travail si peiit et si desavantageux à ma memoire afin qu'on le voye, mais afin qu'il face voir que Dieu veut que je vive, et que le roy souffre que je sois à la cour. Il semble que je face une imprudence de me plaindre de mon malheur, d'autant que c'est le divulguer ; j'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avoit encore quelqu'un à le sçavoir ; mais il ne se trouve plus personne à qui je ne doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence ne fasse mon crime : car, si je ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose desadvouer. On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style ny de mon humeur. J'ay voulu que la justice en sceut l'auteur pour le punir. Mais les libraires n'en cognoissent, à ce qu'ils disent, ny le nom ny le visage, et se treuvent eux-mesmes en la peine d'estre chastiez pour cet imposteur. Les juges les ont voulu traiter avec toute la severité que mon bon droit leur a demandée ; mais le pouvoir que j'ay eu de me vanger m'en a osté l'envie. Et, comme je n'ay point plaidé pour faire du mal, mais pour en éviter, j'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abusé de mon nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres, et me suis contenté d'en faire supprimer les exemplaires, avec la deffence de les r'imprimer. Le soin que j'ay pris en cela -pour ma protection est un tesmoignage assez

évident que je ne suis pas cause de ma disgrâce et que je ne la mérite point. Je voudrois bien que les censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie fussent au moins capables de croire les actes publics de la justice qui font foy de ceste vérité. Mais tout ce qui fait à ma justification est contre leur dessein ; leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me cognoissent que par où ils exercent leur aigreur, et l'inclination qu'ils ont à tout reprendre fait qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme qu'ils ne haïssent sa desbauche. Ceste promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autrui, et ceste nonchalance à recognoistre les bonnes, est une fausse preud'homie et une superstition malicieuse, qui tient plus de l'hypocrisie que du vray zele. On souffre toutes sortes de desordres et de blasphemes en la personne de qui que ce soit, mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs, qui sont des gens presque incogneus, et de la lie du monde, ont voulu persuader leur imposture à de saints personnages de qui je veux éviter la haine, et pour l'estime que je fais de leur vertu et pour le respect que je dois à leur credit, et j'espere que l'envie travaillera inutilement à seduire la charité de ces prelats, qui cognoissent trop bien le visage de l'erreur et savent que toutes les mediances sont suspectes de fausseté. Il est vray que des plus grands et des mieux sensez de la cour, pource qu'ils savent ma vie, en ont parlé favorablement ; je les nommerois en les remerciant ; mais dans le des-honneur qu'on me procure, je ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoissent. Il n'y a pas jusqu'à des bourgeoises, que je scay vivre encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fassent une devotion de maudire mon nom et de persecuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes envieux les porte contre moy au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Je parlerois plus clairement pour ma deffence ; mais la reverence publique et ma propre discretion me commandent d'estouffer ces injures et de cacher à la curiosité des esprits foibles la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fust une instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blasmer un péché incogneu, c'est qu'on l'enseigne, et les ames qui sont aisées à se desbaucher trouvent là des occasions à se pervertir. Il me suffit de me sauver de leur malice et de leur faire entendre que, si les efforts de leur animosité leur succedent jusqu'à ma ruine, il me restera toujours une consolation du remors qui leur en est inevitable : car je scay bien que le dessein de leur persecution n'est pas tant de me sacrifier à la pieté qu'à leur ambition : le peu d'estime qu'on fait de mes esprits, et les mediances contre une reputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guere, et qui ne m'affligent pas aussi beaucoup. Mais cette envie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune ny de seureté pour ma vie me pique veritablement et me met aux termes d'éclater contre mes ennemis s'ils me font voir ma perte manifeste,

je me soucieray fort peu du peril qui la pourroit avancer. Il y a desjà long-temps que ma paresse et ma timidité laissent impunement courir sur moy leur injustice ; ils ont pris à tasche de pousser mes infortunes jusqu'au bout, et me font voir presque à la veille de me bannir moy-mesme pour treuver une liberté à mon ressentiment. Je ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre qu'ils en ont passé à m'injurier ; je ne suis point un faiseur de libelles, et n'offençay jamais personne du moindre trait de plume, et je croy que selon les hommes, j'ay la conscience droite et l'esprit traitable : si bien que je suis à deviner encore ce qui m'a peu susciter une si violente et si longue haine. Il est vray que la coustume du siecle est contraire à mon naturel ; je voy que, dans la conversation des plus sages, les discours ordinaires sont choses feintes et estudiées ; ma façon de vivre est toute differente. Ceste mignardise de compliments communs et ces reverences inutiles, qui font aujourd'huy la plus grande partie du discours des hommes, ce sont des superfluitez où je ne m'amuse point, et, combien qu'elles soient receues et comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y assujétir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moy, et qui se peut aventurer de me cognoistre ne se sçauroit deffendre de m'aymer. J'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autrui ; peu de gens ont ce malheur. Mais je ne trouve que moy qui se sente obligé des censures des autres : ce n'est pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes mœurs que par une coustume d'estre repris : car les moindres ou de condition ou de merite ont ceste permission sans me fâcher. Ceste patience de souffrir tant de reprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes : mais j'en tire aussi l'avantage de recognoistre beaucoup de choses qu'on blasme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaisies que je presente aujourd'huy, moins pour l'ambition d'accroistre mon bonheur que par la nécessité de le sauver, est une matiere assez ample aux critiques ; mais, puisque ce n'est pas un crime que de faire de mauvais vers, je suis desjà tout consolé de la bonté des miens. Si Dieu me faisoit jamais la grace de traiter des matieres saintes, comme mon employ seroit plus digne, mon travail seroit plus soigneux, et, quoy qu'il me puisse aujourd'huy reussir de favorable pour mon ouvrage si peu étudié, je ne m'en flatteray pas beaucoup : car je sçay bien qu'un jour je me repentiray de ce loisir que je devois donner à quelque chose de meilleur, et, d'une raison plus meure, considerant les folies de ma jeunesse, je seray bien aise d'avoir mal travaillé en un ouvrage superflu et de m'estre mal acquité d'une occupation nuisible.

Enfin, la célèbre édition de 1632, faite par Scudéry, et suivie par Alleaume en 1855, comporte l'amusante préface suivante :

Je ne sçaurois approuver cette lasche espece d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la felicité de leurs amis ; et pour moy, bien loing d'estre d'une humeur si basse, je me picque d'aimer jusques en la prison et dans le sepulchre. J'en ay rendu des tesmoignages publics durant la plus chaude persecution de ce grand et divin Theophile, et j'ay faict voir que, parmy l'infidelité du siecle où nous sommes, il se trouve encore des amitez assez genereuses pour mespriser tout ce que les autres craignent ; mais, puis que sa mort m'a ravy le moyen de le servir, je veux donner à sa memoire les soins que j'avois destinez à sa personne, et faire voir à la posterité que, pourveu que l'ignorance des imprimeurs ne mette point de fautes à des ouvrages qui d'eux-mesmes n'en ont pas une, elle ne sçauroit rien avoir qui puisse esgaller ce qu'ils vallent. Or, de ce grand nombre d'impressions qu'on a fait par toute la France de ces excellentes pieces, je n'en ay point remarqué qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mesler, et certes je commençois à desesperer de les voir jamais dans leur pureté naturelle, lors qu'un imprimeur de ceste ville, plus desireux d'acquerir de l'honneur que du bien, sans considerer le temps, la peine et la despence, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ay prins ceste occasion au poil, et, me servant des manuscripts que la bien-veillance de cet incomparable autheur a mis jadis entre mes mains, j'en ay corrigé ses espreuves si exactement que quiconque achetera ce digne livre sans doute sera contrainct d'advouer que c'est la premiere fois qu'il a bien leu Theophile. De sorte que je ne fais pas de difficulté de publier hautement que tous les morts ny tous les vivans n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux genie ; et, si parmy les derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offence sa gloire imaginaire, pour luy montrer que je crains autant comme je l'estime, je veux qu'il sçache que je m'apelle

DESCUDERY.

AU ROY, SUR SON EXIL [1]

ODE

Celuy qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les elemens,
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre ;
Dieu, qui vous mist le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere,
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussiere
De vos membres ensevelis ;

Ce grand Dieu qui fit les abysmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient tousjours ouvers
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouvent un asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge
Des maux où vous m'avez jetté.

Esloigné des bords de la Seine
Et du doux climat de la cour,
Il me semble que l'œil du jour
Ne me luit plus qu'avecques peine.

Sur le faiste affreux d'un rocher
D'où les ours n'osent approcher,
Je consulte avec des furies
Qui ne font que solliciter
Mes importunes resveries
A me faire precipiter.

Aujourd'huy, parmy des sauvages
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air
Et dedans l'écho des rivages.
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecques des cris
Benit le Roy parmy les rues,
Icy les accens des corbeaux
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.

J'ay choisi loing de vostre Empire
Un vieux desert où des serpens
Boivent les pleurs que je respans
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroy de mes longs ennuy, s
Je cherche, inserisé que je suis,
Une lionne, en sa cholere,
Qui, me deschirant par morceaux,
Laisse mon sang et ma misere
En la bouche des lionceaux.

Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal ou plus de courage !
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Je n'ay rien qui me divertisse.
Job, qui fut tant homme de bien,

Accusa le Ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien.

Vous, grand Roy, si sage et si juste
Qu'on ne voit point de Roy pareil,
Suivrez-vous le mesme conseil
Qui fit jadis faillir Auguste ? [2]
Sa faute offence ses nepveux
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire ;
Mesme les astres aujourd'huy
Font des plaintes à la Memoire
De ce qu'elle a parlé de luy.

Encore dit-on que son ire [3]
L'avoit bien justement pressé,
Et qu'Ovide ne fut chassé
Que pour avoir osé mesdire.
Moy, dont l'esprit mieux arrêté,
D'une si sotte liberté
Ne se trouva jamais capable,
Aussi tost que je fus banny,
Je souhaittay d'estre coupable
Pour estre justement puny.

Mais jamais la melancholie
Qui trouble ces mauvais esprits
N'a fait paroistre en mes escrits
Un pareil excez de folie,
Et si, depuis le premier jour
Que mon devoir et mon amour
M'attachèrent à vos services,
Je n'ay tout oublié pour eux,
Le Ciel, pour chastier mes vices,
Fasse un enfer plus rigoureux.

Je n'ay point failly, que je sçache,
Et si j'ay peché contre vous,

Le plus dur exil est trop doux
Pour punir un crime si lasche :
Aussi, quels lieux ont ce credit
Où pour un acte si maudit
Chacun n'ayt droict de me poursuivre ?
Quel monarque est si loing d'icy
Qu'il me vueille souffrir de vivre
Si mon Roy ne le veut aussi ?

Quoy que mon discours execute,
Que feray-je à mon mauvais sort ?
Qu'appliqueray-je que la mort
Au malheur qui me persecute ?
Dieu, qui se plaist à la pitié
Et qui d'un saint vœu d'amitié
Joint vos volontez à la sienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrestienne,
Vous oblige à luy ressembler.

Comme il faict à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels
Moins de justice que de grace.
Moy, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit :
Que jamais une telle foudre
N'esbransle l'establisement
De ceux qui vous ont fait resoudre
A signer mon bannissement !

Un jour leurs haines appaisees
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort, loing de mon mal-heur,
Trouvera des routtes aisees.
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passez,

Un ciel plus doux à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera
Aucun soucy qui l'importune
Dans les vœux qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ayt jamais remply,
Et du chant le plus accomply
De sa parfaicte melodie,
Dessus la fueille d'un papier
Plus durable que de l'acier,
Je feray pour vous une image
Où des mots assez complaisans
Pour bien parler de mon ouvrage
Manqueront à vos courtisans.

Là, suivant une longue trace
De l'histoire de tous nos roys,
La Navarre et les monts de Foix
S'estonneront de vostre race ;
Là, ces vieux pourtraicts effacez,
Dans mes poèmes retracez,
Sortiront de vieilles chroniques,
Et, ressucitez dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.

Depuis celuy que la fortune
Amena si pres du Liban,
Et sous qui l'orgueil du turban
Veid fouler le front de la lune, [4]
Je feray parler ces roys morts,
Et, renouvelant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,
Je feray si bien mon devoir
Que la voix mesme de l'envie
Vous parlera de me revoir.

A MONSIEUR DE MONTMORENCY [5]

ODE

Lors qu'on veut que les Muses flattent
Un homme qu'on estime à faux,
Et qu'on doit cacher cent deffaux
Afin que deux vertus esclattent,
Nos esprits, d'un pinceau divers,
Par l'artifice de nos vers,
Font le visage à toutes choses,
Et, dans le fard de leurs couleurs,
Font passer de mauvaises fleurs
Sous le teinct des lys et des roses.

Ce vagabond [6] de qui le bruit
Fut si chery des destinees,
Et si grand que trois mille annees
Ne l'ont point encores destruit,
Avecques de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des Parques,
Ny peuplé le pays latin, '
Si depuis qu'on brusla sa ville
Auguste n'eust prié Virgile
De luy faire un si beau destin.

Tout de mesme, au siecle où nous sommes,
Les richesses ont achepté
De nostre avare lascheté
La façon de louer les hommes ;

Mais je ne te conseille pas
De presenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites :
D'autant que la posterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.

Laisse là ces esprits menteurs,
Sauve ton nom de leurs ouvrages :
Les complimens sont des outrages
Dedans la bouche des flateurs.
Moy qui n'ay jamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Je trouveray mille tesmoings
Que tous les censeurs me reçoivent,
Et que les plus entiers me doivent
La gloire de mentir le moins.

Ceste grace si peu vulgaire
Me donne de la vanité,
Et faict que sans temerité
Je prendray le soing de te plaire.
Les Dieux, aydans à mon dessein,
Me verseront dedans le sein
Une fureur mieux animee ;
Ils m'apprendront des traits nouveaux,
Et plus durables et plus beaux,
En faveur de ta renommee.

Mais aussi-tost que mon desir,
Qui ne respire que la gloire
De travailler à ta memoire,
Jouira d'un si doux loisir,
Mon astre, qui ne sçayt reluyre
Que pour me troubler et me nuire,
Cachera son mauvais aspect,
Et son influence inhumaine

N'a pas eu pour moy tant de hayne
Qu'elle aura pour toy de respect.

Mes affections, exaucees
En l'ardeur d'un si beau project,
Recouvreront pour ton sujet,
La liberté de mes pensees ;
Mes ennuys seront escartez,
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes louanges,
Que le Ciel, s'il n'en est jaloux,
Ayant trouvé mes vers si doux,
Les fera redire à ses anges.

Je sens une chaleur d'esprit
Qui vient persuader ma plume
De tracer le plus grand volume
Que François ayt jamais escrit :
Tout plein de zele et de courage.
Je m'embarque à ce grand ouvrage.
Je sçay l'Antarctique et le Nort,
J'entends la carte et les estoilles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Avant qu'estre asseuré du port

Par les rochers et dans l'orage
De l'onde où je me suis commis,
Je prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage ;
Mais que les astres, irritez
De toutes leurs adversitez,
Persecutent mon entreprise,
Je ne cognois point de mal-heur
Qu'au seul renom de ta valeur
Je ne vainque ou je ne mesprise.

A MONSIEUR DE LOSIERES [7]

ODE

Mon Dieu, que la franchise est rare !
Qu'on trouve peu d'honnestes gens !
Que la fortune et ses regens
Sont pour moy d'une humeur avare !
Losieres, personne que toy,
Dans les troubles ou je me voy,
Ne me monstre un œil favorable ;
Tout ne me faict qu'empeschement,
Et l'amy le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.

Si j'estois un homme de fange
Ou d'un esprit injurieux,
Qui ne portast jamais les yeux
Sur le sujet d'une louange,
Ou qu'on m'eust veu desobliger
Ceux qui me veulent affliger,
Je ne serois point pardonnable ;
J'approuverois mes ennemys,
Et trouverois irraisonnable
Le secours que tu m'as promis.

Mais jamais encore l'envie
D'escrire un pasquin [8] ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie.

J'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame et du plus sot,
Et me sauver dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommee et mon repos.

O destin, que tes loix sont dures !
L'innocence ne sert de rien.
Que le sort d'un homme de bien
A de cruelles adventures !
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont je ne souffre le couroux
Pour aucun crime que je sçache,
Me menasse d'un chastiment
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.

Il est bien aisé de me nuire,
Car je ne puis m'assubiectionner
Au soucy de me garantir,
Quoy qu'on fasse pour me destruire.
Je sçay bien qu'un astre puissant,
A tous ses vœux obeyssant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'est plus de dépiter
La menace de sa cholere
Que le foudre de Jupiter.

Mais que la flame du tonnerre
Viennne esclatter à mon trespas,
Et le ciel fasse sous mes pas
Crever la masse de la terre,
Mon esprit sans estonnement
S'appreste à son dernier moment ;
Plus je sens approcher le terme,
Plus je desire aller au port,

Et tousjours d'un visage ferme
Je regarde venir la mort.

Ainsi, quoy que ce fier courage
Menasse mon foible destin,
Sans estre poltron ni mutin
Je verray fondre cet orage,
Et conjure ton amitié
De n'avoir ny soin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune.
Dieu nous blesse et nous sçait guarir,
Et les hommes ny la fortune
Ne nous font vivre ny mourir.

A M. LE MARQUIS DE BOQUIGUANT [9]

ODE

Vous pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet Empire
Que Mars redoute et que l'Amour
Ne sçauroit voir qu'il ne souspire,
C'est bien avecques du subject
Qu'un grand Roy vous a faict l'object
D'une affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.

Les faveurs que vous meritez
Ont obligé mesmes l'envie
D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie ;
Lorsqu'elle veut parler de vous,
Sans artifice et sans courroux
Elle se produit toute nue,
Et, ses vains desirs abatus,
Fait gloire d'estre recogneue
Pour triomphe de vos vertus.

Personne n'est fasché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde,

Ainsi le celeste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse premiere,
N'a jamais eu des envieux,
Car il n'use de sa lumiere
Que pour en esclairer nos yeux.

Chaque saison donne ses fruicts :
L'Automne nous donne ses pommes ;
L'Hyver donne ses longues nuicts,
Pour un plus grand repos des hommes ;
Le Printemps nous donne des fleurs ;
Il donne l'ame et les couleurs
A la feuille qui semble morte ;
Il donne la vie aux forêts ;
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guerets.

La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller jusqu'au centre ;
Et pour nous les champs indiens
Se tirent les thresors du ventre.
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux et nos hameçons ;
Et cet element si barbare,
Pour se faire voir liberal,
Arrache de son sein avare
L'ambre, la perle et le coral.

Ce qu'on dict de cè grand thresor
Decoulant de la voix d'Alcide,
C'estoient vrayment des chaisnes d'or,
Qui tenoient les esprits en bride.
Cognoissant ces divins appas,
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix et de guerre ?
Ce Prince, avec tout son bonheur,

S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust jamais faict Seigneur.

Les zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la fortune.
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit,
Pour rendre nostre vie aisee ;
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux presens de la rosee
Que pour nous en donner le miel.

Les rochers, qui sont le tableau
Des sterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau
Fendent-ils pas leur masse dure ?
Et les champs les plus impuissans
Nous donnent l'yvoire et l'encens ;
Les desers les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux Roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre et du bois.

Marquis, tout donne comme vous :
Vous donnez comme celui mesme
Dont les animaux sentent tous
La liberalité supresme.
Dieu nous donne par son amour,
Avecques les presens du jour,
Les traicts mesmes de son visage ;
Ce monde, ouvrage de ses mains,
N'est point basti pour son usage,
Car il l'a fait pour les humains,

Que le Ciel reçoit de plaisir
Alors qu'il voit sa creature
Vivre dans un si beau desir
Et si conforme à sa nature !
Je voudrois bien vous imiter ;
Mais, ne pouvant vous présenter
Ce que la fortune me cache,
Puisque tout donne en l'univers,
Je veux que tout le monde sçache
Que je vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER

ODE

Plein de cholere et de raison,
Contre toy, barbare saison,
Je prepare une rude guerre ;
Malgré les loix de l'univers,
Qui de la glace des hyvers
Chassent les flammes du tonnerre,
Aujourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy desserre.

Je veux que la posterité
Au rapport de la verité
Juge ton crime par ma hayne.
Les dieux, qui sçavent mon mal-heur,
Cognoissent qu'il y va du leur,
Et, d'une passion humaine
Participans à ma douleur,
Promettent d'alleger ma peine.

La Parque, retranchant le cours
De tes soleils, bien que si cours,
Rien que nuict sur toy ne devide !
Puisses tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut souhaitter le loup avide !
T'arrivent tous les maux d'Ibis, [10]
Comme le souhaittoit Ovide !

Cerès ne voit point sans fureur
 Les miseres du laboureur,
 Que ta froidure a fait resoudre
 A brusler mesmes les forests ;
 Les champs ne sont que des marests ;
 L'esté n'espere plus de moudre
 Le revenu de ses guerests,
 Car il n'y trouvera que poudre.

Tous nos arbres sont despouillez,
 Nos promenoirs sont tous mouillez,
 L'esmail de nostre beau parterre
 A perdu ses vifves couleurs ;
 La gelee a tué les fleurs ;
 L'air est malade d'un catterre, [11]
 Et l'œil du ciel, noyé de pleurs,
 Ne sçait plus regarder la terre.

La nassaille, attendant le flux
 Des ondes qui ne courent plus,
 Oysifve au port est retenue ;
 La tortue et les limaçons
 Trainent leurs pas par les glaçons ;
 L'oyseau, sur une branche nue,
 Attend, pour dire ses chansons,
 Que la fueille soit revenue.

Le heron, quand il veut pescher,
 Trouvant l'eau toute de rocher,
 Se paist du vent et de sa plume ;
 Il se cache dans les roseaux,
 Et contemple au bord des ruisseaux,
 La bize, contre sa coustume,
 Souffler la neige sur les eaux,
 Où bouilloit autresfois l'escume.

Les poissons dorment asseurez,
D'un mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant seulement,
Qui restreins leur moite element,
Jusqu'à la goutte plus profonde
Et les laisses sans mouvement
Enchassez en l'argent de l'onde.

Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux æoliens
Rien n'est resté que le Zephire,
Qui tient les œillets et les lys
Dans ses poulmons ensevelis,
Et triste en la prison souspire
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempeste luy deschire.

Aujourd'huy mille matelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art et de courage,
En l'avanture de tes eaux
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.

Mais tous ces maux que je descriis
Ne me font point jetter des cris,
Car, eusses-tu porté l'abysme
Jusques où nous levons les yeux,
Et d'un desbord prodigieux
Trempe le ciel jusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre injurieux,
Hyver, je louerois ton crime,

Helas ! le gouffre des mal-heurs
D'où je puise l'eau de mes pleurs
Prend bien d'ailleurs son origine ;
Mon desespoir, dont tu te ris,
C'est la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la cour chagrine,
Les dieux, qui tous en sont marris
Jurent ensemble ta ruine.

Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens, dont il est perclus
Par la froideur qui les assiege.
Espargne, Hyver, tant de beauté !
Remets sa voix en liberté ;
Fais que ceste douleur s'allege,
Et, pleurant de ta cruauté,
Fais distiller toute la neige.

Qu'elle ne touche de si près
L'ombre noire de tes cyprès,
Car, si tu menassois sa teste,
Le laurier, que tu tiens si cher,
Et que l'esclair n'ose toucher,
Seroit subject à la tempeste,
Et les dieux luy feroient secher
La racine comme le feste.

Mais si ta crainte ou ta pitié
Veut flechir mon inimitié,
Sois luy plus doux que de coustume.
Ronge nos vignes de muscats,
Dont les Muses font tant de cas ;
Mais, à la faveur de ma plume,
Dans ses membres si delicats
Ne r'ameine jamais le rume,

Promeine tes froids aquilons
Par la campagne des Gelons,
Gresle dessus les monts de Thrace ;
Mais, si jamais tu reprimas
La violence des frimas
Et la dureté de ta glace
Sur les plus temperez climats,
Le sien tousjours ayt ceste grace.

Sa maison, comme le saint lieu
Consacré par le nom d'un Dieu,
Rien que pluye d'or ne possède !
La neige fonde sur son toit
Un sacré nectar, qui ne soit
Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Jupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede !

Si tu m'accordes ce bonheur,
Par cest œil que j'ay fait seigneur
D'une ame à l'aymer obstinée,
Je jure que le Ciel lira
Ton nom, qu'on n'ensevelira
Qu'au tombeau de la destinée,
Et par moy ta louange ira
Plus loing que la dernière année.

LE MATIN

ODE

L'Aurore sur le front du jour
Seme l'azur, l'or et l'yvoire,
Et le Soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.

Ardans ils vont à nos ruisseaux
Et dessous le sel et l'escume
Boivent l'humidité qui fume
Si tost qu'ils ont quitté les eaux.

La Lune fuit devant nos yeux ;
La nuit a retiré ses voiles ;
Peu à peu le front des estoilles
S'unit à la couleur des Cieux.

Les ombres tombent des montagnes,
Elles croissent à veüe d'œil,
Et d'un long vestement de deuil
Couvrent la face des campagnes.

Le Soleil change de séjour
Il pénètre le sein de l'onde,

Et par l'autre moitié du monde,
Pousse le chariot du jour.

Desjà la diligente avette [12]
Boit la marjolaine et le thyn,
Et revient riche du butin
Qu'elle a prins sur le mont Hymette.

Je voy le genereux lion
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui faict fuir Endimion. [13]

Sa dame, entrant dans les boccages,
Compte les sangliers qu'elle a pris,
Ou devale chez les esprits
Errant aux sombres marescages.

Je voy les agneaux bondissans
Sur les bleds qui ne font que naistre ;
Cloris, chantant, les meine paistre
Parmy ces costaux verdissans.

Les oyseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.

Le pré paroist en ses couleurs,
La bergere aux champs revenue
Mouillant sa jambe toute nue
Foule les herbes et les fleurs.

La charrue escorche la plaine ;
Le bouvier, qui suit les seillons,
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix appreste son fuseau ;
Sa mere, qui luy faict la tasche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumiere, avec le bruit,
Dissipent l'ombre et le silence.

Alidor cherche à son resveil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son ame abusée
La fuite d'un si doux sommeil.

Les bestes sont dans leur taniere,
Qui tremblent de voir le Soleil.
L'homme, remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coustumiere.

Le forgeron est au fourneau ;
Oy [14] comme le charbon s'alume !
Le fer rouge, dessus l'enclume,
Estincelle sous le marteau.

Ceste chandelle semble morte,
Le jour la faict esvanouyr ;
Le Soleil vient nous esblouyr :
Voy qu'il passe au travers la porte !

Il est jour : levons-nous, Philis ;
Allons à nostre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

LA SOLITUDE

ODE

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruict de l'eau,
Panchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De ceste source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de crystal,
Et nous chante une serenade.

Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests
Cherchent les cabinets secrets,
Loing de l'embusche du satyre.

Jadis au pied de ce grand chesne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil,
Feirent la fosse de Silene [15].

Un froid et tenebreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux sejour,

Où Philomele nuict et jour
Renouvelle un piteux langage.

L'orfraye et le hibou s'y perche ;
Icy vivent les loup-garoux ;
Jamais la justice en courroux
Icy de criminels ne cherche.

Icy l'amour faict ses estudes ;
Venus y dresse des autels ;
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

Ceste forest n'est point profane ;
Ce ne fut point sans la fascher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignoit Diane.

Amour pouvoit par innocence,
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme Royne des forests
Diane avoit ceste licence.

Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuict de ce valon,
Mist devant les yeux d'Apollon
Le garçon qu'il avoit dans l'ame.

A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe [16] se retira,
Et depuis le Soleil jura
Qu'il seroit ennemy de l'ombre.

Tout auprès le jaloux Boree,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par luy souspiree.

Sainte forest, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour
Que je n'auray jamais amour
Qui ne te soit toute evidente.

Mon Ange ira par cest ombrage ;
Le Soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir
L'accez de sa premiere rage.

Corine, je te prie, approche ;
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couvert,
Entrons au creux de ceste roche.

Ouvre tes yeux, je te supplie :
Mille amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traicts ardans
Ta prunelle est toute remplie.

Amour de tes regards souspire,
Et, ton esclave devenu,
Se voit luy-mesme retenu,
Dans les liens de son empire.

O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas !
Par vos yeux je ne croyois pas
Que vous fussiez du tout si belle.

Qui voudroit faire une peinture
Qui peust ses traicts représenter,
Il faudroit bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.

Tout un siecle les destinees
Travaillèrent après ses yeux,

Et je croy que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'annees.

D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui jettent des feux et des dards
Dont les Dieux aymeroient la force.

Que ton teinct est de bonne grace !
Qu'il est blanc, et qu'il est vermeil !
Il est plus net que le Soleil,
Et plus uni que de la glace.

Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent !
Ils s'esbattent dessus ton front,
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est desplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aymer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flame,
Aux accens de ta douce voix,
Je voy les fleuves et les bois
S'embraser comme a faict mon ame.

Si tu mouilles tes doigts d'yvoire
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cesté eau
Aymera, s'il en ose boire.

Presente-luy ta face nue,
Tes yeux avecques l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront
Que Venus est icy venue.

Si bien elle y sera depeincte
Que les Faunes s'enflammeront,
Et de tes yeux, qu'ils aymeront,
Ne sçauront decouvrir la feinte.

Entends ce Dieu qui te convie
A passer dans son element ;
Oy qu'il souspire bellement
Sa liberté desjà ravie.

Trouble-luy ceste fantasie,
Destourne-toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'osteras la jalousie.

Voy-tu ce tronc et ceste pierre ?
Je croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrthe et de ce lierre.

Sus, ma Corine ! que je cueille
Tes baisers du matin au soir !
Voy comment, pour nous faire asseoir,
Ce myrthe a laissé cheoir sa feuille !

Oy le pinçon et la linotte,
Sur la branche de ce rosier ;
Voy branler leur petit gosier !
Oy comme ils ont changé de notte !

Approche, approche, ma Driade !
Icy murmureront les eaux ;
Icy les amoureux oyseaux
Chanteront une serenade.

Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embasmeront ;

Ainsi mes sens se pasmeront
Dans les lacs de tes bras d'yvoire.

Je baigneray mes mains folastres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolatres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit Ange, es-tu pas mien ?
Ha ! je voy que tu m'aymes bien :
Tu rougis quand je te regarde.

Dieux ! que ceste façon timide
Est puissante sur mes esprits !
Regnauld ne fut pas mieux espris
Par les charmes de son Armide [17].

Ma Corine, que je t'embrasse !
Personne ne nous voit qu'Amour ;
Voy que mesme les yeux du jour
Ne trouvent point icy de place.

Les vents, qui ne se peuvent taire,
Ne peuvent escouter aussy,
Et ce que nous ferons icy
Leur est un incogneu mystere.

ODE

Un fier demon qui me menasse,
De son triste et funeste accent
Contre mon amour innocent
Gronde la haine et la disgrace.

On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languissantes,
N'avoient plus ces flammes puissantes
Qui blessoient les ames des Dieux.

Nature est vraiment bien hardie,
Et le sort bien faux et malin,
D'assujettir le sang divin
A l'effort d'une maladie.

En detestant ses cruautez,
Quelque peur qui m'en divertisse,
Je crie contre l'injustice
Que le Ciel faict à tes beautez.

Depuis ce malheureux message
Qui m'a privé de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os
Un tourment d'amour et de rage.

Malade au lict, d'où je ne sors,
Je songe que je voy la Parque,

Et que dans une mesme barque
Nous passons le fleuve des morts.

Si tu te deuls de mon absence,
C'est un supplice d'amitié
Qui merite autant de pitié
Qu'il a de peine et d'innocence.

Je mourray, si tu meurs pour moy : ,
Autrement je serois bien traistre,
Puisque le sort ne m'a faict naistre
Que pour mourir avecques toy.

SUR UNE TEMPESTE

*Qui s'esleva comme il estoit prest de s'embarquer
pour aller en Angleterre.*

Parmy ces promenoirs sauvages
J'oy bruire les vents et les flots,
Attendant que les matelots
M'emportent hors de ces rivages.
Icy les rochers blanchissans,
Du choc des vagues gemissans,
Herissent leurs masses cornues
Contre la cholere des airs,
Et presentent leurs testes nues
A la menace des esclairs.

J'oy sans peur l'orage qui gronde,
Et, fust-ce l'heure de ma mort,
Je suis prest à quitter le port
En dépit du ciel et de l'onde.
Je meurs d'ennuy dans ce loisir :
Car un impatient desir
De revoir les pompes du Louvre
Travaille tant mon souvenir,
Que je brusle d'aller à Douvre,
Tant j'ay haste d'en revenir.

Dieu de l'onde, un peu de silence !
Un Dieu faict mal de s'esmouvoir.
Fais-moy paroistre ton pouvoir

A corriger ta violence.
 Mais à quoy sert de te parler,
 Esclave du vent et de l'air,
 Monstre confus qui, de nature
 Vuide de rage et de pitié,
 Ne monstre que par aventure
 Ta hayne ny ton amitié ?

Nochers qui, par un long usage,
 Voyez les vagues sans effroy,
 Et qui cognoissez mieux que moy
 Leur bon et leur mauvais visage,
 Dictes-moy, ce ciel foudroyant,
 Ce flot de tempeste aboyant,
 Les flancs de ces montagnes grosses
 Sont-ils mortels à nos vaisseaux,
 Et sans aplanir tant de bosses
 Pourray-je bien courir les eaux ?

Allons, pilote, où la fortune
 Pousse mon genereux dessein ;
 Je porte un Dieu dedans le sein
 Mille fois plus grand que Neptune :
 Amour me force de partir,
 Et, deust Thetis, pour m'engloutir,
 Ouvrir mieux ses moittes entrailles,
 Cloris m'a sceu trop enflammer
 Pour craindre que mes funerailles
 Se puissent faire dans la mer.

O mon Ange ! o ma destinee !
 Qu'ay-je fait à cet element,
 Qu'il tienne si cruellement
 Contre moy sa rage obstinee ?
 Ma Cloris, ouvre icy tes yeux,
 Tire un de tes regards aux cieux ;
 Ils dissiperont leurs nuages,

Et, pour l'amour de ta beauté, 
Neptune n'aura plus de rages
Que pour punir sa cruauté.

Desja ces montagnes s'abaissent,
Tous leurs sentiers sont aplanis,
Et sur ces flots si bien unis
Je voy des alcions qui naissent.
Cloris, que ton pouvoir est grand !
La fureur de l'onde se rend
A la faveur que tu m'as faicte.
Que je vay passer doucement,
Et que la peur de la tempeste
Me donne peu de pensement !

L'ancre est levee, et le zephire,
Avec un mouvement leger,
Enfle la voile et faict nager
Le lourd fardeau de la navire [18].
Mais quoy ! le temps n'est plus si beau,
La tourmente revient dans l'eau !
Dieux ! que la mer est infidelle !
Chere Cloris, si ton amour
N'avoit plus de constance qu'elle,
Je mourrois avant mon retour.

A PHILIS

ODE

Aussi franc d'amour que d'envie,
Je vivois, loing de vos beautez,
Dans les plus douces libertez
Que la raison donne à la vie.
Mais les regards imperieux
Qu'Amour tire de vos beaux yeux
M'ont bien faict changer de nature.
Ha ! que les violens desirs
Que me donna ceste adventure
Furent traistres à mes plaisirs !

Le doux esclat de ce visage,
Qui paroissoit sans cruauté,
Et des ruses d'une beauté
Me sembloit ignorer l'usage,
Me surprint d'un si doux malheur
Et m'affligea d'une douleur
Si plaisante à ma frenaisie,
Que dès lors j'aymay ma prison,
Et delivray ma fantasie
De l'empire de ma raison.

Contre ce coup inevitable,
Qui me mit l'amour dans le sein,
Je ne sçay prendre aucun dessein
Ny facile, ny profitable.

Embrasé d'un feu qui me suit
Par tout où le Soleil me luit,
Je passe les monts Pyrenées,
Où les neiges, que l'œil du jour
Et les foudres ont espargnées,
Fondent au feu de mon amour.

Sur ces rivages où Neptune
Fait tant d'escume et tant de bruit,
Et souvent d'un vaisseau détruit
Faict sacrifice à la Fortune,
J'invoque les ondes et l'air,
Mais, au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre,
Mes soupirs vont avec le vent,
Et mon pauvre esprit se retire
Aussi triste qu'auparavant.

Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous osterà l'aveuglement
De vos charmantes resveries ?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Cette effroyable solitude,
Dont le Soleil avec des pleurs
Provoque en vain l'ingratitude,
Que font-elles à mes douleurs ?

Grands deserts, sablons infertiles,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me devez-vous tenir,
Dans ces campagnes inutiles ?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes, dans ces deserts,
Bien sensibles à ma memoire !
Philis, que ce bonheur m'est doux,

Et que je trouve de la gloire
A me ressouvenir de vous !

Enfin je croy que la tempeste
Me permettra d'ouvrir les yeux,
Et que l'inimitié des cieux
Me laissera lever la teste ;
Après tous ces maux achevez,
Les faveurs que vous reservez
A ma longue perseverance
Reprocheront à mon ennuy
D'avoir creu que mon esperance
Me quitteroit plustost que luy.

Au retour de ce long voyage,
La terre, en faveur de Philis,
D'œillets, de roses et de lys,
Semera par tout mon passage,
Ces grands pins, devenus plus beaux,
Joignans du faiste les flambeaux
Dont la voûte du ciel se pare,
Iront aux astres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare
A celui que je vay querir.

Ce jour sera filé de soye ;
Le Soleil, par tout où j'iray,
Laissera, quand je passeray,
Des ombrages dessus ma voye ;
Les Dieux, à mon sort complaisans,
Me combleront de leurs presens ;
J'auray tout mon soul d'ambrosie,
Les deesses me viendront voir,
Au moins si vostre courtoisie
Leur veut permettre ce devoir.

Ceste triste nuit achevee,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil
Ne previennent mon arrivee.
A l'aise du premier abord,
Lors que tous nos destins d'accord
Permettront que je vous revoye,
Si je n'ay pour me secourir
Des remedes contre la joye,
Je dois bien craindre de mourir.

Je sçay qu'à la faveur premiere
Que vos regards me jetteront,
Mes esprits ravis quitteront
Le doux object de la lumiere ;
C'est tout un, j'ayme bien mon sort,
Car les cruautez de la mort
N'ont point de si cruelle gene
Que des Roys ne voulussent bien
Se trouver en la mesme peine
Pour un mesme honneur que le mien.

A CLORIS

ODE

Cloris, ma franchise est perdue ;
Mais quand, pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit rendue,
Mon ame se plaindroit de luy.
Toute la force et l'industrie
Que j'opposois à la furie
De mes travaux trop rigoureux
A fait des efforts inutiles,
Car mes sentiments indociles
En deviennent plus amoureux.

Ce qui peut finir ma souffrance
Et recommencer mon plaisir
S'esloigne de mon esperance
Aussi bien que de mon desir ;
Les destins, et le ciel luy-mesme,
Qui recognoissent comme j'ayme
Au seul object de mes douleurs,
Ne me presentent point leur ayde,
Car ils sçavent que tout remede
Est plus foible que mes langueurs.

Je cognois bien que l'œil d'un ange
Que le ciel ne gouverne pas,
Et qui tient à peu de louange
Qu'Amour brusle de ses appas,

S'il veut un jour, à ma priere,
Jetter l'esclat de sa lumiere
A l'avantage de mes vœux,
Fera naistre au sort qui m'irrite
Plus de bien que je ne merite,
Et plus d'honneur que je ne veux.

Tandis que ma flame, ou ma rage,
Attendoit après sa beauté,
Un faux et criminel ombrage
Embarrasse sa volonté ;
Ce feint honneur, ceste fumee
Vient estonner sa renommee
De l'impudence des mortels.
Cloris, perdez ceste foiblesse :
Si vous ne vivez en deesse,
Dequoy vous servent mes autels ?

Le plus audacieux courage
Devant vous ne fait que trembler ;
Qui void vostre divin visage
N'est plus capable de parler ;
Vos yeux gouvernent les pensees
Des ames les plus insensees
Et les bornent de toutes parts,
Et la plus aigre mesdisance
N'est qu'honneur et que complaisance.
Aux attraiects de vos doux regards.

Moy, qui suis devenu perfide
Contre les Dieux que j'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide
Si non l'empire de vos loix,
Je vous croy parfaicte et divine,
Et mon jugement imagine
Que les faits les plus odieux,
Lorsque vous leur donnez licence,

Sont plus justes que l'innocence
Et que la sainteté des Dieux.

Mais, quand des ames indiscrettes
S'amuseroient à discourir
De nos flammes les plus secrettes,
Elles ne doivent pas mourir.
O Dieux ! qui fistes les abysmes
Pour la punition des crimes,
Je renonce à vostre pitié
Et vous appelle à mon supplice,
Si jamais mon ame est complice
De la fin de nostre amitié.

Chere Cloris, je vous conjure
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'injure,
Des faux bruits que vous redoutez ;
Comme vous j'en ay des atteintes,
Et mille violentes craintes
Me persecutent nuict et jour.
Je croy que les dieux et les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.

Je suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins jaloux
Ne donnent un langage aux bestes
Pour leur faire parler de nous.
Une ombre, un rocher, un zephire,
Parlent tout haut de mon martyre,
Et, quand les foudres murmurans
Menacent les pechés du monde,
Je croy que le tonnerre gronde
Du service que je vous rends.

Mais, quoyque le ciel et la terre
Troublassent nos contentemens
Et nous fissent souffrir la guerre
Des astres et des elemens,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans un fleuve de delices
Noyer les soins injurieux
Qui privent nos jeunes annees
Des douceurs que les destinees
Ne permettent jamais aux vieux.

ODE

Heureux, tandis qu'il est vivant,
Celuy qui va tousjours suivant
Le grand Maistre de la nature,
Dont il se croit la creature !
Il n'enviera jamais autrui,
Quand tous les plus heureux que luy
Se mocqueroient de sa misere ;
Le rire est toute sa cholere.
Celuy là ne s'esveille point
Aussi-tost que l'aurore point
Pour venir des soucis du monde
Importuner la terre et l'onde ;
Il est tousjours plein de loisir ;
La justice est tout son plaisir,
Et, permettant à son envie
Les douceurs d'une sainte vie, .
Il borne son contentement
Par la raison tant seulement ;
L'espoir du gain ne l'importune,
En son esprit est sa fortune ;
L'esclat des cabinets dorez
Où les Princes sont adorez
Luy plaist moins que la face nue
De la campagne ou de la nue ;
La sottise d'un courtisan,
La peine qu'un amant souspire,
Luy donne esgallement à rire ;
Il n'a jamais trop affecté

Ny les biens ny la pauvreté,
Il n'est ny serviteur ny maistre ;
Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
Jesus-Christ est sa seule Foy :
Tels seront mes amis et moy.

A PHILIS

STANCES

Ha ! Philis que le Ciel me faict mauvais visage !
Tout me fasche et me nuit,
Et reservé l'amour et le courage,
Rien de bon ne me suit.

Les astres les plus doux ont conjuré ma perte,
Je n'ay plus nul soustien ;
La cour me semble une maison deserte,
Où je ne trouve rien.

Les hommes et les Dieux menassent ma fortune ;
Mais, en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que j'importune
Ce n'est que ta beauté.

Les traits de tes beautez sont d'assez fortes armes
Pour vaincre mon mal-heur,
Et dans la gesne, assisté de tes charmes,
Je mourray sans douleur.

Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
Souspirant nuict et jour,
Je feins que c'est la disgrace des hommes,
Mais c'est celle d'amour.

Parmy tant de dangers, c'est avec peu de crainte
Que je prends garde à moy,
En tous mes maux, le subject de ma plainte
C'est d'estre absent de toy.

Pour m'oster aux plus forts qui me voudroient poursuivre
Je trouve assez de lieux,
Mais quel climat m'assurera de vivre,
Si je quitte tes yeux ?

Le soleil meurt pour moy, une nuict m'environne,
Je pense que tout dort,
Je ne voy rien, je ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort ?

STANCES

Quand j'auray ce contentement
De te voir sans empeschement,
Object unique de ma joye,
Cher maistre de ma volonté,
A quoy voudras-tu que j'employe
Les heures de ma liberté ?

Je ne veux point servir de nombre,
Suyvant après toy comme une ombre :
Dès qu'un maistre que j'aymois bien
M'eut traitté dans ceste coustume,
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume.

Il est vray qu'un sort malheureux
Par un astre bien tenebreux
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux, touchez de pitié,
Malgré les hommes et l'envie,
Me donneront ton amitié.

Depuis, un insensible orgueil
De voir mes malheurs au cercueil
M'a donné tant d'ingratitude,
Que je ne puis sans déplaisir
Permettre que la servitude
Prenne une heure de mon loisir.

STANCES

Mon esperance refleurit,
Mon mauvais destin pert courage :
Aujourd'huy le Soleil me rit
Et le Ciel me fait bon visage.

Mes maux ont achevé leur temps,
Maintenant ma douleur se renge,
A la fin mes vœux sont contens :
Amour a ramené mon Ange.

Dieux, que j'ay si souvent priez,
Sans me vouloir jamais entendre,
Je vous ay bien injuriez
D'estre si longs à me la rendre.

J'excuse votre cruauté ;
Je perds le soing de vous desplaire :
Le retour de ceste beauté
A finy toute ma colere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN [19]

Sur la mort de madame la duchesse de Nevers.

Je vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs,
Puisque ceste Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre un dueil si legitime ;
Pour elle vos regrets prennent un juste cours,
Et de les arrester je croirois faire un crime
Aussi bien que la mort en arrestant ses jours.

Je sçay bien que vostre ame, assez robuste et saine,
Avecques son discours a combattu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guarison.
Y tascher apres vous, on ne le peut sans blasme,
Car je ne pense pas qu'on trouve en la raison
Ce que vous ne pouvez trouver dedans vostre ame.

Les plus cuisans mal-heurs trouvent allegement,
Après que le devoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature ;
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler
Contre les sentimens d'une perte si dure
Plus je suis préparé, moins j'ay dequoy parler.

Tandis que la memoire à vos sens renouvelle
L'esclat de la vertu qui reluysoit en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guerir ;
Et quand le souvenir d'une amitié si ferme

Pour guarir vostre ennuy se laissera mourir,
Croyez que vostre vie est proche de son terme.

Aussy, ceste Princesse estant loing de vos yeux,
Le jour de tous vos maux est le plus odieux ;
La mort, de vos langueurs, est la moins inhumaine ;
Quelque part de la terre où vous faciez sejour,
Il ne vous reste plus que des objects de haine,
Après avoir perdu l'object de vostre Amour.

De moy, si la rigueur d'un accident semblable
M'avoit osté le fruit d'un bien si desirable,
Je croirois que pour moy tout n'auroit que du mal ;
Mes pieds ne s'oseroient asseurer sur la terre,
Le jour m'offenceroit, l'air me seroit fatal,
Et la plus douce paix me seroit une guerre.

Aigrissez-vous tousjours d'un chagrin plus recent ;
Que vostre ame, en flattant l'ennuy qu'elle ressent,
Pour si chere compagne incessamment souspire ;
Jamais son entretien ne vous sera rendu,
Et le Ciel, réparant vos pertes d'un empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'avez perdu.

POUR MADAMOISELLE DE M...

Je suis bien jeune encor, et la beauté que j'ayme
Est jeune comme moy.

J'ay souvent désiré de luy parler moi-mesme
Pour luy donner ma foy.

J'obey sans contraincte à l'amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ayt,
Et sans luy resister mon ame s'abandonne
A tout ce qui luy plaist.

Si pour luy tesmoigner combien je suis fidelle
Il me falloît mourir,
Quoy qu'on eust faict la mort mille fois plus cruelle,
On m'y verroit courir.

Je jure mon destin et le jour qui m'esclaire
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce Soleil si beau ne faict que me deplaïre
Quand il n'est pas icy.

Lors que l'aube, en suivant la nuict qu'elle a chassée,
Espart ses tresses d'or,
Le premier mouvement qui vient à ma pensée,
C'est l'amour d'Alidor.

Je tasche en m'esveillant à rappeler les songes
Que j'ay faict en dormant,

Et dans le souvenir de leurs plaisans mensonges
Je revoy mon amant.

Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos ;
Je le voy dans la nuict, et parmy le silence
J'entends ses doux propos.

Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime,
Mon ame les ressent,
Et le matin je pense avoir commis un crime
Dans mon lict innocent.

De honte à mon resveil je suis toute confuse,
Et, d'un œil tout fasché,
Je voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'avoir faict un peché.

Je me veux repentir de ceste double offence,
Mais je ne sçay comment :
Car mon esprit troublé me faict une deffence
Que luy-mesme desment.

Dans mon lict desolé, toute moitte de larmes,
Je prie tous les dieux
De mal traicter Morphee, à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.

Helas ! il est bien vray que je suis amoureuse,
Et qu'en mon saint amour
Je me puis reputer l'amante plus heureuse
Qui soit en ceste Cour.

J'adore une beauté si vive et si modeste
Qu'elle peut tout ravir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste
Qu'afin de me servir.

Il a dedans ses yeux des pointes et des charmes
Qu'un tigre gousteroit,
Et si Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.

Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le lion,
Et plus brave qu'Achile ardent à la ruyne
Des pompes d'Ilion [20].

C'est le meilleur esprit et le plus beau visage
Qu'on ayt encores veu,
Et les plus genereux n'ont point eu d'avantage
Que mon amant n'ayt eu.

La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroistre
Fait estime du sien,
Et les mieux accomplis ne le sçauroient cognoistre
Sans en dire du bien.

Hors de luy la vertu dans l'ame la plus belle
Est comme en un tombeau,
Et ses plus grands esclats sont moins qu'une estincelle
Au prix de ce flambeau.

Je pense, en l'adorant, que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et j'aymerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'avoir irrité.

Dieux, que le beau Paris eut une belle proye !
Que cest amant fit bien
Alors qu'il alluma l'embrasement de Troye
Pour amortir le sien !

O mon cher Alidor, je suis bien moins qu'Heleine
Digne de t'esmouvoir ;

Mais tu sçais bien aussi qu'avecques moins de peine
Tu me pourrois avgir.

Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison
De ses affections avecques ma furie
Est loing de la raison.

L'impression d'honneur et celle de la honte
Sont hors de mon esprit ;
La chasteté m'offence et paroist un vieux conte
Que ma mere m'apprit.

Jamais fille n'ayma d'une amitié si forte :
Tous mes plus chers parens,
Depuis que j'ay conceu l'amour que je te porte
Me sont indifferens.

Ils auroient beau se plaindre et m'appeler barbare :
On me doit pardonner,
Car vers eux je ne suis de mon amour avare
Que pour te la donner.

Reçois ma passion, pourveu que ton merite
N'en soit pas offensé,
Et vois que mon esprit ne te l'auroit escrite
S'il n'estoit insensé.

STANCES

Maintenant que Philis est morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont un cœur fut jamais atteint
Est dans le sepulchre avec elle,
Je croy que l'amour le plus saint
N'a plus pour moy rien de fidele.

Cloris, c'est mentir trop souvent ;
Tes propos ne sont que du vent,
Tes regards sont tous pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié ;
Je me mocque de tes excuses
Et t'aime moins de la moitié.

Je te voy tousjours en contraincte :
Il te vient tousjours quelque crainte ;
Tu ne trouves jamais loisir ;
Dis plustost que je t'importune,
Et que je te ferois plaisir
De chercher ailleurs ma fortune.

Ne fais plus semblant de m'aymer,
Et, quoy qu'il me soit bien amer
De perdre une si douce flame,
Si tu n'as point d'amour pour moy
Je jure tes yeux et mon ame
De ne songer jamais à toy.

Je t'allois consacrer ma plume
Et te peindre dans un volume
Sur qui les ans ne peuvent rien.
Sçache un peu de la Renommée
Comme j'ay sçeu dire du bien
D'une autre que j'avois aymée.

Mais cela ne te touche pas :
Les vers sont de mauvais appas ;
Un roc n'en devient point passible ;
Ce sont de foibles hameçons
Pour ton naturel insensible
Que luy promettre des chansons.

Que veux-tu plus que je te donne,
Aujourd'huy que Dieu m'abandonne,
Que le Roy ne me veut pas voir,
Que le jour me luit en cholere,
Que tout mon bien est mon sçavoir ?
Dequoy plus te pourrois-je plaire ?

Si mon mauvais sort peut changer,
Je jure de te partager
Les prosperitez où j'aspire,
Et, quand le Ciel me feroit Roy,
Un present de tout mon empire
Te feroit preuve de ma foy.

Mais tu n'as point l'esprit avare,
Et quelque dignité si rare
Qu'un Dieu mesme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eust dans l'ame,
Tu le laisserois bien souffrir
Avant que soulager sa flame.

Quant à moy, las de tant brusler,
Et si pressé de reculer,

J'ay desespéré de la place.
La nature icy vaut bien peu,
Qu'un front de neige, un cœur de glace,
Puissent tenir contre le feu.

DESEespoirs AMOUREUX

Esloigné de vos yeux, où j'ay laissé mon ame,
Je n'ay de sentiment que celui du mal-heur,
Et, sans un peu d'espoir qui luit parmy ma flame,
Mon trespas eust esté ma dernière douleur.

Pleust au Ciel qu'aujourd'huy la terre eust quitté l'onde
Que les raiz du Soleil fussent absens des Cieux,
Que tous les eslemens eussent quitté le monde,
Et que je n'eusse point abandonné vos yeux.

Un arbre que le vent emporte à ses racines,
Une ville qui voit desmolir son rempart,
Le faiste d'une tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant despart.

Depuis, vostre Damon ne sert plus que de nombre ;
Mes sens de ma douleur s'en vont desjà ravis ;
Je ne suis plus vivant, et passerois pour ombre
Sinon que mes souspirs descouvrent que je vis.

Mon ame est dans les fers, mon sang est dans la flame,
Jamais mal-heur ne fut à mon mal-heur esgal ;
J'ay des vautours au sein, j'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traicts, qui me font encore plus de mal.

Errant depuis deux mois de province en province,
Je traîne avecques moy la fortune et l'amour ;

L'un oblige mes pas à courtiser mon prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.

Des plus rares beautez en ce fascheux voyage,
Où jadis pour aymer les dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traicts de leur visage ;
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez.

Par tout où loing de toy la fortune me traine,
Je jure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souvient moins de mon nom que du tien.

En ma condition, d'où mille soins ne partent,
L'entendement me laisse et tout conseil me fuit ;
Tous autres pensemens de mon ame s'escartent
Au souvenir du tien, qui sans cesse me suit.

Que ta fidelité se forme à mon exemple ;
Fuy comme moy la presse, hay comme moy la Cour,
Ne frequente jamais bal, promenoir ny temple,
Et que nos deytez ne soyent rien que l'amour.

Tout seul dedans ma chambre, où j'ay faict ton Eglise,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foy ;
Si pour me divertir Amour veut que je lise,
Ce sont vers que luy-mesme a composé pour moy.

Dans le trouble importun des soucis de la guerre,
Chacun me voit chagrin, car il semble, à me voir,
Que je fais des projects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'avoir.

STANCES

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge mesme ;
Quand tu sens ma bruslante main
Se pourmener [21] dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'ayme.

Comme un devot devers les cieux,
Mes yeux tournez devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardens desirs,
Je laisse sans ouvrir ma bouche
Avec toy dormir mes plaisirs.

Le sommeil, aise de t'avoir,
Empesche tes yeux de me voir
Et te retient dans son empire
Avec si peu de liberté
Que ton esprit tout arrêté
Ne murmure ny ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traine,
Une Naiade dedans l'eau,
Et les Graces dans un tableau,
Font plus de bruict que ton haleine.

Là, je souspire auprès de toy,
Et, considérant comme quoy
Ton œil si doucement repose,
Je m'escrie : O Ciel ! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien !

STANCES

La frayeur de la mort esbranle le plus ferme ;
Il est bien mal-aisé
Que, dans le desespoir et proche de son terme,
L'esprit soit appaisé.

L'ame la plus robuste et la mieux preparee
Aux accidens du sort,
Voyant aupres de soy sa fin toute asseuree,
Elle s'estonne fort.

Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'un supplice douteux
Encore avec espoir endure la contrainte
De ses liens honteux.

Mais, quand l'arrest sanglant a resolu sa peine
Et qu'il void le bourreau,
Dont l'impiteuse main luy destache une chaine
Et luy met un cordeau,

Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacee ;
Son ame est dans les fers ;
L'image du gibet luy monte à la pensee,
Et l'effroy des enfers.

L'imagination de cet objet funeste
Luy trouble la raison,

Et, sans qu'il ayt du mal, il a pis que la peste
Et pis que le poison.

Il jette malgré luy les siens dans sa destresse
Et traine en son malheur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la presse
Pasles de sa douleur.

Par tout dedans la Greve il voit fendre la terre ;
La Seine est l'Acheron ;
Chaque rayon du jour est un traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.

La consolation que le prescheur apporte
Ne luy fait point de bien,
Car le pauvre se croit une personne morte,
Et n'escoute plus rien.

Les sens sont retirez, il n'a plus son visage,
Et, dans cé changement,
Ce seroit estre fol de conserver l'usage
D'un peu de jugement.

La nature, de peine et d'horreur abbatue,
Quitte ce malheureux :
Il meurt de mille morts, et le coup qui le tue
Est le moins rigoureux.

ELEGIE

A UNE DAME

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon ame languissoit, je n'avois plus de veine,
Ma fureur estoit morte, et mes esprits, couverts
D'une tristesse sombre, avoient quitté les vers.
Ce mestier est penible, et nostre saint estude
Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude [22] ;
Qui de nostre exercice ayme le doux soucy,
Il hayt sa renommee et sa fortune aussi.
Le sçavoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.
Aujourd'huy l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eut jamais un siecle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mesler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde
Ne trouve à son plaisir la nature feconde,
Et que son influence encore à plaines mains
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains :
Parmy tant de fuseaux la Parque en sçait retordre
Où la contagion du vice n'a sçeu mordre,
Et le Ciel en faict naistre encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendemens qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne defaillent,

Et qui, d'un sentiment hardy, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin genie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre.
La coustume et le nombre autorise les sots :
Il faut aymer la cour, rire des mauvais mots ;
Acoster un brutal, luy plaire, en faire estime.
Lors que cela m'advient, je pense faire un crime,
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein ;
Je ne croy plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'estre souillé de cest abord funeste,
Je croy long-temps après que mon ame a la peste.
Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit et franchise et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blasme.
L'ignorant qui me juge un fantasque resveur,
Me demandant des vers, croit me faire faveur ;
Blasme ce qu'il n'entend, et son ame, estourdie,
Pense que mon sçavoir me vient de maladie.
Mais vous, à qui le ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'aves point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obscur fureur de ces brutalles ames :
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvemens qui ne vous soient ouverts ;
Vous avez un genie à voir dans les courages,
Et qui cognoit assez mon ame et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux escrits
Differe du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoustumee
Par où nos escrivains cherchent la renommee,
J'ose pourtant pretendre à quelque peu de bruit,
Et croy que mon espoir ne sera point sans fruit.
Vous me l'avez promis, et, sur ceste promesse,
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse ;
Je ne veux reclamer ny Muse, ny Phebus ;

Grace à Dieu, bien guari de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Vostre contentement est ma dernière lime ;
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez, en jugeant, pour but que la raison ;
Aussi mon sentiment à vostre adveu se range,
Et ne reçoit d'autrui ny blâme ny louange.
Imitez qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui ;
Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie.
Quant à moy, ces larcins ne me font point d'envie ;
J'approuve que chacun écrive à sa façon :
J'aime sa renommée, et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une vaine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime ou son stile,
Et de tant d'ornemens qu'on trouve en lui si beaux
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
Pour paroître aujourd'hui d'aussi mauvaise grace
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis ;
Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes ;
C'est effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.
J'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phebus à la lanterne,
Grattent tant le François qu'ils le déchirent tout,
Blasant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût ;
Sont un mois à cognoître, en tastant la parole,
Lors que l'accent est rude ou que la rime est mole,
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur âge
S'est laissé consumer en un petit ouvrage,
Que leurs vers dureront au monde précieux,
Pource qu'en les faisant ils sont devenus vieux.

De mesme l'areignée, en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne faict rien qui dure.
Mais cet autre poete est bien plein de ferveur :
Il est blesme, transi, solitaire, resveur,
La barbe mal peignée, un œil branslant et cave,
Un front tout renfrongné, tout le visage have,
Ahane dans son lict et marmotte tout seul,
Comme un esprit qu'on oyt parler dans un linceul ;
Grimasse par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un object sans voir ce qu'il regarde.
Mais desjà ce discours m'a porté trop avant :
Je suis bien pres du port, ma voile a trop de vent ;
D'une insensible ardeur peu à peu je m'esleve,
Commençant un discours que jamais je n'acheve.
Je ne veux point unir le fil de mon subject :
Diversement, je laisse et reprens mon object.
Mon ame, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La reigle me desplaist, j'escris confusément :
Jamais un bon esprit ne faict rien qu'aisément.
Autresfois, quand mes vers ont animé la sceine,
L'ordre où j'estois contrainct m'a bien faict de la peine.
Ce travail importun m'a long-temps martyré,
Mais en fin, grace aux Dieux, je m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur ourse
Se sont advanturez à ceste longue course :
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup, et d'une source pleine
Puiser tousjours des vers dans une mesme veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le stile a gousté tant soit peu le repos.
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser ;
Elle m'a bien servy : je la veux caresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flamme

Qui de sa jeune ardeur m'eschauffe encore l'ame.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraincts,
Promener mon esprit par de petits dessains,
Chercher des lieux secrets où rien ne me deplaise,
Méditer à loisir, resver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'estre esgayé par ceste douce erreur,
Je veux qu'un grand dessain reschauffe ma fureur ;
Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la contraincte
De quelque beau poeme où vous serez dépeinte.
Là, si mes volonteZ ne manquent de pouvoir,
J'auray bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.
Si je parviens au but où mon dessain m'appelle,
Mes vers se mocqueront des ouvrages d'Apelle.
Qu'Heleine ressuscite : elle aussi rougira,
Par tout où vostre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'eschole,
Obligé dès long-temps à vous tenir parole,
Voicy de mes escrits ce que mon souvenir,
Desireux de vous plaire, en a peu retenir.

A MONSIEUR DU FARGIS [23]

Je ne my puis resoudre, excuse-moy, de grace :
Escrivant pour autrui, je me sens tout de glace.
Je t'ay promis chez toy des vers pour un amant
Qui se veut faire ayder à plaindre son tourment ;
Mais, pour luy satisfaire et bien paindre sa flame,
Je voudrois par avant avoir cogneu son ame.
Tu sçais bien que chacun a des gousts tout divers,
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,
Et que, pour bien ranger le discours et l'estude,
En matiere d'amour je suis un peu trop rude.
Il faudroit, comme Ovide, avoir esté picqué ;
On escrit aysement ce qu'on a pratiqué,
Et je te jure icy, sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche.
Je n'entends point les loix ni les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer.
Ceste divinité, des Dieux mesme adoree,
Ces traicts d'or et de plomb, ceste trousse doree,
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayment un mystere où je ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables,
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain
Celuy-là qui se paist d'un fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges
Et vient, mesme en veillant, s'embarrasser de songes.
Le vulgaire, qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouve du sens caché dans la confusion ;
Mesme des plus sçavans, mais non pas des plus sages,

Expliquent aujourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient avec les Dieux,
On en voyoit pleuvoir à toute heure des Cieux ;
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes ;
Les arbres de Dodonne [24] estoient aussi Prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis.
Sur ce propos un jour j'espere de t'crire
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire.
Cependant je te prie encore m'excuser
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousjours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penses-tu, quand j'aurois employé tout un jour
A bien imaginer des passions d'Amour
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées ?
L'autre n'y trouveroit possible rien pour luy,
Tant il est mal aisé d'crire pour autrui.
Après qu'à son plaisir j'aurois donné ma peine,
Je sçais bien que possible il loueroit ma veine :
« Vrayment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,
« Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents.
« J'eusse bien désiré qse vous eussiez encore
« Mieux loué sa beauté, car vrayment je l'honore.
« Vous n'avez point parlé du front, ny des cheveux,
« Ny de son bel esprit, seul object de mes vœux.
« Tant seulement six vers encor, je vous supplie.
« Mon Dieu, que de travail vous donne ma folie ! »
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que je la fisse ensemble et l'Aube et le Soleil,
Que j'crive comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle un océan de larmes.
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur
Qui reclame Phebus ; quant à moy, je l'abjure
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIERE

Qui que tu sois, de grace, escoute ma satyre,
Si quelque humeur joyeuse autre part ne t'attire ;
Ayme ma hardiesse et ne t'offence point
De mes vers, dont l'aigreur utilement te point.
Toy que les Eslemens ont fait d'air et de boue,
Ordinaire subject où le mal-heur se joue,
Sçache que ton filet, que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne le point flatter d'une divine essence ;
Voy la condition de ta sale naissance,
Que, tiré tout sanglant de ton premier sejour,
Tu vois en gemissant la lumiere du jour ;
Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,
Ta pauvre chair naissante est toute decouverte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien
Et moins qu'un sens brutal sçait le mal et le bien.
A grand peine deux ans t'enseignent un langage
Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.
Heureux au prix de toy les animaux des champs !
Ils sont les moins hays, comme les moins meschans.
L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschappe
Et ne craint point les airs que de son aisle il frappe ;
Les poissons en naissant commencent à nager,
Et le poulet esclos chante et cherche à manger.
Nature, douce mere à ces brutales races,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces.
Leur vie est moins subjecte aux facheux accidens
Qui travaillent la tienne et dehors et dedans.

La beste ne sent point peste, guerre ou famine,
Le remors d'un forfait en son cœur ne la mine ;
Elle ignore le mal pour n'en avoir la peur,
Ne cognoist point l'effroy de l'Acheron trompeur.
Elle a la teste basse et les yeux contre terre,
Plus près de son repos et plus loing du tonnerre.
L'ombre des trepassez n'aigrit son souvenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir ;
Elle compte sans bruit et loing de toute envie
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuict paisible aux charmes du sommeil
Et tous les jours s'esgaye aux clartez du Soleil,
Franche de passions et de tant de traverses
Qu'on voit au changement de nos humeurs diverses.
Ce que veut mon caprice à ta raison desplaist,
Ce que tu trouves beau, mon œil le trouve laid.
Un mesme train de vie au plus constant n'agree :
La prophane nous fasche autant que la sacree.
Ceux qui, dans les bourniers des vices empeschez,
Ne suivent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont tristes bien souvent, et ne leur est possible
De consommer une heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclave à son tour,
Souvent le plus barbare est subject à l'amour,
Et le plus patient que le Soleil esclaire
Se trouve quelquesfois emporté de cholere.
Comme Saturne laisse et prend une saison,
Notre esprit abandonne et reçoit la raison ;
Je ne sçay quelle humeur nos volonteiz maistrise,
Et de nos passions est la certaine crise ;
Ce qui sert aujourd'huy nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur jamais que d'une main.
Le destin inconstant sans y penser oblige,
Et, nous faisant du bien, souvent il nous afflige.
Les riches plus contans ne se sçauroient guerir
De la crainte de perdre et du soin d'acquérir.
Nostre desir changeant suit la course de l'aage :

Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,
Et sa masse caduque, esclave du repos,
N'ayme plus qu'à resver, hayt le joyeux propos.
Une sale vieillesse, en desplaisir confite,
Qui tousjours se chagrigne et tousjours se despite,
Voit tout à contre cœur, et ses membres cassez
Se rongent de regret de ses plaisirs passez,
Veut traîner nostre enfance à la fin de la vie,
De nostre sang bouillant veut estouffer l'envie.
Un vieux Pere resveur, aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souvenir quel il estoit jadis,
Alors que l'impuissance esteint sa convoitise,
Veut que nostre bon sens revere sa sottise,
Que le sang genereux estouffe sa vigueur,
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il veut nous arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne juge pas bien saines ;
Soit par rebellion, ou bien par une erreur,
Ces repreneurs fascheux me sont tous en horreur ;
J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature :
Son Empire est plaisant et sa loy n'est pas dure ;
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Mesmes dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blasmable
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouve aymable,
Qui dans l'estat mortel tient tout indifferant ;
Aussi bien mesme fin à l'Acheron nous rend ;
La barque de Charon, à tous inevitable,
Non plus que le meschant n'espargne l'equitable.
Injuste Nautonnier, hélas ! pourquoy sers-tu
Avec mesme aviron le vice et la vertu ?
Celuy qui dans les biens a mis toute sa joye,
Et dont l'esprit avare apres l'argent aboye,
Où qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses navires jamais ne puissent abysmer !
L'autre, qui rien du tout que les grandeurs ne prise,
Et qu'un vif aiguillon de vanité maistrise,

Soit tousjours bien paré, mesure tous ses pas,
S'imagine en soy-mesme estre ce qu'il n'est pas !
Qu'il fasse voir un sceptre à son ame aveuglee,
Et son ambition ne soit jamais reiglee !
Cestuy-cy veut poursuivre un vain titre de vent,
Qui pour nous maintenir nous perd le plus souvent ;
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin severe
Qu'une sotte coustume ignoramment revere.
De sa condition je prise le bon-heur,
Et trouve qu'il faict bien de mourir pour l'honneur.
Un esprit enragé, qui voudroit voir en guerre,
Pour son contentement, et le Ciel et la Terre,
Ne respire, brutal, que la flamme et le fer,
Et qui croit que son ombre estonnera l'Enfer,
Qu'il employe au carnage et la force et les charmes,
Et son corps nuict et jour ne soit vestu que d'armes !
Une sauvage humeur, qui dans l'horreur des bois
Des chiens avec le cor anime les abois,
Son dessein innocent heureusement poursuiue,
En la tranquillité de ceste peine oysive !
Qu'il travaille sans cesse à brosser les forests,
Et jamais le butin n'eschappe de ses rets !
Celuy qu'une beauté d'inevitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine et tasche à prolonger
Les soucis qui le vont si doucement ronger !
Qu'il perde rarement l'object de ce visage,
Ne destourne jamais son cœur de ceste image,
Ne se souviene plus du jeu ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'après celuy d'amour,
N'ayme rien que ce joug, et tousjours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble jamais d'aucun soupçon jaloux,
Se mocque des aguests d'un impuissant espoux ;
Qu'il se trouve allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesants dont sa rigueur le presse,
Suive les mouvemens de ses affections,

Ne tasche de brider jamais ses passions !
Si tu veux resister, l'amour te sera pire,
Et ta rebellion estendra son empire ;
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer.
C'est un fievreux tourment, qui, travaillant nostre ame,
Luy donne des accez et de glace et de flame,
S'attache à nos esprits comme la fievre au corps,
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.
Contre ses longs efforts la resistance est vaine ;
Qui ne peut l'eviter, il doit aymer sa peine.
L'esclave patient n'est qu'à demy dompté.
S'il veut à sa contraincte unir sa volonté.
Le sanglier enragé, qui d'une dent pointue
Dans son gosier sanglant mort l'espieu qui le tue,
Se nuit pour se deffendre, et, d'un aveugle effort,
Se travaille luy-mesme et se donne la mort.
Ainsi l'homme souvent s'obstine à se destruire
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celuy qui de nature, et de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumiere, est nay moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le convie,
Il force sa nature, et fait toute autre vie ;
Imitateur d'autrui, ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes mœurs ;
S'il est nay liberal, au discours d'un avare
Il taschera d'esteindre une vertu si rare ;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas ;
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Je croy que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ayt l'ame assez bonne ;
Mais on la vient corrompre, et le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu :
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tousjours chez autrui fait demeurer nostre ame.
Je pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suivant le libre train que Nature prescrit.

A qui ne sçait farder ny le cœur ny la face,
L'impertinence mesme a souvent bonne grace.
Qui suyvra son Genie et gardera sa foy,
Pour vivre bien-heureux, il vivra comme moy.

SECONDE SATYRE

Cognois-tu ce fascheux qui contre la fortune
Aboye impudemment comme un chien à la lune,
Et qui voudroit, ce semble, en destourner le cours
Par l'importunité d'un outrageux discours ?
D'une sotte malice en son âme il s'afflige
Quand la faveur du Roy ses favoris oblige.
Un homme dont le nom est à peine cogneu,
D'un païs estranger nouvellement venu,
Que la fortune aveugle, en promenant sa roue,
Tira sans y penser d'une orniere de boue,
Malgré toute l'envie au dessus du malheur,
D'un credit insolent gourmande la valeur.
Et nous le permettons ! Et le François endure
Qu'à ses propres despens ceste grandeur luy dure !
Nos Princes autresfois estoient bien plus hardis :
Où se cache aujourd'luy la vertu de jadis ?
Apprends, malicieux, comme tu sais mal vivre,
Qu'une fortune est d'or et que l'autre est de cuivre ;
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer ;
Que son compas est droict, qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du ciel pour posseder la terre ;
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre :
Une nécessité, que le Ciel establit,
Deshonore les uns, les autres anoblit ;
Un ignoble souvent de riches biens herite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite.
Pour trouver le meilleur, il faudroit bien choisir ;
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loisir.

Encor si chaque infame estoit marqué d'un signe
Qui de toutes vertus le fist trouver indigne,
Les Roys qui sous les dieux disposent du bonheur,
Enrichiroient tousjours le merite et l'honneur.
Que si l'ame des dieux est la mesme justice,
Si ce qui leur desplaist porte le nom de vice.
Les Roys, qui sont leurs fils et Lieutenans icy,
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi ;
Et, sans flater mon Roy, je trouve bien estrange
Qu'un vulgaire, ignorant et tiré de la fange
Contre sa majesté se monstre injurieux,
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moy, je repute une faveur bien mise
Envers le plus chetif que le Roy favorise ;
Quoy que tousjours bien pauvre et tousjours dedaigné,
Sur mon esprit l'envie encor n'a rien gagné.
Qu'un homme de trois jours de soye et d'or se couvre,
Du bruit de sa carrosse [25] importune le Louvre ;
Qu'un estranger heureux se mocque des François,
Qu'il ait mille suivans, pourveu que je n'en sois,
Et qu'on ne marche point pour un honteux salaire.
D'un maistre avec lequel je ne me puis desplaire,
Où je ne suis tenu de rien juger à faux,
Qui ne m'oblige point à flater ses deffauts,
Chez qui la liberté tout entiere demeure,
Là, ma condition attendra que je meure.
Il a l'esprit fort bon, il aime les bons mots,
Et ne sçauroit souffrir la hantise des sots.
Il hait la gentillesse et la cour familiere,
N'ayme point les balets, ny l'humeur cavaliere,
Se mocque avecque moy du mal fait et du beau,
Sçait que tous sont de mesme à l'ombre du tombeau,
Coule avecque douceur les plaisirs de la vie,
Rit de l'ambition, et ne sent point l'envie ;
Ne tourmente son ame à penser seulement
A la necessité du passé mouvement.
Il craint Dieu, comme il doit, et jamais ne s'obstine

A sonder saintement ce que le ciel destine.
Quelque nouveau souhait qu'en presche l'univers,
Qu'on ne craigne jamais ny son bras ny ses vers.
Qui voudra penitence aux deserts se consomme,
Qui vive tout ainsi que s'il n'estoit plus homme,
Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,
Au plus fort de l'hyver n'ait robe ny manteau,
Se fouette tous les jours, et d'une vie austere
Accomplisse de Christ le glorieux mystere.
Moy qui suis d'un humeur trop enclin à pecher,
D'un fardeau si pesant je ne puis m'empescher.
Suy ta devotion, et ne croy point, hermite,
Que mon ame te blasme, et moins qu'elle t'imité.
Puissent les envieux de la faveur du Roy,
Bien que leur rage encor ne se soit prise à moy,
De tels desesperes croistre le triste nombre !
Reclus dans un rocher plein de silence et d'ombre,
Qu'ils ne puissent trouver le doux air de la cour,
Et ne voyent jamais un agreable jour !
Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie ;
Je ne crains point faillir, quoy que ma Muse die :
Ma liberté dit tout sans toutesfois nommer,
Par une vaine aigreur, ceux que je veux blasmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire
D'un vers que sans danger je ne sçaurois escrire.
Ceux-là sont fols vrayment qui vendent un bon mot
De cent coups de baton que fait donner un sot,
Esclaves imprudens de leur humeur mauvaise,
Ne sçavent mediter un vers qu'il ne desplaise.
Des pasquins contre aucuns je ne compose icy,
Et ne sçaurois souffrir des injures aussi.
Le Dieu des vers m'inspire une modeste flame,
Qui n'est propre à donner ny recevoir du blasme ;
Je hay la medisance, et ne puis consentir
De gagner avec peine un triste repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
Cognoistra son portraict, combien qu'on ne le nomme.

Qui ne lict ma satire, il n'en est pas tancé :
Plusieurs s'en fascheront à qui je n'ay pensé.
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,
Il ne devroit jamais en regarder l'image ;
Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher,
Et dès-là mon dessein n'est plus de le fascher.
La satire au front noir, et à la voix farouche,
Est pour la conscience une pierre de touche,
C'est un parfaict miroir : elle ne voit que ceux
Qui dans leur propre objet veulent estre apperceus.
Encor cest advantage est joinct à ma censure,
Que tes yeux seulement regardent ta figure,
Que toy mesme, entendant reprendre ces deffauts,
Jugeras si je suis ou veritable ou faux ;
Bien que ta seule voix de ton vice ne crie,
Ton seul ressentiment de bien faire te prie ;
Tu te reprens toy mesme, et de ta propre main,
Tu te donne à ton aise un chastiment humain.

ELEGIE

Aussi souvent qu'amour faict penser à mon ame
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma dame,
Combien ce m'est d'honneur d'aymer en si bon lieu,
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un Dieu.
Amaranthe, Phillis, Caliste, Pasithee.
Je hay ceste mollesse à vos noms affectee ;
Ces titres recherchez avecques tant d'appas
Tesmoignent qu'en effect vos yeux n'en avoient pas.
Au sentiment divin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.
Quelque soucy qui m'ayt enveloppé l'esprit,
En l'oyant proferer, ce beau nom me guerit ;
Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchee,
Par des charmes secrets d'une vertu cachee.
Je la nomme tousjours, je ne m'en puis tenir ;
Je n'ay dedans le cœur autre ressouvenir.
Je ne cognois plus rien, je ne voy plus personne :
Pleust à Dieu qu'elle sceust le mal qu'elle me donne !
Qu'un bon Ange voulust examiner mes sens,
Et qu'il luy rapportast au vray ce que je sens ;
Qu'Amour eust prins le soing de dire à ceste belle
Si je suis un moment sans souspirer pour elle,
Si mes desirs luy font aucune trahison,
Si je pensay jamais à rompre ma prison !
Je jure par l'esclat de ce divin visage
Que je serois marry de devenir si sage.
En l'estat où je suis, aveugle et furieux,
Tout bon advis me chocque et m'est injurieux.

Je hay la liberté, j'ayme la servitude
Et à la conserver gist toute mon estude.
Quand le meilleur amy que je pourrois avoir,
Touché du sentiment de ce commun devoir,
A m'oster cet amour employeroit sa peine,
Il n'auroit travaillé que pour gagner ma haine ;
En telle bienveillance un Dieu m'offenceroit,
Et je me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que je perisse.
Honorez mes fureurs, vantez ma lascheté,
Mesprisez devant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que je pleure, ayez que je souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'un Empire.
Mais non, reprochez-moy ma honteuse douleur ;
Dictes combien l'Amour m'apporte de mal-heur ;
Que pour un faux plaisir je perds ma renommee,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumee,
Que je deviens fascheux, sans courage et brutal,
Bref, que pour cet amour tout m'est rendu fatal.
Faictes-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car je cognois qu'ainsi ma flame se ralume :
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans.
A l'abord d'un censeur je sens que mon martyr
De depit et d'horreur dans mes os se retire ;
Amour ne faict alors que renforcer ses traicts
Et donne à ma maistresse encores plus d'attraits.
Ainsi je trouve bon que chacun me censure,
Affin que mon tourment davantage me dure.
Pour conserver mon mal je fais ce que je puis,
Et, me croyant heureux, sans doute je le suis.
Je ne recherche point de Dieux ny de fortune ;
Ce qu'ils font au dessous ou par dessus la Lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Je croy que mon servage est digne de loüange,

Je croy que ma maistresse est belle comme un Ange,
Qu'elle merite bien d'avoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ayt de l'amour pour moy ;
Elle me l'a juré : la promesse est un gage
Où la foy tient le cœur avecques le langage.
Je suis bien peu devot d'avoir quitté ses yeux ;
Je suis trop nonchalant d'un bien si precieux.
Je ne devrois jamais esloigner ce visage
Qu'après que de mes sens j'auray perdu l'usage.
Aussi bien mes esprits, loin de ses doux regards,
N'ont que melancholie et mal de toutes parts.
Le seul ressouvenir des beautez de ma Dame
Est l'unique entretien qui resjouit mon ame ;
Mais si les immortels me font jamais avoir,
Au moins avant mourir, l'honneur de la revoir,
Quelque necessité que le Ciel me prescrive,
Quelque si grand malheur qui jamais m'en arrive,
Je me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez fasse venir ma mort ;
Si tandis je souffrois le coup des destinees,
J'aurois bien du regret à mes jeunes annees ;
Mon ombre ne feroit qu'injurier les Dieux
Et plaindre incessamment l'absence de ses yeux.

ODE

Je n'ay repos ny nuict ny jour,
Je brusle, je me meurs d'amour ;
Tout me nuit, personne ne m'ayde ;
Le mal m'oste le jugement,
Et plus je cherche de remede,
Moins je trouve d'allegement.

Je suis desesperé, j'enrage :
Qui me veut consoler m'outrage.
Si je pense à ma guarison,
Je tremble de ceste esperance ;
Je me fasche de ma prison,
Et ne crains que ma delivrance.

Orgueilleuse et belle qu'elle est,
Elle me tue, elle me plaist ;
Ses faveurs, qui me sont si cheres,
Quelquesfois flattent mon tourment,
Quelquesfois elle a des choleres
Qui me poussent au monument.

Mes amoureuses fantasies,
Mes passions, mes frenaisies,
Qu'ay-je plus encore à souffrir ?
Dieux, Destins, Amour, ma Maistresse,
Ne dois-je jamais ny guerir
Ny mourir du trait qui me blesse ?

Mais suis-je point dans un tombeau ?
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame, Iris l'a ravie ;
Encor voudrois-je que le sort
Me fist avoir plus d'une vie
Affin d'avoir plus d'une mort.

Pleust aux Dieux qui me firent naistre
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eust jamais eu d'ame
Et que l'amour ou le Soleil
Ne m'eussent point donné leur flame !

Tout ne m'apporte que du mal :
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les Astres me sont funestes.
J'ay beau recourir aux autels,
Je sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.

O Destins ! tirez-moy de peine,
Dites-moy si ceste inhumaine
Consent à mon affliction.
Je beniray son injustice,
Et n'auray d'autre passion
Que de courir à mon supplice.

Las ! je ne sçay ce que je veux :
Mon ame est contraire à mes vœux ;
Ce que je crains je le demande ;
Je cherche mon contentement,
Et quand j'ay du mal j'apprehende
Qu'il finisse trop promptement.

ODE

Un corbeau devant moy croasse,
Une ombre offusque mes regards ;
Deux bellettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe ;
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquay tombe du haut mal ;
J'entends craqueter le tonnerre ;
Un esprit se presente à moy ;
J'oy Charon qui m'appelle à soy,
Je voy le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source ;
Un bœuf gravit sur un clocher ;
Le sang coule de ce rocher ;
Un aspic s'accouple d'une ourse ;
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent deschire un vautour ;
Le feu brusle dedans la glace ;
Le Soleil est devenu noir ;
Je voy la Lune qui va cheoir ;
Cest arbre est sorty de sa place.

SONNET

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans ;
Après, ceste beauté ne sera plus si vive :
Tu verras que ta flame alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'object des mesdisans.

Tu seras le refus de tous les Courtisans,
Les plus sots laisseront ta passion oysive,
Et tes desirs honteux, d'une amitié lascive
Tenteront un valet à force de presens.

Tu chercheras à qui te donner pour maïstresse ;
On craindra ton abord, on fuira ta caresse ;
Un chascun de par tout te donnera congé.

Tu reviendras à moy : je n'en feray nul compte ;
Tu pleureras d'amour : je riray de ta honte.
Lors tu seras punie, et je seray vengé.

EPIGRAMMES

Ceste femme a fait comme Troye :
De braves gens, sans aucun fruict,
Furent dix ans à ceste proye ;
Un cheval n'y fut qu'une nuict.

* * *

Grace à ce Comte liberal [26]
Et à la guerre de Mirande,
Je suis poète et Caporal.
O Dieux ! que ma fortune est grande !
O combien je reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose !

Le sentiment de ce bon-heur
Faict que jamais je ne repose :
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plustost levé.
Parmy les troubles de la guerre
Je n'ay point un repos en l'air,
Car mon lict ne sçauroit branler
Que par un tremblement de terre.

* * *

Mon frere, je me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien ;
J'ay perdu ceste humeur prophane ;
On me souffre au coucher du Roy,
Et Phœbus tous les jours chez moy
A des manteaux doublez de pane.

Mon ame incague les destins !
Je fay tous les jours des festins ;
On me va tapisser ma chambre ;
Tous mes jours sont des Mardi-gras,
Et je ne bois point d'hypocras
S'il n'est faict avecques de l'ambre.

ELEGIE

Souverain qui regis l'influence des vers
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers,
Ame de nos esprits, qui dans nostre naissance
Inspiras un rayon de ta divine essence,
Pourquoy ne m'as-tu fait les sentimens meilleurs ?
Pourquoy tes beaux tresors sont-ilz coulez ailleurs ?
Je voy de toutes parts des escrivains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Je n'ay qu'un pauvre fond d'un mediocre esprit,
Où je vay cultiver ce que le Ciel m'apprit ;
Des tristes sons rimeurs, d'un style qui se traine,
Espuisent tous les jours ma languissante veine.
Si j'avois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les destins, [27]
Qui vit à ses chansons les Parques desarmées
Et de tous les damnez les tortures charmées,
Quand pour l'amour de luy le prince des enfers
Laissa vivre Euridice et la tira des fers ;
Ou, si c'est trop d'avoir ces merveilleux genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu denies,
Je me contenterois d'egaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsart,
Et mille autres encore à qui je fais hommage,
Et de qui je ne suis que l'ombre et que l'image.
Je donnerois ma plume à ces soins violans,
A peindre ces sanglots et ces desirs bruslans,
Que depuis peu de jours quelque demon allume
Dans mon sang, où l'amour se plaist et me consume.

Si mes vers retenoient encore la ferveur
Qui les fit autrefois naistre pour la faveur,
Et tant d'ecrits perdus, que pour chanter leur flame,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame
O Cloris, qui te sçais si bien faire adorer,
Qui l'am^e par les yeux m'as peu si bien tirer,
Beauté que desormais je nommeray mon ange,
Je le consacrerois sans doute à ta louange ;
J'ay si peur que ma Muse ait perdu ses appas
A flater vainement ceux que je n'aime pas,
Que ma plus belle ardeur aujourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouveau martire,
Et qu'au meilleur besoin, mes esprits finissans
Ne me fournissent plus que des vers languissans.
Mon esprit, espuisé dans des travaux funestes,
N'aura pour ton subject rien gardé que des restes.
Cloris, je le confesse, et qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein ;
Mais le feu de l'amour, qui s'est rendu le maistre
De tous mes sentimens, la peut faire renaistre,
Et sa douce fureur, par un traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il avoit de mieux.
Ainsi, sur cet espoir dont ta beauté me flate,
Ta beauté dont le feu par tous moyens esclate,
Encore mon esprit ose se faire fort
De sauver ton merite et mon nom de la mort.
Je conçois un poëme en l'ardeur qui me pique,
Dans ce vaste dessein qu'on appelle heroïque.
Je sçay que les François n'ont pas encor appris
De pousser dans ce champ leurs delicats esprits ;
Je me veux engager à ce penible ouvrage,
Car tu m'en fourniras la force et le courage.
Si je suis le premier à ce divin effort,
Ce n'est à mon advis que le plaisir du sort,
Qui, voulant que premier ceste œuvre j'écrivisse,
Voulut que le premier ceste beauté je visse,
Et que dans tes appas je prinsse une chaleur,

Où les sœurs d'Apollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton objet ma passion n'allume,
Où je n'ay que ta main pour conduire ma plume.
O Dieux, pourray-je bien, sans vous fascher un peu,
Suivre les mouvemens de mon aveugle feu ?
Desjà comme l'amour m'engage à la furie,
Je croy que l'adorer n'est pas idolatrie ;
Deussay-je despiter vostre divin courroux,
Tout ce que j'en veux dire est au dessous de vous ;
S'il vous plaist que le monde uniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaspheme,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs desirs pervers à vostre volonté,
Sans les espouvanter de l'esclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris et venez sur la terre.
Alors de vostre amour ils seront tous ravis,
Alors absolument vous en serez servis.
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris et sa ville ont bruslé pour Heleine,
Et les antiquitez font voir aux curieux
Que l'Aube mist Titon [28] dans le siege des Dieux ;
Et de tant de beautez qui furent les maistresses
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant, non plus que leur amant,
Que le triste butin d'un mortel monument.
Mais, d'autant que l'amour est le bien de la vie
Qui seul ne peut jamais esteindre son envie,
Qui tousjours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les sentimens de ceste douce flame
Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'ame,
On a creu de l'amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son subject ne peut estre que tel.
Ainsi ces Dieux payens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais amans seront plus que les hommes.
Pour moy, qui n'ay souffert que d'un jour seulement ;
Je n'oze m'asseurer de passer pour amant ;

Je ne sçay si l'Amour me croit de son empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que je souspire ;
Il faut bien que ce soit un objet violent,
Pour me donner si tost un desir si bruslant,
Ou que mon ame soit d'une matiere aisée
Et d'une humeur bien prompte à se voir embrasée.
Ce feu brusle si viste à force qu'il me plaist
Qu'à peine ay-je loisir de regarder qu'il est.
Les Dieux, qui peuvent tout avec les Destinées,
S'aident de mille maux et de beaucoup d'années,
Et faut que des soleils l'un l'autre se suivans
A force d'esclairer esteignent les vivans,
Qu'un siecle, ce flambeau, passe sur nostre vie,
Et Cloris, d'un traict d'œil me l'a desjà ravie.
Mes sens, enveloppez dans un profond sommeil,
Ne sçavent plus que c'est des clartez du soleil ;
Mes premiers sentimens sont dans la sepulture ;
Ton amour, ô Cloris, a changé ma nature ;
L'esclat des diamans ny du plus beau metal,
Bacchus, tout Dieu qu'il est, riant dans le cristal,
Au prix de tes regards n'ont point trouvé la voye
Qui conduit dans mon ame une parfaite joye.
Si le sort me donnoit la qualité de roy,
Si les plus chers plaisirs s'adrescoient tous à moy,
Si j'estois empereur de la terre et de l'onde,
Si de ma propre main j'avois basti le monde,
Et, comme le soleil, de mes regards produict
Tout ce que l'univers a de fleur et de fruit,
Si cela m'arrivoit, je n'aurois pas tant d'aise
Ny tant de vanité que si Cloris me baise ;
Mais j'entens d'un baiser où le cœur puisse aller
Avec les mouvemens des yeux et du parler,
Que son ame sans peine avec moy s'entretienne,
Et que sa volonté seconde un peu la mienne.
Amans qui vous piquez vers un object forcé,
Qui ne sçavez que c'est d'un baiser bien pressé,
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie

Et n'aymez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,
Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
Puisque mesme vos maux font naistre vos plaisirs !
Pour moy, chere Cloris, je n'en suis pas de mesme ;
Je ne sçaurois aimer si je ne voy qu'on m'aime,
Et, si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,
Je sens que mon ardeur décroist de la moitié.
J'entens que le salaire egale mon service ;
Je pense qu'autrement la constance est un vice,
Qu'amour hait ces esprits qui luy sont trop devots,
Et que la patience est la vertu des sots ;
Ce que je dis, Cloris, avec plus d'assurance
D'autant que je te voy flatter mon esperance
Et que, pour nous tenir dans cet heureux lien,
Je voy desjà d'accord ton esprit et le mien.
Aymons-nous, je te prie, et, lorsque mon visage
Te voudra rebuter, ou mon poil, ou mon aage,
Regarde en mon esprit où j'ay mis ton tableau ;
Lors tu verras en moy quelque chose de beau :
Tu te verras logée en un petit empire
Où l'esprit de l'amour avecques moy souspire ;
Il se tient glorieux de recevoir ta loy,
Et semble qu'il poursuit mesme dessein que moy,
Si je vay dans tes yeux. il y va prendre place ;
Je ne voy là dedans que ses traicts et ma face.
Je doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne sçay plus s'il est mon maistre ou mon rival.
Je cognois bien l'amour, je sçay qu'il est perfide,
Et, si pour le chasser je suis un peu timide,
Je luy feray tousjours un traitement humain,
Puis que je l'ay receu d'une si bonne main,
Puis que c'est toy, Cloris, après l'avoir fait naistre,
Qui l'a mis dans mon ame, où ton œil est le maistre,
Où tu vis absolue en tes commandemens,
Où ton vouloir preside à tous mes sentimens.
C'est par toy que ces vers, d'une vaine animée,
S'en vont à ma faveur flatter la Renommée ;

Mais je dirai partout que tes seules beautez
Ont esté le demon qui me les a dictez,
Et, tant que tes regards luiront à ma pensée,
Sans ouvrir une veine aucunement forcée,
Ma muse se promet de meriter un jour
Que ses vers soient nommez les fruicts de ton amour.
Autant que ton humeur ayme la poësie,
Je te prie, ô Cloris, ayde ma frenesie,
Et, puisque je m'engage à ce divin project,
Ne te lasse jamais de me servir d'objet.
Aujourd'huy donne-moy tes beaux cheveux à peindre,
Tu verras ma plume au Pactole se teindre
Et d'une lettre d'or graver, selon mes vœux,
Mon ame entrelacée avecques tes cheveux.
Je ne veux point laisser ma passion oysive,
Ma veine est pour Cloris et sans fond et sans rive ;
Demain je descrirai ces yeux et ce beau front ;
Pour elle mon genie est abundant et prompt,
Et, pour voir que ma veine en ce subject tarisse,
Il faudra voir plustost que sa beauté perisse,
Que mes yeux dans ses yeux ne treuvent plus d'amour,
C'est-à-dire il faut voir perir l'astre du jour.
Car je ne pense point que ses attraicts succombent
Sous l'injure des ans : tant que les cieux ne tombent,
Ils se renforceront au lieu de deffaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,
Et comme le soleil, à qui le vieil usage
N'a point osté l'ardeur ny changé le visage.
Toutesfois il n'importe à mon contentement
Que mon soleil esclaire ou meure promptement,
Puis que desjà ma vie à demy consommée
Ne me peut assurer d'estre long-temps aymée,
Que je dois deffaillir à ce divin flambeau,
Et perdre avecques moy sa memoire au tombeau.
Mais, tandis que le ciel me souffrira de vivre
Et que le traict d'amour me daignera poursuivre,
Je me veux consommer dans ce plaisir charmant

Et me resous de vivre et mourir en aymant.
Je sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de servir et de craindre ;
Qu'elle a des mouvemens subjects à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris, si je venois, aveuglé de tes charmes,
Le cœur tout en soupirs et les yeux tous en larmes,
Demander instamment un amoureux plaisir,
Je croy que ton amour m'en laisseroit choisir.
Maintenant que le ciel despouille les nuages,
Que le front du printemps menasse les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de rozes et de lis,
Que tout est sur la terre, et qu'une humeur feconde
Qu'attire le soleil fait rajeunir le monde,
Comme si j'avois part à la faveur des cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouveau, qui rend tout agreable,
Me rendist à tes yeux plus jeune et plus aymable,
Je te veux conjurer avec des vœux discrets
De passer avec moy quelques momens secrets.
Nous irons dans des bois, sous des fueillages sombres
Où jamais le soleil n'a sceu forcer les ombres ;
Personne là dedans n'entendra nos amours :
Car je veux que les vents respectent nos discours
Et que chaque ruisseau plus vistement s'enfuye
De devant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye.
Maintenant que le roy s'esloigne de Paris,
Suivy de tant de gens au carnage nourris,
Qui, dans ces chauds climats, vont recueillir les restes
Du danger des combats et de celuy des pestes,
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,
Cloris, ne te sçauroit empescher d'y venir.
Si tu fais ce voyage, (et mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie,
C'est où les rais du jour daignerent devaler
Pour faire vivre un cœur que tu devois brusler,)

Là tu verras un fonds où le paysan moissonne
Mes petits revenus sur les bords de Garonne,
Le fleuve de Garonne, où de petits ruisseaux
Au travers de mes prez vont apporter leurs eaux,
Où des saules espais leurs rameaux verts abaissent
Pleins d'ombre et de frescheur sur mes troupeaux qui
Cloris, si tu venois dans ce petit logis, [paissent.
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,
Si ceste occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,
Où sans doute il falloit que l'amour habitast
Avant que pour le ciel la terre il ne quittast.
Dans ce petit espace, une assez bonne terre,
Si je la puis sauver du butin de la guerre,
Nous fournira des fruicts aussi delicieux
Qui sçauroient contenter ou ton goust ou tes yeux.
Mais, afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'estain et mes rideaux de toile ;
Un petit pavillon, dont le vieux bastiment
Fut massonné de brique et de mauvais ciment,
Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos tiltres ;
Ses chambres n'ont plancher, toict, ny portes, ny vitres,
Par où les vents d'hyver, s'introduisans un peu,
Ne puissent venir voir si nous avons du feu.
Je ne veux point mentir, et, quand le sort avare,
Qui me traicte si mal, m'eust esté plus barbare
Et qu'il m'eust fait sortir d'un sang moins recogneu,
Je te confesserois d'où je serois venu,
Que j'ay bien plus de peine à descouvrir ma face
Devant tes yeux si beaux qu'à te monstrar ma race.
Dans l'estat où je suis, j'ay bien plus de raison
De te faire agreer mes yeux que ma maison.
Je jure les rayons dont ta beauté m'esclaire
Que le but de mon ame est le soin de te plaire,
Et que j'ayme si fort ta veue et tes propos
Qu'à ton sujet la nuict est pour moy sans repos,
Et, sans faire l'amour à la façon commune,

Sans accuser pour toy le ciel ny la fortune,
Sans me plaindre si fort, j'ay ce coup plus profond
Que les autres mortels, j'ayme mieux qu'ils ne font ;
Et, si ton cœur n'en tire une preuve assez bonne,
De ces vers insensez que mon amour te donne,
Pour m'en justifier à tes yeux adorez,
Je respandray le sang d'où je les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir respandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulust entendre.

ELEGIE

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est sujette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'un visage si beau
Avec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du soucy
Que nous fait le destin qui nous gouverne icy,
Et, tombant tout à coup dans la melancholie,
Je commence à blasmer un peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chere reverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-il qu'une vieillesse infame
Nous gele dans le sang les mouvemens de l'ame,
Et que l'aage, en suivant ses revolutions,
Nous oste la lumiere avec les passions.
Ainsi je me resous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie ;
Je veux prendre un object où mon libre desir
Discerne la douleur d'avecques le plaisir,
Où mes sens tous entiers, sans fraude et sans contrainte,
Ne s'embarrassent plus n'y d'espoir ny de crainte,
Et, de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Je gouteray le bien que je verray present ;
Je prendray les douceurs à quoy je suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
Dieu nous a tant donné de divertissemens,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissemens,

Que c'est une fureur de chercher qu'en nous-mesme
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient tousjours à demy,
Chacun s'ayme un peu mieux tousjours que son amy;
On les suit rarement dedans la sepulture ;
Le droict de l'amitié cede aux loix de nature.
Pour moy, si je voyois, en l'humeur où je suis,
Ton ame s'envoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse envers moy l'usage de tes charmes,
Je m'en consolerois avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'amour aveugle aille suivant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres et du vent.
Ceux qui jurent d'avoir l'ame encore assez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maistresse morte
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que faict la mort hydeuse à consumer un corps,
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,
Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant et les membres perclus,
En se disant adieu, ne se cognoissent plus ;
Que, dedans un moment, après la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.
Il faut estre animé d'une fureur bien vive,
Ayant consideré comme la mort arrive,
Et comme tout l'object de nostre amour perit,
Si par un tel remede une ame ne guerit.
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne ;
Mais, sans te voir le corps ny l'esprit depéry,
Le Ciel en soit loué ! Cloris, je suis guery.
Mon ame, en me dictant les vers que je t'envoye,
Me vient de plus en plus ressusciter la joye ;
Je sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux desvoilez cognoissent la clarté,
Que l'object d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,

De voir comme Garonne en l'Océan se traine,
De prendre dans mon isle en ses longs promenoirs,
La paisible fraischeur de ses ombrages noirs
Me plaist mieux aujourd'huy que le charme inutile
Des attraicts dont Amour te fait voir si fertile.
Languir incessamment après une beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté ;
Gagner au prix du sang une foible esperance
D'un plaisir passager, qui n'est qu'en apparence ;
Se rendre l'esprit mol, le courage abatu ;
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conserver son mal mettre tout en usage,
Se peindre incessamment et l'ame et le visage,
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.
Pour moy, que la raison esclaire en quelque sorte,
Je ne sçaurois porter une fureur si forte,
Et desjà tu peux voir, au train de cet escrit,
Comme la guarison avance en mon esprit :
Car insensiblement ma muse un peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,
Et, destournant mon cœur de son premier object,
Dès le commencement j'ay changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée
Seurement aborder ma flame rappaisée
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans avoir aujourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel œil esclaire
Ces vers, où je n'ay pris aucun soin de te plaire.

STANCES

Maintenant que Cloris a juré de me plaire
Et de m'aimer mieux que devant,
Je despise le sort, et crains moins sa colere
Que le soleil ne craint le vent.

Cloris, renouvelant ma chaisne presque usée
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
Quand Pluton relascha les siens.

Desjà ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir ;
Je mourois du regret d'avoir tué ma flame,
Combien qu'elle me fist mourir.

Sortant de ma prison, je me trouvois sauvage,
J'estois tout esblouy du jour ;
De tous mes sentimens j'avois perdu l'usage,
En perdant celui de l'amour.

Ainsi l'oyseau de cage, alors qu'il se delivre
Pour se remettre dans les bois,
Treuve qu'il a perdu l'usage de son vivre,
De ses aisles et de sa voix.

Dieux ! où cet advanture avoit porté ma vie !
Je fremissois de son orgueil ;

Cependant je sentoie que je mouroie d'envie
De l'adorer jusqu'au cercueil.

Cloris, travaillez bien à desnouer ma chaisne :
Mon joug est très bien assuré ;
Vous seriez fort long-temps pour me mettre en la peine
Dont vous m'avez si tost tiré.

Je ne suis pas si fol que d'escouter encore
Les censures de ma raison,
Et, combien que mon mal eust besoin d'ellebore,
Je prendrois plustost du poison.

SONNET

Ministre du repos, Sommeil, pere des songes,
Pourquoy t'a-t'on nommé l'image de la mort ?
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait de tort,
De le persuader avecques leurs mensonges !

Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges
Nos esprits sont ravis par un si doux transport
Qu'au lieu de racourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges.

Dans ce petit moment, ô songes ravissans,
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ay tenu dans mon lit Elise toute nue.

Sommeil, ceux qui t'ont faict l'image du trespas,
Quand ils ont peint la mort, ils ne l'ont point cogneue,
Car vrayment son pourtraict ne luy ressemble pas.

SONNET

Au moins ay-je songé que je vous ay baisée,
Et, bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu, qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rappaisée.

Après ce doux effort, mon ame reposée
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et, de tant de refus à demy consolé,
Je trouve desormais ma guerison aisée.

Mes sens desjà remis commencent à dormir ;
Le sommeil, qui deux nuicts m'avoit laissé gémir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.

Et, quoy qu'il soit si froid au jugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace
Et s'est montré plus chaud et plus humain que vous.

SONNET

Chere Isis, tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aveuglement,
Et les Dieux, occupez après toy seulement,
Laissent l'estat du monde errer à l'avanture.

Voyans dans le soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si vivement
Que, s'ils n'estoient clouez si fort au firmament,
Ils descendroient bien tost pour voir leur creature.

Croy-moy qu'en cette humeur ils ont peu de soucy
Ou du bien ou du mal que nous faisons icy :
Et, tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,

Tu peux bien dans mon lict impunement coucher :
Isis, que craindrois-tu, puisque les Dieux eux-mesmes
S'estimeroient heureux de te faire pecher ?

SONNET

Sacrez murs du soleil où j'adoray Philis,
Doux séjour où mon ame estoit jadis charmée,
Qui n'est plus aujourd'huy sous nos toits demolis
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée ;

Ornemens de l'autel, qui n'estes que fumée,
Grand temple ruyné, mysteres abolis,
Effroyables objects d'une ville allumée,
Palais, hommes, chevaux, ensemble ensevelis ;

Fossez larges et creux tous comblez de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funeraïlles,
Fleuve par où le sang ne cesse de courir ;

Charniers où les corbeaux et les loups vont repaistre,
Clerac, pour une fois que vous m'avez faict naistre,
Helas ! combien de fois me faites-vous mourir !

ODE

Perside, je me sens heureux
De ma nouvelle servitude ;
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un cœur amoureux.
Il est bien vray que je me fasche
Du fard où vostre teint se cache ;
Nature a mis tout son credit
A vous faire entierement belle :
L'art qui pense mieux faire qu'elle
Me deplaist et vous enlaidit.

L'esclat, la force et la peinture
De tant et de si belles fleurs,
Que l'aurore avecques ses pleurs
Tire du sein de la nature,
Sans fard et sans deguisement
Nous donne bien plus aisement
Le plaisir d'une odeur naïfve ;
Leur object nous contente mieux
Et se monstre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.

Les oyseaux, qui sont si bien teints,
Ne couvrent point d'une autre image
Le lustre d'un si beau plumage
Dont la nature les a peints,
Et leur celeste melodie,
Plus aimable qu'en Arcadie

N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend. elle-mesme ses mesures,
Choisit les tons, fait les cesures,
Mieux que l'art le plus curieux.

L'eau de sa naturelle source
Treuve assez de canaux ouverts
Pour trainer par les plis divers
La facilité de sa course ;
Ses rivages sont verdissans,
Où des arbrisseaux fleurissans
Ont tousjours la racine fresche :
L'herbe y croist jusqu'à leur gravier,
Mais une herbe que le bouvier
N'apporta jamais à sa cresse.

Ces petits cailloux bigarez
En des diversitez si belles,
Où trouveroient-ils des modelles,
Qui les fissent mieux figurez ?
La nature est inimitable,
Et dans sa beauté veritable
Elle éclatte si vivement
Que l'art gaste tous ses ouvrages
Et luy fait plustost mille outrages
Qu'il ne luy donne un ornement.

L'art, ennemy de la franchise,
Ne veut point estre recogneu ;
Mais l'Amour, qui ne va que nu,
Ne souffre point qu'on se deguise.
Les Nymphes, au sortir des eaux,
D'un peu de jonc et de roseaux
Se font la coiffure et la robbe,
Et les yeux du Satyre ont droict
De regretter encor l'endroit
Que le vestement leur desrobbe.

Si vous sçaviez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguens ;
La nuit vous quitteriez le masque,
Et perdriez ceste humeur fantasque
De dormir avecques vos gans.

Lorsque vous serez hors d'usage
Et que l'injure de vos ans
Appellera les courtisans
A l'amour d'un plus beau visage,
Quand vos appas seront ostez,
Que les rides de tous costez
Auront coupé ce front d'albastre,
Taschez lors d'excroquer l'amour,
Et, si vous pouvez, chasque jour
Faites-vous de cire ou de plastre.

Si le ciel me faict vivre assez
Pour voir la fin de vostre gloire
Et me punir de la memoire
De nos contentemens passez,
Je croy que je seray bien aise,
Ne trouvant plus rien qui me plaise,
Au visage que vous aurez,
De revoir l'Amour et les Graces
Et d'en aller baiser les traces
Sur le fard dont vous userez.

Mais aujourd'huy, belle Perside,
Vos jeunes yeux seront tesmoins
Qu'il faut un siecle pour le moins
Pour vous amener une ride.

L'Aurore, qui dedans mes vers
Voit apprendre à tout l'univers
Que vostre beauté la surmonte,
Arrachant de ses beaux habits
Et les perles et les rubis,
Elle pleure et rougit de honte.

Elle n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisée,
Et ne verse point sa rosée
Pour la marjolaine et le tin.
La rougeur qui paroist en elle,
C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoy que chante la poésie,
Ce sont des pleurs de jalousie
Et des marques de ses douleurs.

ELEGIE

A Monsieur de Pesé [29]

Unique confident de ma nouvelle flame,
Toy seul que j'ay laissé lire au fond de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sçais comme tu dois me plaindre et me venger,
Escoute, je te prie, une plainte forcée,
Qu'un vif ressentiment arrache à ma pensée.
Celle à qui j'ay donné mon ame à gouverner
Fait le pis qu'elle peut, afin de la damner ;
Tous les jours son orgueil, contre sa conscience,
Par de nouveaux affronts combat ma patience ;
Je ne puis plus porter la pesanteur des fers
Que j'ay depuis deux ans honteusement souffers.
Helas ! quand ma raison remet en ma memoire
Ce que tu me disois au rivage de Loire,
Lors qu'avec tant d'honneur et de bon traitement
Tu voulois divertir mon mecontentement,
Je me veux repentir d'avoir esté rebelle
A ton opinion, quoy quelle fust cruelle.
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du jour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'amour.
Si tu sçavois combien cela me fait de peine,
Combien ceste fureur deguise une ame saine,
Combien ceste molesse enchante la vertu,
Sous quel effort l'esprit y demeure abatu,
Et comment l'honneur mesme y compatit encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que j'adore,

Mais avec qui bien tost je t'oserois jurer
Vivre indifferemment au lieu de l'adorer.
Je sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices ;
Elle est insupportable en sa legereté,
Elle a trop peu de soin et trop de liberté ;
Elle voit dans mon ame, et, sans m'ouvrir la sienne,
Elle veut posséder absolument la mienne.
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois
A trahir le devoir et transgresser les loix,
Et que, sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont un peu criminelles ;
Qu'il est bien dangereux de vivre en confident
Avec qui sans dessein nous perd en se perdant.
Caliste, sourde au bruit d'une mauvaise estime,
Cherche des vanitez à publier un crime,
M'a quelquefois prié de luy donner des vers
Où tout le monde vist tous nos desirs ouvers,
De luy faire une image où cette humeur lascive
Après nos derniers jours parust encore vive.
Vrayement je suis heureux qu'elle m'ait contenté,
Par toutes les faveurs que donne une beauté ;
Ce souvenir m'en donne une si chere joye
Que mes yeux sont jaloux que personne la voye ;
Mesme à toy qui me vois et dedans et dehors,
Je ne te l'ay point dit sans un peu de remords.
Mais, puisqu'elle est d'une ame à ne pouvoir rien taire,
Envers toy ma prudence estoit peu necessaire ;
Puis que tout est public en cet esprit leger,
Mon secret ne servoit qu'à te desobliger.
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma discretion trompoit ta confidence.
Cher Damon, je t'adjure au nom de l'amitié
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur ; enfin je te confesse
Que je t'ay moins aimé jadis que ma maistresse.
Aujourd'huy que mon cœur penche à sa guerison,

Comparant ta franchise avec sa trahison,
Ses imperfections avecques ton merite,
Je crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite.
Depuis que mes regards ont decouvert le jour
Que je me suis osté le bandeau de l'Amour,
Je commence à tout voir d'un differend visage,
Je ramene mes sens à leur premier usage,
Je cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teint ny les traits de ses yeux.
Damon, j'ay veu depuis d'une claire apparence
Qu'en toy seul j'ay plus d'aise, et d'heur, et d'assurance,
Que je n'en puis trouver dans ces liens honteux,
Où le mal est certain et le plaisir douteux.
En la plus belle ardeur où je puis voir Caliste,
Mon ame y sent tousjours quelque chose de triste ;
Tousjours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre un absolu plaisir.
Dans ces molles fureurs qui m'alloyent rendre infame,
Certains enchantemens envelopoient mon ame ;
Tous mes sens esgarez prenoient un autre cours,
Desjà je n'avois rien de libre en mes discours ;
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie
S'estoient laissé surprendre à ceste tyrannie,
Je ne goustois plus rien qui ne me fust amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer.
Tu m'as veu quelque fois toute la nuict entiere
Resver profondement sans aucune matiere.
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens ?
N'ay-je point fait depuis des vers plus languissans ?
Croy que j'ay bien souffert, et que ceste aventure
Avoit si puissamment estourdy ma nature
Qu'encore un mois ou deux, à force d'endurer,
Mes pauvres sens usez ne pouvoient plus durer.
Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Je m'en allois mourir comme mourut le Tasse.
Puis que j'en suis sauvé (car ces vers sont tesmoins
Que je ne l'aime plus, puis que je l'aime moins ;

D'un sommet relevé lors que le pied nous glisse
On tresbuche tousjours du faiste au precipice),
Puis que j'en suis dehors, je te laisse à choisir
L'object que tu voudras prescrire à mon desir,
Et, si tu veux complaire à ma derniere envie,
Cher Damon, prens le soin de gouverner ma vie.

ELEGIE

Ne me fais point aimer avecques tant de peine ;
Dedans ma passion garde-moy l'ame saine ;
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'Amour ;
Si j'ay souffert la nuict, console-moy le jour.
Quand tu m'auras blessé, permets que je souspire,
Et, quand j'ay souspiré, permets-moy de l'escrire.
Ce beau feu si subtil qui, pour nous faire aimer,
Vient dedans nostre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent et s'il a trop de flame,
Il affoiblit le corps, il esblouyt nostre ame ;
Mais, lors qu'à petits traits le cœur en est espris,
Il nous en rend meilleurs les corps et les esprits.
Ainsi qui n'est saisi de cette rage extreme,
Qui prend la liberté de sçavoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger et ne se laisse pas
Abuser sottement à de legers appas,
Avec peu de travail il a bien tost sa proye,
Et de peu de souspirs il achepte sa joye.
Ainsi dans le tourment il trouve le bon-heur,
Et dans la servitude il fait venir l'honneur.
Parfois sa passion se tient un peu cachée,
Pour avoir le plaisir de se voir recherchée ;
Et, s'il veut consentir de se voir mal traicté,
Ce n'est que pour le bien d'estre après regretté.
Moy qui, toute la nuict offusqué de tes charmes,
Les pavots du sommeil ay distillez en larmes,
Et qui, m'imaginant d'ouyr tes doux propos,
N'ay sceu prendre en dormant tant soit peu de repos.

Je meritois bien que toute la journée
On flatast la douleur que la nuit m'a donnée,
Et que Cloris vint faire avec un doux baiser
De ses afflictions mon ame reposer.
On dit que le soleil, sortant du sein de l'onde
Pour rendre l'exercice et la lumiere au monde,
Dissipe à son resveil cette confuse erreur
De songes de la nuit qui nous faisoient horreur
Mais, quand nous guerissons à l'aspect de sa flamme,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame ;
Ce n'est qu'un peu de bile et de froide vapeur
Qui peint legerement des visions de peur :
Car une passion bien avant imprimée
Ne s'esvanouyt pas ainsi qu'une fumée,
Et ceux qui comme moy sont travaillez d'amour
Gardent leur resverie et la nuit et le jour.
Cloris est le soleil dont la clarté puissante
Console à son regard mon ame languissante,
Escarte mes ennuys, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie et la peur de la mort ;
Mais depuis peu de jours sa flamme est si tardive,
Pour estre comme elle est si perçante et si vive,
Que l'ingratte me laisse à petit feu mourir,
Faute d'un seul regard qui me pourroit guerir.
Donne-moy la raison d'une amitié si lente,
Cloris ; aurois-tu peur que mon ame insolente
Offrist à ta beauté qu'un vœu respectueux ?
Mes desirs sont ardens, mais ils sont vertueux,
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire
N'est pas le mouvement du feu que je souspire.
J'ayme à te regarder et d'estre tout un jour
Mourant auprès de toy sans te parler d'amour,
Si ce n'est que mes yeux, au desceu de mon ame,
Fassent etinceler quelque rayon de flamme,
Et que mon cœur, surpris de tant de passion,
Lasche quelque soupir sans mon intention.
Mon pauvre esprit captif craint si fort ta cholere

Qu'il n'oze hazarder mesme de te complaire.
J'ayme mieux me fascher de n'avoir point osé
Que mourir dans l'affront de me voir refusé :
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner une douleur mortelle,
Et, de regret contraint de me desesperer,
Je perdrais le plaisir que j'ay de t'adorer.
Il vaut mieux vivre encor en ceste incertitude,
Et, quoy que le destin garde à ma servitude,
Cependant cet amour me tient les sens ouverts
A la facilité de composer des vers.
J'en tire le plaisir de paindre en mon ouvrage
Tous les traicts de mon ame et de ton beau visage,
Et leurs lineamens, pourtraits dans mes escrits,
M'entretiennent tousjours les yeux et les esprits.
Puisque le Ciel t'a mis dedans la fantasie
Le bon-heur de gouter un peu ma poësie,
Tu verras mon genie, à tes yeux complaisant,
T'en faire tous les jours quelque nouveau present.
Ma passion destine une œuvre à ta louange
Qui te doit plaire mieux que les thresors du Gange,
Et, lorsque mon travail te fait songer à moy,
Je m'estime aussi riche et plus heureux qu'un roy.
Ce qu'on tient de Fortune est une fausse pompe
Où nostre infirmité se captive et se trompe ;
Un jugement bien sain y sent peu de plaisir,
Et n'y sousmet jamais son glorieux desir.
Ces metaux qu'un avare avidement enserre,
Comme indignes du jour sont cachez sous la terre ;
Si les thresors estoient comme on dit precieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des cieux ;
La perle descendroit avecques la rosée,
Elle ne seroit point aux ondes exposée ;
La mer, qui la vomit, la tiendrait chèrement,
La mer dont l'ambre mesme est comme un excrement :
Le soleil, qui fait l'or, en auroit des couronnes.
Ainsi je ne veux point, Cloris, que tu me donnes,

Et tu sais bien aussi que je ne pense pas
Que des riches presens soient pour toy des appas :
Car un de mes souspirs que je te fais entendre,
Une goutte de pleurs que tu me vois respandre,
Peuvent plus sur ton ame et te font plus aymer
Que si je te donnois et la terre et la mer.
Je te proteste aussi de n'estre point avare
De tout ce que la mer et la terre ont de rare,
Et qu'un de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouvernement de l'empire des cieux.

ELEGIE

J'ay faict ce que j'ay peu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma naissante flame ;
J'ay leu toute la nuit, j'ay joué tout le jour,
J'ay fait ce que j'ay peu pour me guerir d'amour ;
J'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ovide,
Et, d'un cruel dessein à mes amours perfide,
Goustant tous les plaisirs que peut donner Paris,
J'ay tasché d'estouffer l'amitié de Cloris ;
J'ay veu cent fois le bal, cent fois la comedie.
J'ay des luths les plus doux gousté la melodie,
Mais, malgré ma raison, encore, Dieu mercy,
Ces divertissemens ne m'ont point reussi :
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et, si peu qu'autre part mon ame s'esmancipe,
Un sacré souvenir de ses beaux yeux absens
A leur premier object faict revenir mes sens.
Lorsque plus un desir de liberté me presse,
Amour, ce confident rusé de ma maistresse,
Luy qui n'a point de foy, me fait ressouvenir
Que j'ay donné la mienne et qu'il la faut tenir ?
Il me fait un serment qu'il a mis mon idée
Dans le cœur de ma dame, et qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura souspiré de mon esloignement,
Et que bien tost, si l'art peut suivre la nature,
Sa beauté me doit faire un don de sa peinture.
Cela me perce l'ame avec un traict si cher
Qu'il me fait recevoir le feu sans me fascher ;

Cela remet mon cœur sur ses premières traces,
Me fait revoir Cloris avecques tant de graces,
Me rengage si bien, que je me sens heureux,
Quoyqu'avec tant de mal, d'estre encore amoureux.
Je sçay bien qu'elle m'aime, et cet amour fidelle
Demande avec raison que je despende d'elle,
Et, si nostre destin, par de si fermes loix,
Prescrit aux plus heureux de mourir une fois,
Qu'un autre ambitieux se consume à la guerre,
Et meure dans le soin de conquerir la terre ;
Pour moy, quand il faudra prendre congé du jour,
Puisque Cloris le veut, je veux mourir d'amour.
Qu'on ne me parle point de son humeur legere :
Je veux que ses deffauts me la rendent plus chere.
Ce qui fait la raison pour empescher d'aimer
Ne peut que mes desirs davantage allumer.
Quoy que dans le travail mon esprit diminue,
Que ma vie en devienne une mort continue,
Que mon sens estourdi relasche sa vigueur
Et desjà sur mon front imprime sa langueur
(Cependant que Cloris est la vive peinture
Du plus riche en bon poinct que peut donner nature),
Que son cœur nonchalant, ou peut-estre inhumain,
A mon dernier malheur doive prester la main ;
Que souvent d'un baiser elle me soit avare,
C'est tout un, il me plaist qu'elle me soit barbare ;
Je veux pour mon plaisir aymer sa cruauté ;
En faveur de ses yeux je hay ma liberté,
Je hay mon jugement, et veux qu'on me reproche
Que j'ayme sans sujet un naturel de roche.
Je me console assez puisque je voy les Dieux
Endurer comme moy l'empire de ses yeux ;
Que le soleil, jaloux de la voir luire au monde,
Pasle ou rouge, tousjours se va cacher sous l'onde.
Je ne sçaurois penser que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfans,
Voyant tant de beautez, puisse avoir le courage,

Tout impiteux qu'il est, de leur faire un outrage,
Et, quoyqu'un siecle entier la conduise au trepas,
Pour moy tousjours ses yeux auront assez d'appas.
Mon inclination est assez pure et forte
Contre le changement que la vieillesse apporte,
Quand le ciel par despit renverseroit le cours
Et l'ordre naturel qu'il a prescrit aux jours,
Et que demain, pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il lui donnast des rides,
Ma flame dans mon sang en ses plus chauds bouillons
Adoreroit son front tout coupé de sillons ;
Ny son taint sans esclat, ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien changer de mon humeur premiere.
Que son ame et son corps soient tous couverts d'horreur,
Je veux suivre par tout mon amoureuse erreur.
Toy, quelque changement dont la Fortune essaye
De voir en m'affligeant si ta constance est vraye,
Cloris, rend la pareille à ma ferme amitié
Et ne me manque point de foy ny de pitié.
Je sçay bien qu'aisement tu te pourrois desdire
Sans qu'il arrive en moy quelque chose de pire,
Pource que mes defauts sont des occasions
Pour destourner de moy tes inclinations,
Mais, pour diminuer ceste amitié sacrée
Et pour rompre la foy que tu m'as tant jurée,
Mes imperfections sont un foible sujet,
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet.
On dit que les meschans, qui d'une aveugle rage
Pressent ceux qui jamais ne leur ont fait d'outrage,
Suivans un naturel malin qui les espoit,
Persecutans plus fort et ne pardonnans point,
Ne demordent jamais de leur fausse vengeance
Quand leur courroux n'a point pour objet une offense.
Ainsi ton amitié, qui n'a pour fondement
Que de suivre envers moy sa bonté seulement,
Qui ne sçauroit trouver par où je suis capable
De la moindre faveur, ny d'où je suis aimable,

Ne peut trouver aussi par où se destourner,
Ne peut trouver ainsi dequoy m'abandonner,
Et, sur ceste esperance où mon amour se fonde,
Je croy vivre et mourir le plus heureux du monde.

ELEGIE

Proche de la saison où les plus vives fleurs
Paissent esvanouir leur ame et leurs couleurs,
Un amant desolé, melancholique, sombre,
Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bord de Loire, en flattant son ennuy,
L'image de Caliste errante avecques luy.
Resvant auprès du fleuve, il disoit à son onde :
« Si tu vas dans la mer qui va par tout le monde,
Fais-la ressouvenir d'apprendre à l'univers
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers.
Ces fleurs dont le printemps fait voir tes rives peintes
Au matin sont en vie et le soir sont esteintes ;
Mais, quelque changement qui te puisse arriver,
Caliste et ses beautez n'auront jamais d'hyver.
Ces humides baisers dont tes rives mouillées
Seront pour quelques jours encore chatouillées
Arresteront enfin leur amoureuse erreur,
Et, s'approchant de toy, se geleront d'horreur.
Alors que tous les flots sont transformez en marbres,
Lors que les aquilons vont deschirer les arbres,
Et que l'eau, n'ayant plus humidité ny pois,
Fait pendre le cristal des roches et des bois ;
Que l'onde, applanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses ;
Que la neige durcie a pavé les marets,
Confondu les chemins avecques les guerets ;
Que l'Hyver renfroigné, d'un orgueilleux empire,
Empesche les amours de Flore et de Zephire ;

Qu'Endimion, vaincu du froid et du sommeil,
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousjours va visiter sa place,
Sur le haut d'un rocher tout herissé de glace :
Moy qui, d'un sort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautez du ciel n'ay point jetté les yeux,
Qui n'ay jamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endimion trouvoit aux beautez de la Lune,
Durant ceste saison où leur ardent desir
Ne trouve à son dessein ny place ny loisir,
Je verray ma Caliste après ce long voyage,
Qui plus que cent hyvers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abysmer
Un vaisseau chargé d'or que j'aurois sur la mer.
Quel outrage plus grand auroit-il peu me faire
Que me cacher un mois le seul jour qui m'esclaire ?
Dieu, hastez donc l'hyver et luy soyez tesmoin
Que le printemps, l'automne et l'esté valent moins ;
Qu'il despouille les bois, et de sa froide haleine
Perde tout ce que donne et le mont et la plaine :
Ce mois qui maintenant retient cette beauté
A bien plus d'injustice et plus de cruauté,
Car l'hyver, au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous oste seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruicts, n'estouffe que des fleurs,
Et sur nostre destin n'estend point ses malheurs,
Ou la dure saison qui m'oste ma maistresse
Toutes ces cruautéz à ma ruine adresse.
Mon front est plus terny que des lys effacez,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez ;
Bloys est l'enfer pour moy, la Loire est le Cocite ;
Je ne suis plus vivant si je ne ressuscite.
Vous qui feignez d'aimer avecques tant de foy,
Trompeurs, vous estes bien moins amoureux que moy ;
Courtisans qui partout ne servez que de nombre,
Qui n'aymez que le vent, qui ne suivez que l'ombre,
Qui traînez sans plaisir vos jours mal asseurez,

Pendans chez la fortune à des liens dorez,
Vous savez mal que c'est des veritables peines
Que donne un feu subtil qui fait brusler les veines.
Esclaves insensez des pompes de la cour,
Vous sçavez mal que c'est d'un veritable amour.
Infidelle Alidor, tu feins d'aymer Sylvie,
Mais tu perds son object et ne perds point la vie.
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout son image te suit,
Qu'elle est profondement empreinte en ta pensée,
Et que ton ame en est mortellement blessée.
O toy qui ma Caliste aujourd'huy me ravis,
Qui vois ce que je sens, qui sçais comme je vis,
Malicieux Destin qui me separe d'elle,
Tu respondras pour moy si je luy suis fidelle,
Si depuis son depart j'eus un mauvais dessein,
Si je n'ay tousjours eu des serpens dans le sein.
Tout ce que fait Damon pour divertir ma peine,
Toute sa bonne chere est importune et vaine.
Je suis honteux de voir qu'il faille ingratement
Faire mauvaise mine à son bon traictement ;
Que je ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoy qu'à me divertir son amitié me presse,
Aussitost que je puis me dérober de luy,
Que je trouve un endroit commode à mon ennuy,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Je la fais par mes vers distiler à ma plume.
Par fois, lors que je pense escrire mon tourment,
Je passe tout le jour à resver seufement,
Et dessus mon papier, laissant errer mon ame,
Je peins cent fois mon nom et celuy de ma dame.
De penser en penser confusement tiré,
Suivant le mouvement de mon sens esgaré,
Si j'arreste mes yeux sur nos noms que je trace,
Quelque goutte de pleur m'eschappe et les efface,
Et sans que mon travail puisse changer d'object,
Mille fois sans dessein je change de project.

Toute ceste beauté, dans mes sens ramassée,
Tantost ses doux regards presente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, et m'offre quelquefois
Les œillets de sa levre et l'accent de sa voix ;
Tantost son bel esprit, d'une superbe image,
Tout seul de mes escrits veut recevoir l'hommage.
Confus, je me retire, et songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement et mon ame et mes yeux.
Je m'en vay dans les champs pour voir s'il est possible
Qu'un bien-heureux hazard me la rendist visible ;
Je m'en vay sur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuict et jour est chargé de batteaux,
Et tout ce que je vois descendre sur la rive
Me fait imaginer que ma Caliste arrive.
Bref, contre tout espoir mon œil n'est jamais las
De travailler en vain à chercher du soulas ;
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence
Pour tout ce que je fais d'un seul point ne s'avance,
Je veux persuader à mon ardant amour
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour. »

Ainsi dit Mœlibée, et pasle, et las, et triste,
Acheva sa journée en adorant Caliste.

ODE

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frenetique,
Croys-tu que mon esprit se picque
De t'aimer eternellement ?
Lors que mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et, perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes delicatesses
Commencent à me faire horreur.

A voir tant fuir ta beauté,
Je me lasse de la poursuivre,
Et me suis resolu de vivre
Avec un peu de liberté.
Il ne me faut qu'une disgrâce,
Qu'encore un traict de ceste audace
Qui t'a fait tant manquer de foy.
Après, tiens-moy pour un infame
Si jamais mes yeux ny mon ame
Songent à s'approcher de toy.

Je me trouve prest à te voir
Avec beaucoup d'indifference,
Et te faire une reverence
Moins d'amitié que de devoir.
Toutes les complaisances feintes
Où tes affections mal peintes

Ont troublé mes sens hebetez,
Je les tiens pour foibles feintises
Et n'appelle plus que sottises
Ce que je nommois cruautez.

Je ne veux point te descrier
Après t'avoir loué moy-mesme :
Ce seroit tacher d'un blaspheme
L'autel où l'on m'a veu prier.
T'ayant prodigué des louanges
Que je ne devois qu'à des anges,
Je ne te les veux point ravir :
Je les donne à ta tyrannie
Pour deguiser l'ignominie
Que j'ay souffert à te servir.

Je ne veux point mal à propos
Mes vers ny ton honneur destruire :
Mon dessein n'est pas de te nuire :
Je ne songe qu'à mon repos.
Encore auras-tu ceste gloire
Que, si la voix de la memoire
Parle à quelqu'un de mes douleurs,
On dira que ma servitude
Respecta ton ingratitude
Jusqu'au dernier de mes malheurs.

J'ay souffert autant que j'ay peu ;
Je n'ay plus de nerf pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines
Qui ne se brusle à petit feu.
Je me sens honteux de mes larmes :
Amour n'a desjà plus de charmes.
Je suis pressé de toutes parts,
Et bientost, quoy que tu travailles,
Je m'arracheray des entrailles
Tout le venin de tes regards.

Sçachant bien que je meurs d'amour,
Que je brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience
Que de m'abandonner un jour !
Après ton ingratte paresse,
Si tu n'as que ceste caresse,
Fatale à ma credulité,
Puisses-tu perir d'un tonnerre,
Ou que le centre de la terre
Cache ton infidélité !

Non, je ne sçaurois plus souffrir
Ceste liberté de ta vie :
Tout me blasme et tout me convie
De me plaindre et de me guerir.
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face ;
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence :
Ma raison et ta nonchalance
Ont presque amorty mes desirs.

Je sçay bien que la vanité
Qui te fait plaître en mes supplices
Cherche encore dans tes malices
De quoy trahir ma liberté ;
Encores tes regards perfides
Preparent à mes sens timides
L'effort de leur esclat pipeur,
Et, malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage
Devant eux n'est qu'une vapeur.

Mais je fay le plus grand serment
Que peut faire une ame bouillante
De la fureur la plus sanglante
Qui peut tourmenter un amant :

Je jure l'air, la terre et l'onde,
Je jure tous les Dieux du monde,
Que n'y force, ny trahison,
Ny m'outrager, ny me complaire,
N'empescheront point ma cholere
De me donner ma guerison.

Mon tourment ne t'esmeut en rien ;
Ta fierté rit de ma mollesse :
Je ne croy point qu'une Deesse
Eust un orgueil comme le tien.
C'en est fait, je sens que mon ame
Souspire sa derniere flame ;
Tous ces regards sont superflus :
Je ne voy rien, rien ne me touche.
Laisse-moy, ne me parle plus.

REMONSTRANCE A M. DE VERTAMONT [30]

Desormais que le renouveau
Fond la glace et desseiche l'eau
Qui rendent les prez inutiles,
Et qu'en l'object de leurs plaisirs
Les places des plus grandes villes
Sont des prisons à nos desirs ;

Que l'oiseau, de qui les glaçons
Avoient enfermé les chansons
Dans sa poitrine refroidie,
Trouve la clef de son gosier
Et promeine sa melodie
Sur le Myrthe et sur le Rosier ;

Que l'Abeille apres la rigueur
Qui tient ses ailes en langueur
Au fond de ses petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et, quittant la prison des ruches,
N'a son vol borné que du ciel ;

Que les Zephires, s'espanchans
Parmy les entrailles des champs,
Laschent ce que le froid enserre ;
Que l'Aurore avecque ses pleurs
Ouvre les cachots de la terre
Pour en faire sortir des fleurs ;

Que le temps se rend si benin,
Mesme aux serpens pleins de venin
Dont nostre sang est la pasture,
Qu'en faveur de ceste saison,
Et par arrest de la Nature,
Il les fait sortir de prison,

L'an a fait plus de la moitié
Que tous les jours vostre pitié
Me doit faire changer de place.
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grace
Que le Ciel fait à des serpens.

LA PLAINTÉ DE THEOPHILE

A SON AMY TIRCIS [31]

Tircis, tu cognois bien dans le mal qui me presse
Qu'un peu d'ingratitude est jointe à ta paresse ;
Tout contre mon brasier je te voy sommeiller,
Et sa flamme et son bruit te devroit esveiller.

Tu sçais bien qu'il est vray que mon procez s'acheve,
Qu'on va bien tost brusler mon pourtraict à la Greve ;
Que desjà mes amis ont travaillé sans fruit
A prevenir l'horreur de cest infame bruit ;

Que le Roy me delaisse, et qu'en ceste adventure
Une juste douleur doit forcer ma nature ;
Que le plus resolu ne peut sans souspirer
Entendre les ennuys où tu me vois durer.

Sache aussi que mon ame est presque toute usee,
Que Cloton tient mes jours au bout de sa fuzee ;
Qu'il faut que mon espoir se rende à mes malheurs,
Et que mon jugement me conseille les pleurs.

Si mon mauvais destin a finy la duree
De la sainte amitié que tu m'avois juree,
Comme, en suivant le cours du naturel humain,
Tu me vois tresbucher sans me donner la main,

Pour le moins fay semblant d'avoir un peu de peine,
Voyant le precipice où le Destin me traisne,

Afin qu'un bruit fascheux ne vienne à me blâmer
D'avoir si mal cogneu qui je devois aymer.

Damon, qui nuit et jour, pour esviter ce blâme,
S'obstine à travailler et du corps et de l'ame,
M'asseure pour le moins en son petit secours
Que sa fidelité me durera tousjours.

Il ne tient pas à luy que l'injuste licence
De mes persecuteurs ne cede à l'innocence ;
Il fait tout ce qu'il peut pour escarter de moy
Les perils qui me font examiner ta foy.

Sans eux je n'aurois veu jamais ton ame ouverte ;
Tousjours ta lascheté m'avoit esté couverte :
L'excez de mon malheur n'est cruel qu'en ce point,
Qu'il me dit malgré moy que tu ne m'aymes point.

Si le moindre rayon de la vertu t'esclaire,
Souviens-toy qu'on ta veu dans le soin de me plaire,
Et qu'avant la disgrace où tu me vois soubmis
Tu faisois vanité d'estre de mes amis.

Regarde que ton cœur se lasche et m'abandonne
Dès le premier essay que mon malheur te donne,
Et tu sçais que mon sort n'est aujourd'huy batu
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.

Toy-mesme, qui me vois au fond de ma pensee,
Qui sçais comme ma vie est cy-devant passee,
Et que, dans le secret d'un veritable amour,
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le jour,

Tu sçays que d'aucun tort ton cœur ne me soupçonne,
Que je n'ay ny trompé ny fait tort à personne,
Que, depuis m'estre instruit en la Romaine Loy,
Mon ame dignement a senty de la Foy.

Et que l'unique espoir de mon salut se fonde
En la croix de celui qui racheta le monde :
Mon cœur se porte là d'un mouvement tout droit,
Et croit asseurement ce que l'Eglise croit,

Bien que des imposteurs, dont l'aveugle croyance
S'oppose absolument aux libertez de France,
Fassent courir des bruits que mon sens libertin
Confond l'Authreur du monde avecque le Destin,

Et leur impertinence a fait croire à des femmes
Que j'estois un Prescheur à suborner les ames.
On dit pis de ma vie ; on parle plus de moy
Que si j'avois traité d'exterminer la Loy ;

On fait voir en mon nom des odieuses rithmes
Pour perdre un innocent et professer des crimes.
Ils ont fait sous mes pas des lacs de toutes parts,
Ont eu des espions à guetter mes regards,

Ont destourné de moy ceux dont les bons genies
Tenoient avec mes vœux leurs volontez unies ;
Ils ont avec Satan contre moy pactisé ;
A force de mesdire ils m'ont desbâtisé,

Sans autre fondement qu'une envieuse rage
Contre des passetemps où m'a porté mon aage :
Un plaisir naturel, où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à des desirs malins ;

Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que Sa Sainteté ne punit pas à Rome,
Car la Necessité, que la police suit,
Permettant ce peché ne fait pas peu de fruit.

Ce n'est pas une tache à son divin Empire,
Car tousjours de deux maux faut éviter le pire ;

Encor ay-je un défaut contre qui leur abboy
Esclatte hautement : c'est, Tircis, que je boy.

Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire
Ceste facilité dont tu me vois escrire,
Et qu'on ne me sçauroit ouïr parler latin,
Si ce n'est que je sois à la Pomme-de-Pin ;

Ils croyent que le vin, m'ayant gasté l'haleïne,
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene.
Je croy que ma désbauche, en ses plus grands efforts,
Ne m'empescha jamais ny l'esprit ny le corps.

Mes plus sobres repas merirent des censures,
Par tout ma liberté ne sent que des morsures.
Il est vray que mon sort est en cecy mauvais :
C'est que beaucoup de gens sçavent ce que je fais.

Quelques lieux si cachez où mon peché se niche,
Aussi tost mon peché au carrefour s'affiche ;
Par tout où l'on me void je suis tousjours à nu :
Tout le crime que j'ay, c'est d'estre trop cognu.

Que, malgré ma bonté, ceste gloire legere
D'avoir un peu de bruit m'a causé de misere !
Que mon sort estoit doux s'il eust coulé mes ans
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisans !

Tenant mes jours cachez dans ce lieu solitaire,
Nul que moy ne m'eust fait ny parler ny me taire :
A ma commodité j'aurois eu le sommeil,
A mon gré j'aurois pris et l'ombre et le soleil.

Dans ces vallons obscurs où la mere Nature
A pourveu nos troupeaux d'esternelle pasture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traits
D'un vin clair, petillant, et delicat et frais,

Qu'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
Produit heureusement sur des montagnes proches.
Là, mes freres et moy, pouvions joyeusement,
Sans Seigneur ny vassal, vivre assez doucement ;

Là tous ces mesdisans à qui je suis en proye
N'eussent point envié ny censuré ma joye ;
J'aurois suivy par tout l'object de mes desirs,
J'aurois peu consacrer ma plume à mes plaisirs ;

Là, d'une passion ny ferme ny legere,
J'aurois donné ma flamme aux yeux d'une bergere
Dont le cœur innocent eust contenté mes vœux
D'un bracelet de chanvre avecques ses cheveux ;

J'aurois dans ce plaisir si bien flatté ma vie
Que l'orgueil de Caliste en eust crevé d'envie ;
J'aurois peint la douceur de nos embrasemens
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens ;

Et, comme le climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust esté mille fois plus feconde :
L'aisle d'un papillon m'eust plusourny de vers
Qu'aujourd'huy ne feroit le bruit de l'Univers.

Et, s'il faut malgré moy que mon esprit se picque
De l'orgueilleux dessein d'un poëme heroïque,
Il faut bien que je cherche un plus libre sejour
Que celuy de Paris ou celuy de la Cour.

Si ma condition peut devenir meilleure,
Que le Roy me permette une retraite seure,
Que je puisse trouver en France un petit coin
Où mes persecuteurs me trouvent assez loin.

Dans le doux souvenir d'estre sorty de peine,
De quelles gayetez nourriray-je ma veine !

Lors tu seras honteux qu'en mon adversité
Je t'aye tant de fois en vain sollicité

D'avoir abandonné le train d'une fortune
Qu'il te falloît avoir acevques moy commune.
Recherche en tes desirs, ores si refroidis,
Si tu m'es aujourd'huy ce que tu fus jadis.

Je t'eusse fait jadis passer les Pirenees,
J'eusse attaché tes jours avecque mes annees,
Et conduit tes desseins au cours de mon Destin
Des bords de l'Occident jusqu'au flot du matin.

Et je n'ay rien commis, mesme dans mon courage,
Qui te puisse obliger à me tourner visage ;
Depuis je n'ay rien fait, et j'en jure les Dieux,
Que t'aimer, ô Tyrcis ! tous les jours un peu mieux.

Helas ! si mon malheur avoit un peu de crime,
Ma raison trouveroit ta froideur legitime ;
Je me consolerois de ne trouver dequoy
Je me peusse en mon mal me venger que de moy.

Un reste d'amitié fait qu'aujourd'huy j'enrage
De sentir que celui que je cherais m'outrage.
Tu vois bien que le sort, sans yeux, ne jugement,
Tourne tes volontez avec son changement.

Depuis mon accident tu m'as trouvé funeste ;
Tu crois que mon abord te doit donner la peste ;
Tu m'accuses par tout où tu me vois blasmer,
Et tu me hays autant que tu me dois aymer.

Au moins assure-toy, quoy que le temps y fasse,
Qu'un si perfide orgueil n'aura jamais de grace :
Je vois bien que mes maux acheveront leurs cours,
Qu'un Soleil plus heureux achevera mes jours,

Que ma bonne fortune escrasera l'envie,
Malgré les cruautés qui font gemir ma vie.
Au bout du desespoir paroistra mon bon-heur ;
Toute ceste infamie accroistra mon honneur.

Ce n'est pas aux enfans d'une commune race
Quelque si grand pouvoir dont le corps me menace,
Quelque trespas honteux dont le cruel dessein
S'agite contre moy dans leur perfide sein.

Et comme malgré moy tu t'es rendu perfide,
Comme malgré l'honneur tu t'es montré timide
Parmy tous mes travaux, sçache que malgré toy
Je garderay tousjours mon courage et ma foy.

Et l'obstination de la malice noire
Avec ma patience augmentera ma gloire.

PRIERE AUX POETES DE CE TEMPS

Vous à qui des fraisches vallees,
Pour moy si durement gelees,
Ouvrent les fontaines de vers ;
Vous qui pouvez mettre en peinture
Le grand object de l'univers
Et tous les traicts de la nature,

Beaux esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'œil de la memoire
Ne sçauroit rien trouver de beau,
Escoutez la voix d'un Poëte
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette :

Vous sçavez qu'une injuste race [32]
Maintenant fait de ma disgrace
Le jouet d'un zele trompeur,
Et que leurs perfides menees,
Dont les plus resolut ont peur,
Tiennent mes Muses enchainees.

S'il arrive que mon naufrage
Soit la fin de ce grand orage
Dont je voy mes jours menassez,
Je vous conjure, ô troupe sainte !
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir achever ma plainte,

Gardez bien que la calomnie
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourmens qu'elle m'a jurez,
Et que le brasier qu'elle allume,
Si mes os en sont devorez,
Ne brusle pas aussi ma plume.

Contre tous ces esprits de verre
Autrefois j'avais un tonnerre ;
Mais le temps flatte leur courroux.
Tout me quitte : la Muse est prise,
Et le bruit de tant de verroux
Me choque la voix et la brise.

Que si ceste race ennemie
Me laisse, après tant d'infamie,
Dans les termes de me venger,
N'attendez point que je me venge :
Au lieu du soin de l'outrager,
J'auray soing de vostre louange.

Car, s'il faut que mes forces luttent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle terre des humains
Ne sont leurs ligues emparees ?
Il faudroit contr'eux plus de mains
Que n'en auroient cent Briarees [33].

Ma pauvre ame, toute abatue
Dans ce long ennuy qui me tue,
N'a plus de desirs violens ;
Mon courage et mon assurance
Me font de vigoureux eslans
Du costé de mon esperance.

Icy, pour desnouer la chaisne
Qui me tient tout prest à la gesne,

Mon esprit n'applique ses soins
Et ne reserve sa puissance
Qu'à rembarer les faux tesmoings
Qui combattront mon innocence.

Desjà depuis six mois je songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et de quel si souple artifice
Leur esprit, plus fort que le mien,
Me convaincra de malefice.

On void assez que mes parties,
Bien soigneusement adverties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et que mes Juges sont discrets
De ne point suivre leur furie.

Mais, ainsi qu'à fouler leur haine,
Les Juges ont des pieds de laine,
Je vöy que ces esprits humains
Laissent long-temps gronder l'envie
Sans mettre leurs pesantes mains
Dessus mon innocente vie.

Et cependant ma patience,
A qui leur bonne conscience
Promet un jour ma liberté,
S'exerce à chercher une rime
Qui persuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera sans crime.

Ma Muse, foible et sans haleine,
Ouvrant sa malheureuse veine,
A recours à vostre pitié :
Ne mordez point sur son ouvrage,

Car icy vostre inimitié
Desmentiroit vostre courage.

Je ne fus jamais si superbe
Que d'oster aux vers de MALHERBE
Le François qu'ils nous ont appris,
Et, sans malice et sans envie,
J'ay tousjours leu dans ses escrits
L'immortalité de sa vie.

Pleust au ciel que sa renommee
Fust aussi chèrement aymee
De mon Prince qu'elle est de moy !
Son destin, loin de la commune,
Seroit tousjours avec le Roy
Dedans le char de la Fortune.

Une autre veine violente,
Tousjours chaude et tousjours sanglante
De combats de guerre et d'amour,
A tant d'esclat sur les theatres
Qu'en desprit des frelons de Cour
Elle a fait mes sens idolatres.

HARDY [34], dont le plus grand volume
N'a jamais sceu tarir la plume,
Pousse un torrent de tant de vers
Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrene
Ne tient tous ses vaisseaux ouvers
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.

PORCHERES [35] avec tant de flamme
Pousse les mouvemens de l'ame
Vers la route des immortels,
Qu'il laisse par tout des matieres
Où ses vers trouvent des Autels
Et les autres des cimetieres,

Encore n'ay-je point l'audace
De fouler leur première trace ;
BOISROBERT [36] en peut amener
Après ses pas tout une presse
Qui mieux que moi peuvent donner
Des louanges à sa Princesse.

SAINT-AMANT [37] sçait polir la rime
Avec une si douce lime
Que son luth n'est pas plus mignard,
Ny GOMBAUT [38] dans une elegie,
Ny l'épigramme de MENARD [39],
Qui semble avoir de la magie.

Et vous, mille ou plus que j'adore,
Que mon dessein veut joindre encore
A ces genies vigoureux
De qui je tache icy la gloire,
Pource que le sort malheureux
Les a fait choir à ma memoire.

Voyant mes Muses estourdiées
Des frayeurs et des maladies
Qui me prennent à tous momens,
Faites-leur un peu de caresse
Et leur rendez les complimens
De celui qui vous les adresse.

LETTRE A SON FRERE

Mon frere, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure ;
Amy ferme, ardant, genereux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique d'avantage à le suivre,
Acheve de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon esperance morte ;
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte ;
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma teste
Entre mon salut et ma mort
Il faut enfin que la tempeste
M'ouvre le sepulchre ou le port.

Mais l'heure, qui la peut sçavoir ?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites ny les sources.
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ny le jugement

Dont nous a pourvus la Nature,
Quoy que l'on vueille presumer,
N'entend non plus nostre aventure
Que le secret flux de la Mer.

Je sçay bien que tous les vivans,
Eussent-ils juré ma ruine,
N'ayderont point mes poursuivans
Malgré la volonté divine.
Tous leurs efforts, sans son adveu,
Ne sçauroient m'oster un cheveu
Si le Ciel ne les autorise :
Ils nous menassent seulement.
Eux ny nous de leur entreprise
Ne sçavons par l'evenement.

Cependant je suis abbatu ;
Mon courage se laisse mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laisse tous mes sens en desordre.
La raison, avec ses discours,
Au lieu de me donner secours,
Est importune à ma foiblesse,
Et les pointes de la douleur,
Mesme alors que rien ne me blesse,
Me changent et voix et couleur.

Mon sens, noircy d'un long effroy,
Ne se plaist qu'en ce qui l'attriste,
Et le seul desespoir chez moy
Ne trouve rien qui luy resiste.
La nuict, mon somme interrompu,
Tiré d'un sang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'ame
Que je n'ose bouger mes bras,
De peur de trouver de la flame
Et des serpens parmy mes dras.

Au matin, mon premier object,
C'est la cholere insatiable
Et le long et cruel project
Dont m'attaquent les fils du Diable ;
Et peut-estre ces noirs Lutins,
Que la haine de mes destins
A trouvé si prompts à me nuire,
Vaincus par des Demons meilleurs,
Perdent le soin de me détruire
Et soufflent leur tempeste ailleurs.

Peut-estre, comme les voleurs
Sont quelquefois lassez de crimes,
Les ministres de mes malheurs
Sont las de deschiffrer mes rimes.
Quelque reste d'humanité,
Voyant l'injuste impunité
Dont on flatte la calomnie,
Peut-estre leur bat dans le sein,
Et s'oppose à leur felonnie.
Dans un si barbare dessein.

Mais, quand il faudroit que le Ciel
Meslat sa foudre à leur bruyne,
Et qu'ils auroient autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruyne,
Attendant ce fatal succez,
Pourquoy tant de fievreux accez
Me feront-ils paslir la face,
Et si souvent hors de propos,
Avecques des sueurs de glace,
Me troubleront-ils le repos ?

Quoy que l'implacable couroux
D'une si puissante partie
Fasse gronder trente verroux
Contre l'esperoir de ma sortie,

Et que ton ardante amitié,
Par tous les soins de la pitié
Que te peut fournir la Nature,
Te rende en vain si diligent
Et ne donne qu'à l'avanture
Tes pas, tes cris et ton argent,

J'espere toutefois au Ciel.
Il fit que ce troupeau farouche,
Tout prest à devorer Daniel [40],
Ne trouva ny griffe ny bouche :
C'est le mesme qui fit jadis
Descendre d'un air de Paradis
Dans l'air bruslant de la fournaise [41]
Où les Saints, parmy les chaleurs,
Ne sentirent non plus la braise
Que s'ils eussent foulé des fleurs.

Mon Dieu, mon souverain recours,
Peut s'opposer à mes miseres,
Car ses bras ne sont pas plus cours
Qu'ils estoient au temps de nos peres.
Pour estre si prest à mourir,
Dieu ne me peut pas moins guerir :
C'est des afflictions extremes
Qu'il tire à la prospérité,
Comme les fortunes supremes
Souvent le trouvent irrité.

Tel de qui l'orgueilleux destin
Brave la misere et l'envie
N'a peut-estre plus qu'un matin
Ny de volupté ny de vie.
La fortune, qui n'a point d'yeux,
Devant tous les flambeaux des Cieux
Nous peut porter dans une fosse.
Elle va haut ; mais que sçait-on

S'il fait plus seur dans sa Carrossé
Que dans celle de Phaëton ?

Le plus brave de tous les rois,
Dressant un appareil de guerre
Qui devoit imposer des loix
A tous les peuples de la terre,
Entre les bras de ses subjects
Asseuré de tous les objects
Comme de ses meilleures gardes,
Se vid frappé mortellement
D'un coup à qui cent hallebardes
Prenoient garde inutilement.

En quelle place des mortels
Ne peut le vent crever la terre ?
En quel palais et quels autels
Ne se peut glisser un tonnerre ?
Quels vaisseaux et quels matelots
Sont tousjours assurez des flots ?
Quelquefois des villes entieres,
Par un horrible changement,
Ont rencontré leurs cimetieres
En la place du fondement.

Le sort, qui va tousjours de nuit,
Ennyvré d'orgueil et de joye,
Quoy qu'il soit sagement conduit,
Garde mal-aysement sa voye.
Ha ! que les souverains decrets
Ont tousjours demeuré secrets
A la subtilité des hommes !
Dieu seul cognoist l'estat humain ;
Il sçait ce qu'aujourd'huy nous sommes
Et ce que nous serons demain.

Or, selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à Nature,

L'Astre qui preside à mes jours
S'en va changer mon aventure ;
Mes yeux sont espuisez de pleurs ;
Mes esprits, usez de malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuit trouve en fin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.

Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,
Encore n'ay-je point perdu
L'esperance de voir Bousseres.
Encore un coup, le Dieu du jour
Tout devant moy fera sa cour
Es rives de nostre heritage,
Et je verray ses cheveux blons
Du mesme or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verray ces bois verdissants
Où nos isles et l'herbe fraische
Servent aux troupeaux mugissants
Et de promenoir et de creche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verray l'eau qui les abreuve,
Et j'orray plaindre les graviers
Et repartir l'escho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Le pescheur, en se morfondant,
Passe la nuit dans ce rivage,
Qu'il croit estre plus abundant
Que les bords de la mer sauvage.
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston [42] est souvent le prix

Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire parfois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaist à la bonté des Cieux,
Encore une fois à ma vie
Je paistray ma dent et mes yeux
Du rouge esclat de la pavie [43] ;
Encore ce brignon muscat,
Dont le pourpre est plus delicat
Que le teint uny de Caliste,
Me fera d'un œil mesnager
Estudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.

Je cueilleray ces abricots,
Les fraises à couleur de flames,
Dont nos bergers font des escots
Qui seroient icy bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais sceu baiser l'escorce.
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la gresle ne force
Dans l'asyle de nos rochers.

Je verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le Ciel, comme à ses lauriers,
Garde tousjours des feuilles vertes.
Je verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allee,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelee
Son odorat et sa couleur.

Je reverray fleurir nos prez ;
 Je leur verray couper les herbes ;
 Je verray quelque temps apres
 Le paysan couché sur les gerbes ;
 Et, comme ce climat divin
 Nous est très liberal de vin,
 Après avoir remply la grange,
 Je verray du matin au soir,
 Comme les flots de la vendange
 Escumeront dans le pressoir.

Là, d'un esprit laborieux,
 L'infatigable Bellegarde,
 De la voix, des mains et des yeux,
 A tout le revenu prend garde,
 Il cognoist d'un exacte soin
 Ce que les prez rendent de foin,
 Ce que nos troupeaux ont de leine,
 Et sçait mieux que les vieux paysans
 Ce que la montagne et la plaine
 Nous peuvent donner tous les ans.

Nous cueillirons tout à moitié,
 Comme nous avons fait encore,
 Ignorants de l'inimitié
 Dont une race se devore ;
 Et freres, et sœurs, et neveux,
 De mesme soin, de mesmes vœux
 Flatant une si douce terre,
 Nous y trouverons trop dequoy,
 Y deust l'orage de la guerre
 Ramener le canon du Roy.

Si je passois dans ce loisir
 Encore autant que j'ay de vie,
 Le comble d'un si cher plaisir
 Borneroit toute mon envie.

Il faut qu'un jour ma liberté
Se lasche en ceste volupté.
Je n'ay plus de regret au Louvre,
Ayant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couvre
Qui couvre mes predecesseurs.

Ce sont les droits que mon pays
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot
Vueille esloigner ma sepulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ny resigner mon ame à Dieu.

L'esperance me confond point ;
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes travaux sont au dernier point
Il faut que mon repos commence.
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance !
Ils m'ont veu, laschement soubmis,
Contrefaire une repentance
De ce que je n'ay point commis.

Ha ! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent mal aysement l'accent
Dont ces ames de fer se percent !
Leur rage dure un an sur moy
Sans trouver ny raison ny loy
Qui l'appaise ou qui luy resiste.
Le plus juste et le plus chrestien

Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.

L'enorme suite de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrieres [44]
Tant de fievres et tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,
Pour passer mes nuicts sans sommeil,
Sans feu, sans air et sans Soleil,
Et pour mordre icy les murailles !
N'ay-je encore souffert qu'en vain ?
Me dois-je arracher les entrailles
Pour souler leur derniere faim ?

Parjures infracteurs des loix,
Corrupteurs des plus belles ames,
Effroyables meurtriers des Rois,
Ouvriers de cousteaux et de flames,
Pasles Prophetes de tombeaux,
Fantosmes, Lougaroux, Corbeaux,
Horrible et venimeuse engeance
Malgré vous, race des enfers,
A la fin j'auray la vengeance
De l'injuste affront de mes fers.

Derechef, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure,
Rare frere, amy genereux,
Que mon sort le plus mal-heureux,
Piqué d'avantage à le suivre,
Acheve de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

LA MAISON DE SILVIE [45]

ODE I

Pour laisser, avant que mourir,
Les traits vivans d'une peinture
Qui ne puisse jamais perir
Qu'en la perte de la Nature,
Je passe des crayons dorez
Sur les lieux les plus reverez
Où la Vertu se refugie,
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma teste à couvert
Quand on brusla mon effigie.

Tout le monde dit qu'Apollon
Favorise qui le reclame,
Et qu'avec l'eau de son valon
Le sçavoir peut couler dans l'ame
Mais j'estouffe ce vieil abus
Et banis desormaisme ; Phœbus
De la bouche de nos Poëtes :
Tous ses Temples sont demolis
Et ses Demons ensevelis
Dans des sepultures muettes.

Je ne consacre point mes vers
A ces idoles effacees
Qui n'ont esté dans l'Univers
Qu'un faux object de nos pensees ;

Ces fantomes n'ont plus de lieu
Tel qu'on dit avoir esté Dieu
N'estoit pas seulement un homme
Le premier qui vit l'Eternel
Fut cest impudent criminel
Qui mordit la fatale pomme.

Tous ces Dieux de bronze et d'airain
N'ont jamais lancé le Tonnerre.
C'est le dard du Dieu souverain
Qui crea le Ciel et la Terre.
Ha ! que le celeste courroux
Estoit bien embrazé sur nous
Lors qu'il fit parler ces Oracles
Et que sans destourner nos pas
Il nous vit courir aux appas
De leurs pernicieux miracles.

Satan ne nous fait plus broncher
Dans de si dangereuses toiles.
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les estoilles ;
Nulle divinité que luy
Ne me peut donner aujourd'huy
Ceste flame ou ceste fumee
Dont nos entendemens espris
S'efforcent à gagner le prix
Qui merite la renommee.

Après luy, je m'en vais lotier
Un image de Dieu si belle
Que le Ciel me doit advotier
Du travail que je fay pour elle :
Car, après ses sacrez Autels,
Qui devant leurs feux immortels
Font aussi prosterner les Anges,
Nous pouvons sans impieté

Flater une chaste beauté
Du doux encens de nos loüanges.

Ainsi, sous de modestes vœux,
Mes vers promettent à Silvie
Ce bruict charmeur que les neveux
Nomment une seconde vie ;
Que si mes escrits, mesprisez,
Ne peuvent veoir autorisez
Les tesmoignages de sa gloire,
Ces eaux, ces rochers et ces bois,
Prendront des ames et des voix
Pour en conserver la memoire.

Si quelques arbres renommez
D'une adoration profane
Ont esté jadis animez
Des sombres regards de Diane ;
Si les ruisseaux, en murmurant,
Alloient autrefois discourant
Au gré d'un Faune et d'une Fee,
Et si la masse du rocher
Se laissa quelquefois toucher
Aux chansons que disoit Orphee,

Quelle durescé peut avoir
L'object que ma Princesse touche,
Qu'elle ne puisse le pourveoir
Tout aussi tost d'ame et de bouche ?
Dans ses bastimens orgueilleux,
Dans ses promenoirs merveilleux,
Quelle solidité de marbres
Ne pourront penetrer ses yeux ?
Quelles fontaines et quels arbres
Ne les estimeront des Dieux ?

Les plus durs chesnes, entrouverts
Bien plustost de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs feuilles et leur escorce,
Et, quand ils les auront gravez
Sur leurs fronts les plus relevez,
Je sçay que les plus fiers orages
Ne leur oseront pas toucher,
Et pourront plustost arracher
Leurs racines et leurs ombrages.

Je sçay que ces miroirs flotants
Où l'object change tant de place,
Pour elle devenus constans,
Auront une fidelle glace,
Et, sous un ornement si beau,
La surface mesme de l'eau,
Nonobstant sa delicatesse,
Gardera seurement encrez
Et mes caracteres sacrez
Et les attraits de la Princesse.

Mais sa gloire n'a pas besoin
Que mon seul ouvrage en responde :
Le Ciel a desjà pris le soin
De la peindre par tout le monde.
Ses yeux sont peints dans le Soleil ;
L'Aurore dans son teint vermeil
Void ses autres beautez tracees,
Et rien n'esteindra ses vertus
Que les Cieux ne soient abatus
Et les estoilles effacees.

ODE II

Un soir que les flots mariniens
Aprestoient leur molle litiere
Aux quatre rouges limonniërs
Qui sont au joug de la lumiere.
Je panchois mes yeux sur le bort
D'un lict où la Naïade dort,
Et, regardant pescher Silvie,
Je voyois battre les poissons
A qui plustost perdroit la vie
En l'honneur de ses hameçons.

D'une main defendant le bruict,
Et de l'autre jettant la line [46],
Elle fait qu'abordant la nuict,
Le jour plus bellement declire.
Le Soleil craignoit d'esclairer
Et craignoit de se retirer ;
Les estoilles n'osoient paroistre,
Les flots n'osoient s'entrepousser,
Le Zephire n'osoit passer,
L'herbe se retenoit de croistre.

Ses yeux jettoient un feu dans l'eau ;
Ce feu choque l'eau sans la craindre,
Et l'eau trouve ce feu si beau
Qu'elle ne l'oseroit esteindre.
Ces Elemens si furieux,
Pour le respect de ses beaux yeux

Interrompirent leur querelle,
 Et, de crainte de la fascher,
 Se virent contraints de cacher
 Leur inimitié naturelle.

Les Tritons, en la regardant
 Au travers leurs vitres liquides,
 D'abord à cet object ardent
 Sentent qu'ils ne sont plus humides,
 Et par estonnement soudain
 Chacun d'eux dans un corps de dain
 Cache sa forme despoüillée,
 S'estonne de se voir cornu
 Et comment le poil est venu
 Dessus son escaille mouillée.

Souspirant du cruel affront
 Qui de Dieux les a fait des bestes,
 Et sous les cornes de leur front
 A courbé leurs honteuses testes,
 Ils ont abandonné les eaux,
 Et, dans la rive où les rameaux
 Leur ont fait un logis si sombre,
 Promenant leurs yeux esbaïs,
 N'osent plus fier que leur ombre
 A l'estang qui les a trahis.

On dit que la sœur du Soleil
 Eust ce pouvoir sur la Nature
 Lors que d'un changement pareil
 Acteon [47] quitta sa figure.
 Ce que fit sa divine main
 Pour punir dans un corps humain
 La curiosité profane
 S'est fait icy contre les Dieux,
 Qui n'avoient approché leurs yeux
 Que des yeux de nostre Diane,

Ces dains, que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des froideurs qu'il leur a volées.
Leur cœur, privé d'humidité,
Ne peut qu'avec timidité
Voir le Ciel ny fouler la Terre,
Où Silvie en ses promenoirs
Jette l'esclat de ses yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire ;
Leur destin n'est que trop content
De voir le jour sous son Empire.
La Princesse, qui les charma
Alors qu'elle les transforma,
Les fit estre blancs comme neige,
Et, pour consoler leur douleur,
Ils receurent le privilege
De porter tousjours sa couleur.

Lors qu'à petits floquons liez
La neige, fraîchement venuë,
Sur des grands tapis desliez
Espanche l'amas de la nuë ;
Lors que, sur le chemin des Cieux,
Ses grains serrez et gracieux
N'ont trouvé ny vent ny tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux,
Loing des hommes et des troupeaux,
Ils ont peint le bois et la terre,

Quelque vigueur que nous ayons
Contre les esclats qu'elle darde,
Ils nous blessent, et leurs rayons
Esblouyssent qui les regarde.

Tel dedans ce parc ombrageux
Esclatte le troupeau negeux,
Et, dans ses vestemens modestes
Où le front de Silvie est peint,
Fait briller l'esclat de son teint
A l'envy des neiges celestes.

En la saison que le soleil,
Vaincu du froid et de l'orage,
Laisse tant d'heures au sommeil
Et si peu de temps à l'ouvrage,
La neige, voyant que ces dains
La foulent avec desdains,
S'irrite de leurs bonds superbes,
Et, pour affamer ce troupeau
Par despit sous un froid manteau,
Cache et transit toutes les herbes.

Mais le parc pour ses nourrissons
Tient assez de creches couvertes,
Que la neige ny les glaçons
Ne trouveront jamais ouvertes.
Là, le plus rigoureux hyver
Ne les sçauroit jamais priver
Ny de loge ny de pasture :
Ils y trouvent tousjours du verd,
Qu'un peu de soing met à couvert
Des outrages de la Nature ;

Là, les faisans et les perdrix
Y fournissent leurs compagnies
Mieux que les hales de Paris
Ne les sçauroient avoir fournies.
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus estrange
Nous peut faire venir de rare,
Des oyseaux venus de si loing

Qu'on y void imiter le soing
D'un grand Roy qui n'est pas avare.

Les animaux les moins privez,
Aussi bien que les moins sauvages,
Sont esgallement capturez
Dans ces bois et dans ces rivages.
Le maistre d'un lieu si plaisant
De l'hyver le plus mal-faisant
Deffie toutes les malices.
A l'abondance de son bien
Les Elemens ne trouvent rien
Pour luy retrancher ses delices.

ODE III

Dans ce Parc un valon secret,
Tout voilé de ramages sombres,
Où le Soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une fraischeur si vive
A tous les objects d'alentour,
Que mesme les martyrs d'Amour
Y trouvent leur douleur captive.

Un estanc dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour esveiller ses vagues lentes.
Luy, d'un maintien majestueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Naiades vagabondes
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes,

Là, Melicerte [48], en un gazon,
Frais de l'estanc qui l'environne,
Fait aux Cygnes une maison
Qui luy sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bors
Jamais avecques des thresors

N'arrive à son petit Empire ;
Au moins les vents et les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé les Navires.

Là les oyseaux font leurs petits,
Et n'ont jamais veu leurs couvees
Souler les sanglants appetits
Du serpent qui les a trouvees ;
Là n'estend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui, d'un gosier gemissant,
Fait tomber l'ame du passant
Dedans l'embusche de ses larmes.

Zephyre en chasse les chaleurs.
Rien que les Cygnes n'y repaissent ;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la fraischeur dont elles naissent ;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mill' amours qui se despoüillent
A l'ombrage de ses roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'estanc leur preste sa fraischeur,
La Naïade leur verse à boire ;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire.
On void là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui, devant leur teint mieux uny,
Cachent leur visage terny
Et leur front tout coupé de rides.

Or ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce cresse sombre
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre,
Par fois dans une claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage de nuës,
Diane quitte son Berger
Et s'en va là-dedans nager
Avecques ses estoilles nuës.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espauls,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules.
Le Dieu de l'eau, tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher
Pense voir ce jeune cocher
Qui fit jadis brusler le monde.

Et ce pauvre amant langoureux,
Dont le feu tousjours se rallume,
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume,
Ce beau Cygne à qui Phaëton
Laissa ce lamentable ton,
Tesmoin d'une amitié si sainte,
Sur le dos son aile eslevant
Met ses voiles blanches au vent
Pour chercher l'object de sa plainte.

Ainsi, pour flatter son ennuy,
Je demande au Dieu Melicerte
Si chacun dieu n'est pas celuy
Dont il souspire tant la perte,

Et, contemplant de tous costez
La semblance de leurs beautez,
Il sent renouveler sa flame,
Errant avec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux desirs
Que conserve encore son ame.

Tousjours ce furieux dessein
Entretient ses blesseures fraisches,
Et fait venir contre son sein
L'air bruslant et les ondes seches.
Ces attraits, empreints là-dedans
Comme avec des flambeaux ardans,
Luy rendent la peau toute noire.
Ainsi, dedans comme dehors,
Il luy tient l'esprit et le corps,
La voix, les yeux et la memoire.

ODE IV

Chaste oyseau, que ton amitié
Fut malheureusement suivie !
Sa mort est digne de pitié,
Comme ta foy digne d'envie.
Que ce précipité tombeau
Qui t'en laissa l'object si beau
Fut cruel à tes destinees !
Si la mort l'eust laissé vieillir,
Tes passions alloient faillir,
Car tout s'esteind par les annees.

Mais quoy ! le sort a des revers
Et certains mouvemens de haine
Qui demeurent tousjours couverts
Aux yeux de la prudence humaine.
Si, pour fuir ce repentir,
Ton jugement eut peu sentir
Le jour qui vous devoit disjoindre,
Tu n'eusses jamais veu ce jour,
Et jamais le trait de l'amour
Ne se fut meslé de te poindre.

Pour avoir aymé ce garçon
Encor après la sepulture,
Ne crains pas le mauvais soupçon
Qui peut blasmer ton aventure :
Les courages des vertueux
Peuvent d'un vœu respectueux

Aymer toutes beautez sans crime,
Comme, donnant à tes amours
Ce chaste et ce commun discours,
Mon cœur n'a point passé ma rime.

Certains Critiques curieux
En trouvent les mœurs offensees ;
Mais leurs soupçons injurieux
Sont les crimes de leurs pensees :
Le dessein de la Chasteté
Prend une honneste liberté,
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui, sous des robes de Docteurs,
Ont des ames de Sodomites.

Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grace :
C'est par où sa divinité
Marque tousjours un peu sa trace.
Tous les objects les mieux formez
Doivent estre les mieux aimez,
Si ce n'est qu'une ame maline,
Esclave d'un corps vicieux,
Combatte les faveurs des Cieux
Et demente son origine.

O que le desir aveuglé
Où l'ame du brutal aspire
Est loin du mouvement réglé
Dont le cœur vertueux souspire !
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des ravissemens estranges !
Nature a fondé cest amour :
Ainsi les yeux aiment le jour,
Ainsi le Ciel ayme les anges.

Ainsi, malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Thyrsis et moy goustons les fruits
D'une amitié chaste et fidelle,
Rien ne separe nos desirs,
Ny nos ennuis ny nos plaisirs ;
Nos influences enlassees
S'estreignent d'un mesme lien,
Et mes sentimens ne sont rien
Que le miroir de ses pensees.

Certains feux de divinité
Qu'on nommoit autresfois Genies
D'une invisible affinité
Tiennent nos fortunes unies :
Quelque visage different,
Quelque divers sort apparent
Qui se lise en nos advantures,
Sa raison et son amitié
Prennent aujourd'huy la moitié
De ma honte et de mes injures.

Lorsque d'un si subit effroy
Les plus noirs enfans de l'Envie,
Au milieu des faveurs du Roy,
Oserent menacer ma vie,
Et que, pour me voir opprimé,
Le Parlement mesme, animé
Des rapports de la Calomnie,
Sans pitié me vit combattu
De la secrette tyrannie
Des ennemis de ma vertu,

Thyrsis avecques trop de foy
M'assura, comme il est unique
A qui l'astre luisant sur moy
De tous mes destins communique,

Il n'eust pas disposé son cours
A commencer les tristes jours
Dont je souffre encore l'orage,
Qu'il s'en vint sous un froid sommeil
De tout ce funeste appareil
A Damon faire voir l'image.

Thyrsis, outré de mes douleurs,
Me redit ce songe effroyable,
Qu'un long train de tant de malheurs
Me rend d'oresnavant croyable.
D'un long soupir qui devança
La première voix qu'il poussa
Pour predire mon aventure,
Je sentis mon sang se geler
Et comme autour de moy voler
L'ombre de ma douleur tuture.

ODE V

« Damon, dit-il, j'estois au lit,
Goustant ce que les nuits nous versent,
Lors que le somme ensevelit
Les soins du jour qui nous traversent.
Au milieu d'un profond repos
Où nul regard ny nul propos
N'abusoit de ma fantasie,
Une froide et noire vapeur
Me transit l'ame d'une peur
Qui la tient encore saisie.

Jamais que lors nostre amitié
N'avoit mis mon cœur à la gesne ;
Tu me fis lors plus de pitié
Que Philis ne me fait de peine.
Cest effroyable souvenir
Me vient encore entretenir,
Et me redonne les alarmes
Du spectacle plus ennemy
Qui jamais d'un œil endormy
A peu faire couler des larmes.

Je ne sçay si le feu d'amour,
Qui n'abandonne point mon ame,
Au deffaut des rayons du jour,
Ouvrit lors mes yeux de sa flame.
Combien que dans ce froid sommeil
La visible ardeur du Soleil

Se fut du tout evanouie, /
Je creus qu'en ceste fiction
J'avois libre la function
De ma veuë et de mon ouye.

Un grand fantosme souterrain,
Sortant de l'infernalle fosse,
Enroüé comme de l'airain
Où rouleroit une carrosse,
D'un abord qui me menaçoit
Et d'un regard qui me blessoit,
Dressant vers moy ses pas funebres,
Fier des commissions du Sort,
Me dit trois fois : Damon est mort ;
Puis se perdit dans les tenebres.

Sans doute que leurs veritez,
Plus puissantes que les mensonges,
Touchent plus fort nos facultez
Et nous impriment mieux les songes.
Je retins si bien ses accens,
Et son image dans mes sens
Demeura tellement empreinte,
Que ton corps mort entre mes bras
Et ton sang versé dans mes dras
Ne m'eussent pas fait plus de crainte.

Après, d'une autre illusion
Reflechissant sur ma pensee,
Et songeant à la vision
Qui s'estoit fraîchement passee,
Je songeois qu'encor on doutoit
En quel estat Damon estoit,
Et comme, au fort de la lumiere
Où les objets sont esclaircis,
Je condamnois les faux soucis
De mon illusion premiere.

Mais, dans ce doute, un messager
 Qui portoit les couleurs des Parques,
 Me vint de ce fatal danger
 Rafraischir les funestes marques ;
 Un garçon habillé de dueil,
 Qui sembloit sortir du cercueil,
 Ouvrant les rideaux de ma couche,
 Me crie : On a tué Damon !
 Mais d'un accent que le Demon
 N'avoit pas esté plus farouche.

Morphee, à ce second assaut,
 Ostant ses fers à ma paupiere,
 Me resveilla tout en sursaut
 Et me laissa voir la lumiere.
 Je me levay deshabillé,
 Plus transi, plus froid, plus mouillé,
 Que si j'estois sorty de l'onde :
 C'estoit au pointet que l'Occident
 Laisse sortir le char ardent
 Où roule le flambeau du monde.

Cherchant du soulas par mes yeux,
 Je mets la teste à la fenestre
 Et regarde un peu dans les Cieux
 Le jour, qui ne faisoit que naistre ;
 Et, combien que ce songe-là
 Dans mon sang, que la peur gela,
 Laissast encore ses images,
 Je me rassure et me rendors,
 Croyant que les vapeurs du corps
 Avoient enfanté ces nuages.

Le sommeil ne m'eust pas repris
 Que, songeant encore à ta vie,
 Tu vins rassurer mes esprits
 Qu'on ne te l'avoit point ravie.

Il est vray, Thyrsis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu.
Là je te vis dans une esmeute
Avancer, l'espee à la main,
Vers un portail qui cheut soudain
Et qui t'accabla de sa cheute.

De là, ce songe en mon cerveau
Poursuivant tousjours son idee,
Je te vis suivre en un tombeau
Par une foule desbordee.
Les juges y tenoient leur rang
L'un d'entr'eux espancha du sang
Qui me jaillit contre la face.
Là tout mon songe s'acheva,
Et ton 'pauvre amy se leva
Noyé d'une sueur de glace. »

Cher Thyrsis, lors que mon esprit
D'une souvenance importune
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lors que je suis le moins troublé,
Tout mon esprit est accablé
De la tempeste inevitable
Dont me bat le courroux divin,
Et voicy comment son devin
A rendu ta voix veritable.

Ce songe, du fatal secret
Où ma premiere mort fut peinte
Predisoit le cruel decret
Dont ma liberté fut esteinte.
Ce garçon aux vestemens noirs,
Qui sembloit sortir des manoirs
Qui ne s'ouvrent qu'à la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau,

Predisoit l'inffame flambeau
Qui consuma mon effigie.

Thyrsis, encore à l'autre fois
Que ceste vision, suivie
Par mes regards et par ma voix,
L'asseura que j'estois en vie,
Se doit assez ressouvenir
Du soucy qui le fit venir
Où j'avois commencé ma fuite,
Lors que sa voix moins que ses pleurs
Me dit ce songe de malheurs
Dont j'attens encore la suite.

Ce songe, avec autant de foy
Luy fit voir l'espee et la porte,
Et le peuple à l'entour de moy
Comme d'une personne morte.
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez
Voulurent presenter l'espee,
Je cheus sous un portail ouvert,
Et fus saisi dans le couvert,
Où ma bonne foy fut trompee.

Soudain le sieur de Commartin [49],
Qui porte des habits funebres,
Me fit serrer à Saint-Quentin
Entre les fers et les tenebres.
Depuis, tousjours tout enchainé,
Soixante archers m'ont amené
Par les bruits de la populace
Dedans ces tenebreux manoirs
Où ce sang et les juges noirs
M'avoient desjà marqué la place.

ODE VI

Ainsi prophetisa Thyrsis
Les malheurs que toute une annee,
Par des accidens si precis,
A fait choir sur ma destinee.
La furie de mon destin
Luy parut au mesme matin
Qu'elle respendit sa braine,
Car le decret du Parlement
Se donnoit au mesme moment
Que Thyrsis songeoit ma ruine.

Mon innocence et ma raison,
Pour eschapper à leur cholere,
Appellerent de ma prison
A l'autel d'un Dieu tutelaire :
C'est où je trouvay mon support,
C'est où Thyrsis courut d'abord
Predire et consoler ma peine.
Nous estions lors tous deux couverts
De ces arbres pour qui mes vers
Ouvrent si justement ma vene.

Nous estions dans un cabinet
Enceint de fontaines et d'arbres ;
Son meuble est si clair et si net
Que l'esmail est moins que les marbres.
Celuy qui l'a fait si polly
Semble avoir jadis demoly

Le grand Palais de la lumiere,
Et, pillant son riche pourpris
De tout ce glorieux debris,
Avoir là porté la matiere.

Pour conserver son ornement,
Le Soleil le lave et l'essuye,
Car c'est le Soleil seulement
Qui fait le beau temps et la pluye.
Flore y met tant de belles fleurs
Que l'Aurore ne peut sans pleurs
Voir leur esclat qui la surmonte :
C'est à cause de cet affront
Qu'elle monstre si peu son front
Et qu'on la void rougir de honte.

L'odeur de ces fleurs passeroit
Le musc de Rome et de Castille,
Et la terre s'offenseroit
Qu'on y bruslast de la pastille.
Le garçon qui se consumma
Dans les ondes qu'il alluma
Void là tous ses appas renaistre,
Et, ravy d'un objet si beau,
Il admire que son tombeau
Luy conserve encore son estre.

La Nymphe qui luy fait la cour
Le voit là tous les ans revivre,
Car son opiniastre amour
La contraint encôr à le suivre ;
Là le ciel semble avoir pitié
Des longs maux de son amitié,
Et permet parfois au Zephyre
De la mener à son amant,
Qui respire insensiblement
L'air des flames qu'elle souspire.

Echo [50], dedans un si beau feu
Jalouse que le ciel la voye,
Est invisible et parle peu,
De respect, de honte et de joye.
Ainsi mes esprits transportez,
Se trouvent tous desconcertez
Quand une beauté me regarde,
Et mon discours le moins suspect
Trouve tousjours ou le respect
Ou la honte qui le retarde.

Quand je vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards
Où nulle qu'elle ne resiste,
Le tesmoin le plus asseuré
Qui de mon esprit esgaré
Monstre la passion confuse,
C'est que je ne sçaurois comment
Le prier d'un mot seulement
Que sa voix ne me le refuse.

Je suivrois l'importun desir
Qui m'en parle tousjours dans l'ame,
Et prendrois icy le loisir
De parler un peu de ma flamme ;
Mais l'entreprise du tableau,
Qui par un cabinet si beau
Commence à pourmener la Muse,
Me tient dans ce parc enchanté,
Où le Printemps le plus hasté
Tousjours cinq ou six mois s'amuse.

Quand le Ciel, lassé d'endurer
Les insolences de Boree,
L'a contraint de se retirer
Loin de la campagne azuree ;

Que les Zephires, r'appellez,
Des ruisseaux à demy gelez
Ont rompu les escorces dures,
Et, d'un souffle vif et serain,
Du Celeste Palais d'airain
Ont chassé toutes les ordures,

Les rayons du jour, esgarez
Parmy des ombres incertaines,
Esparpillent leurs feux dorez
Dessus l'azur de ces fontaines ;
Son or, dedans l'eau confondu,
Avecques ce cristal fondu
Mesle son teint et sa nature,
Et seme son esclat mouvant,
Comme la branche, au gré du vent,
Efface et marque sa peinture.

Zephyre, jaloux du Soleil,
Qui paroist si beau sur les ondes,
Traverse ainsi l'estat vermeil
De ces allees vagabondes.
Ainsi ces amoureux Zephyrs,
De leurs nerfs, qui sont leurs souspirs,
Renforçant leurs secousses fraiches,
Destournent tousjours ce flambeau,
Et, pour cacher le font de l'eau,
Jettent au moins des fueilles seches

L'eau, qui fuit en les retardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit et s'eschappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle,
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les ames sur les bords
De ceste fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs

A conserver l'estat des fleurs
Et la molle fraischeur de l'herbe.

C'est où se couche Palemon,
Qui triomphe de leur maistresse,
Et plein d'escume et de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse.
Ainsi nagueres deux Bergers
Ont couru les sanglants dangers
Que l'honneur a mis à l'espee,
Et par un malheur mutuel
Laissent vainqueur de leur duel
Un vilain qui pleut à Napee.

ODE VII

Le plus superbe ameublement
Dont le sejour des Roys esclate,
L'or, semé prodigallement
Sur la soye et sur l'escarlatte,
N'eurent jamais rien de pareil
Aux teintures dont le Soleil
Couvre les petits flots de verre.
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contraint les Cieux
De faire l'amour à la terre ?

Ce cabinet, tousjours couvert
D'une large et haute tenture,
Prend son ameublement tout verd
Des propres mains de la Nature,
D'elle, de qui le juste soin
Estend ses charitez si loin,
Et dont la richesse feconde
Paroist si claire en chaque lieu,
Que la providence de Dieu
L'establit pour nourrir le monde.

Tous les bleds, elle les produit ;
Le sep ne vient que de sa force :
Elle en fait le pampre et le fruit,
Et les racines et l'escorce ;
Elle donne le mouvement
Et le siege à chaque Element,

Et, selon que Dieu l'autorise,
Notre destin pend de ses mains,
Et l'influence des humains,
Ou leur nuit, ou les favorise.

Elle a mis toute sa bonté,
Et son sçavoir et sa richesse,
Et les thresors de sa beauté,
Sur le Duc et sur la Duchesse [51] ;
Elle a fait les heureux accords
Qui joignent leur ame et leur corps.
Bref, c'est elle aussi qui marie
Les Zephyres avec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs,
Tous les ans, leur tapisserie.

Avec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare.
Ces chantres si tost esveillez,
Qui dorment tousjours habillez,
Quand l'Aurore les vient semondre
Luy donnent un si doux salut
Que Saint-Amant, avec son lut,
Auroit peine de les confondre.

Quand la Princesse y fait sejour,
Ces oyseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa cour,
A quitté les rives du More.
Un saint desir de l'approcher
Les anime et les fait pancher
Des branches qui luy font ombrage,
Et, devant ces divinitez,
Leurs innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.

Leurs cœurs se laissent desrober,
 Insensiblement ils s'oublient,
 Et des rameaux qu'ils font courber
 Quelquefois leurs pieds se deslient ;
 Leur petit corps précipité
 Se fie en la legereté
 De la plume, qui les retarde ;
 Ils planent sur leurs eslerons
 Et voletent aux environs
 De Silvie, qui les regarde.

Quand elle escoute leurs chansons,
 Leur vaine gloire s'estudie
 A reciter quelques leçons
 De leur plus douce melodie.
 Chacun d'eux se trouve ravy ;
 Ils estallent tous à l'envy
 Leur thresor caché sous la plume,
 Et ces remedes si plaisans
 Qui des soucis les plus cuisans
 Destrempent toute l'amertume.

Comme les chantres quelquefois,
 D'une complaisance ignorante
 Mignardant et l'œil et la voix
 Devant les beaux yeux d'Amarante,
 Leur plaisir et leur vanité
 Fait qu'avec importunité
 Ils nous prodiguent leurs merveilles,
 Et qu'ils chantent si longuement
 Que leur concert le plus charmant
 Lasse l'esprit et les oreilles.

Ainsi l'entretien d'un rimeur,
 Enflé des arts et des sciences,
 Lors qu'il se trouve en bonne humeur,
 Vient à bout de nos patiences,

Et, sans qu'on puisse rebuter
Cet instinct de persecuter
Que leur inspire le Genie,
Il faut, à force de parler,
Que le poulmon, las de souffler,
Fasse paix à la compagnie.

Ainsi ces oyseaux, s'attachants
Au dessein de plaire à Silvie,
Dans les longs efforts de leurs chants
Semblent vouloir laisser la vie :
Leur gosier sans cesse mouvant
Estourdit les eaux et le vent,
Et, vaincu de sa violence,
Quoy qu'il vueille se retenir,
Il peut à peine revenir
A la liberté du silence.

Comme ils taschent à qui mieux mieux
De faire agreer leur hommage,
Leur zeile rend presque odieux
Le tumulte de leur ramage ;
Leur bruit est ce bruit de Paris
Lors qu'une voix de tant de cris
Benit le roy parmy les rues
Qu'on le fasche en le benissant,
Et l'air esclatte d'un accent
Qui semble avoir crevé les nues.

ODE VIII

Sur tous le rossignol outré,
Dans son ame encore alterée,
N'a jamais peu dire à son gré
Les affronts que luy fit Teree [52].
Ses poulmons sans cesse enflammez,
Sont ses vieux souspirs ranimez,
Et ce peu d'esprit qui luy reste
N'est qu'un souvenir eternel
De maudire son criminel
Et l'appeller tousjours inceste.

Ce petit oyseau tout panché
Où la Princesse se presente
Craint d'avoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et, cependant qu'il peut jouyr
Du bon-heur de se faire ouyr,
Luy raconte son advanture,
Et gazouille soir et matin
Sur les caprices du Destin,
Qui luy fit changer de nature.

Il a de si divers accez
Dans le long recit de sa honte,
Qu'on aura finy mon procez
Quand il aura finy son conte.
Les morts gisans sous Pelion,
Toutes les cendres d'Ilion,

N'ont point donné tant de matiere
De faire des plaintes aux Cieux
Que cet oyseau malicieux
En vomit sur son cimetiere.

Ce plaisir reste à son malheur
Que sa voix, qui daigne le suivre,
A fin de venger sa douleur,
Le fait continuer de vivre.
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui sçait si bien chanter,
Car l'artifice de l'envie
Ne sçauroit trouver un tombeau
D'où son esprit tousjours plus beau
Ne revienne encore à la vie.

La cendre de son monument,
Malgré les traces ennemies,
Fait revivre eternellement
Son merite et leurs infamies.
Les vers flateurs et mesdisans
Trouvent tousjours des partisans ;
Le pinceau d'un faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fictions,
Aux plus sinceres actions
Sçait donner la couleur des crimes.

Dieux ! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine !
Un brutal qu'on va poursuivant
Dans des souspirs d'air et de vent
Cherche une honteuse allegeance ;
Mais la douleur des bons esprits,
Qui laisse des souspirs escrits,
Guerit avecques la vengeance.

Aujourd'huy, dans les durs soucis
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'estoient adoucis
Par le respect de la Princesse,
J'escrirois avecques du fiel
Les adversitez dont le Ciel
Souffre que les meschans me troublent,
Et, quand mes maux m'acableroient,
Mes injures redoubleroient
Comme leurs cruautez redoublent.

Peut-estre les sanglants auteurs
De tant et de si longs outrages,
Ces infames persecuteurs,
Verront mourir leurs vieilles rages.
Et si ma fortune, à son tour,
Permet que je me venge un jour,
N'ay-je point une ancre assez noire
Et dans ma plume assez de traicts
Pour les peindre dans ces portraicts
Qui font horreur à la memoire ?

Mâis icy mes vers, glorieux
D'un object plus beau que les Anges,
Laissent ce soin injurieux
Pour s'occuper à des loüanges.
Puis que l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses, laissons passer l'orage ;
Donnons plustost nostre entretien
A loüer qui nous fait du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.

Et mon esprit voluptueux
Souvent pardonne par foiblesse,
Et, comme font les vertueux,
Ne s'aigrit que quand on le blesse.

Encore, dans ces lieux d'horreur,
Je ne sçay quelle molle erreur
Parmy tous ces objets funebres
Me tire tousjours au plaisir,
Et mon œil, qui suit mon desir,
Void Chantilly dans ces tenebres.

Au travers de ma noire tour
Mon ame a des rayons qui percent
Dans ce parc, que les yeux du jour
Si difficilement traversent.
Mes sens en ont tout le tableau :
Je sens les fleurs au bord de l'eau ;
Je prens le frais qui les humecte.
La Princesse s'y vient asseoir.
Je voy, comme elle y va le soir,
Que le jour fuit et la respecte.

Les oyseaux n'y font plus de bruit.
Le seul Roy de leur harmonie,
Qui touche un lut en pleine nuict,
Demeure en nostre compagnie,
Et, laissant ses vieilles douleurs
Dans la lumiere et les chaleurs
Que la fuite du jour emporte,
Il concerte si sagement
Qu'il semble que le jugement
Luy forme des airs de la sorte.

ODE IX

Moy qui chante soir et matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où je voy ce riche butin
Qu'elle prend au rivage More,
L'or, les perles et les rubis,
Dont ses flames et ses habits
Ont jadis marqué la cigalle,
Et tout ce superbe appareil
Qu'elle desroboit au Soleil
Pour se faire aymer à Cephale [53].

Je vis un jour ensevelis
Devant la Reyne d'Amathonte
Tous les œillets et tous les lis
Que la terre cachoit de honte,
Car je chantay l'hymne du pris
Qui fit voir que devant Cypris
Toute autre beauté comparee
Si peu les siennes esgaloit,
Qu'un enfant cogneust qu'il falloir
Luy donner la pomme doree.

Tous les jours la Reine des bois
Devant mes yeux passe et repasse,
Et souvent, pour ouyr ma voix,
Se destourne un peu de la chasse.
Souvent qu'elle se va baigner,
Où rien ne l'ose accompagner

Que ses Dryades vagabondes,
J'ay tout seul ceste privauté
De voir l'esclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air et de l'onde.

Mais j'atteste l'air et les Cieux,
Dont je tiens la voix et la vie,
Que mon jugement et mes yeux
Aiment mieux mille fois Silvie.
Un de ses regards seulement,
Qui partent si nonchalamment,
Donne à mes chansons tant d'amorce
Et de si douces vanitez,
Que les autres divinitez
N'en jouyssent plus que de force.

Si mes airs cent fois recitez,
Comme l'ambition me presse,
Meslent tant de diversitez
Aux chansons que je vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traicts
Pour un chacun de vos attraits.
Mais c'est en vain qu'elle se picque
De satisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de vos cheveux
Peut tarir toute ma musique.

Quand ma voix, qui peut tout ravir,
Reussiroit à vous complaire,
Le soin que j'ay de vous servir
Tasche en vain de me satisfaire.
Je croy que mes airs innocens,
Au lieu d'avoir flatté vos sens,
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accens enruez,
Au lieu de les avoir loüez,
Ont choqué leur délicatesse.

Quand la nuit vous oste d'icy,
Et que ses ombres coutumieres
Laissent ce cabinet noircy
De l'absence de vos lumieres,
Aussi-tost j'oy que le Zephir
Me demande avec un soupir
Ce que vous estes devenuë,
Et l'eau me dit en murmurant
Que je ne suis qu'un ignorant,
De vous avoir si peu tenuë.

O Zephires ! ô cheres eaux !
Ne m'en imputez point l'injure :
J'ay chanté tous les airs nouveaux
Que m'aprit autrefois Mercure.
Mais que ma voix doresnavant
N'aproche ny ruisseau ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aisles,
Si, dans le printemps à venir,
Je n'ay dequoy l'entretenir
De dix mille chansons nouvelles.

Ainsi finit ces tons charmeurs
L'oyseau dont le gosier mobile
Soufle tousjours à nos humeurs
Dequoy faire mourir la bile,
Et, bruslant apres son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instrumens
Et les paisibles roulemens
Du beau cristal de nos fontaines.

Comme en la terre et par le Ciel
Des petites mouches errantes
Meslent, pour composer leur miel,
Mille matieres differentes,

Formant ses airs, qui sont ces fruicts,
L'oyseau digere mille bruits
En une seule melodie,
Et, selon le temps de sa voix,
Tous les ans le parc une fois
Le reçoit et le congedie.

ODE X

Rossignol, c'est assez chanté ;
Ce parc est desormais trop sombre
Je trouve Apollon rebuté
D'escire si long-temps à l'ombre
Ces lieux si beaux et si divers
Meritent chacun tous les vers
Que je dois à tout le volume ;
Mais je sens croistre mon subject,
Et tousjours un plus grand object
Se vient presenter à ma plume.

Je sçay qu'un seul rayon du jour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estancs d'alentour
Pourroient bien engloutir ma veine ;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres,
Merite tout un livre à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Silvie a touché ces arbres

Mais les Mirtes et les Lauriers
De tant de beautez de sa race
Et de tant de fameux guerriers
Me demandent desjà leur place.
Saints rameaux de Mars et d'Amour,
En quel si reculé sejour

Vous plaist-il que je vous apporte ?
C'est pour vous, immortels rameaux,
Que j'abandonne ces ormeaux
Et foule aux pieds leur feuille morte.

Pour vous je laisse auprès de moy
Une loge, aujourd'huy deserte,
Que jadis pour l'amour d'un Roy
Ces arbres ont ainsi couverte.
Sous ce toict, loing des Courtisans,
De qui les soupçons mesdisans
N'ont jamais appris à se taire,
Alcandre a mille fois gousté
Ce qu'un Prince a de volupté
Quand il trouve un lieu solitaire.

Je dirois les secrets moments
Des faveurs, des feintes malices,
Dont le caprice des Amants
Forme leur plainte et leurs delices :
Mais si l'œil de Silvie un jour
De ceste lecture d'Amour
Avoit surpris son innocence,
Ma prison me seroit trop peu ;
Lors faudroit-il dresser le feu
Dont on veut punir ma licence.

Suivant le vertueux sentier
Où mon juste dessein m'attire,
Je laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune et pour le Satyre.
Or, quelque si pressant dessein
Qui m'enflame aujourd'huy le sein,
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce seroit un peché mortel
Si je ne visitois l'Autel,
Estant si près de la Chapelle.

Que ces arbres sont bien ornez !
Je suis ravy quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornez
Des sacrez murs d'un petit Temple.
Icy loge le Roy des Roys :
C'est ce Dieu qui porta la Croix,
Et qui fit à ce bois funebres
Attacher ses pieds et ses mains
Pour delivrer tous les humains
Du feu qui vit dans les tenebres.

Son Esprit par tout se mouvant
Fait tout vivre et mourir au monde ;
Il arreste et pousse le vent,
Et le flux et reflux de l'onde ;
Il oste et donne le sommeil ;
Il monstre et cache le Soleil ;
Nostre force et nostre industrie
Sont de l'ouvrage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race, et biens, et patrie.

Il a fait le Tout du neant ;
Tous les Anges luy font hommage,
Et le Nain comme le Geant
Porte sa glorieuse Image.
Il fait au corps de l'Univers
Et le sexe et l'aage divers.
Devant luy c'est une peinture
Que le Ciel et chaque Element ;
Il peut d'un trait d'œil seulement
Effacer toute la Nature.

Tous les siecles luy sont presents,
Et sa grandeur non mesuree
Fait des minutes et des ans
Mesme trace et mesme duree,
Son Esprit par tout espandu,

Jusqu'en nos ames descendu,
Voit naistre toutes nos pensees ;
Mesme en dormant, nos visions
N'ont jamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparavant tracees.

Icy, Muses, à deux genoux
Implorons sa divine grace
D'imprimer tousjours devant nous
Les marques d'une heureuse trace ;
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder
La premiere Croix dans la France,
Jusqu'à sa Race, qui promet
De la planter chez Mahomet
Avec la pointe de sa lance.

C'est où mon esprit enchainé
Gousterà par un long estude
L'aise que prend mon cœur bien né
Quand il combat l'ingratitude,
Et si j'ay bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyseaux,
Qui ne songent point à me plaire,
Lisis, qui songe à mon ennuy,
Verra sur sa race et sur luy
Ma recognoissance exemplaire.

Il faudroit que ce devancier,
Le plus vieux que je veux produire,
Eust bien enrouillé son acier
Si je ne le faisois reluire.
Mais les livres et les discours
Ont si bien conservé le cours
De ceste veritable gloire,
Que je feray de mauvais vers
Si vos tiltres les plus couverts
Ne font esclat en la memoire.

A MONSIEUR DE L.

Sur la mort de son père.

ODE

Oste-toy, laisse-moy resver :
Je sens un feu se souslever
Dont mon ame est toute embrasée.
O beaux prés, beaux rivages verts,
O grand flambeau de l'univers,
Que je trouve ma veine aisée !
Belle aurore, douce rosée,
Que vous m'allez donner de vers !

Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et, pressant les feuillus rameaux,
Abat le reste de la nue ;
Iris a perdu ses couleurs ;
L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs ;
La bergere, aux champs revenue,
Mouillant sa jambe toute nue,
Fouille les herbes et les fleurs.

Ces longues pluyes dont l'hyver
Empeschoit Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées ;
L'orage ne fait plus de bruit ;
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées ;

Le vent emporte les nuées,
Et voilà le soleil qui luit.

Mon Dieu, que le soleil est beau !
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La Mort, grosse de deslairs,
De tenebres et de souspirs,
D'os, de vers et de pourriture,
Estouffe dans sa sepulture
Et nos forces et nos desirs.

Chez elle les geants sont nains ;
Les Mores et les Africains
Sont aussi glacez que le Scythe ;
Les dieux y tirent l'aviron ;
Cesar, comme le bucheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.

Tircis, vous y viendrez un jour ;
Alors les Graces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage,
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ny de vos yeux ny de vos mains.

Vostre pere est ensevely,
Et, dans les noirs flots de l'oubly
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sçait rien de vostre ennuy,
Et, ne fût-il mort qu'aujourd'huy,
Puis qu'il n'est plus qu'os et que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre.
Et vous touche aussi peu que luy.

Saturne n'a plus ses maisons,
Ny ses ailes, ny ses saisons :
Les Destins en ont fait une ombre.
Ce grand Mars n'est-il pas détruit ?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.

Le cours des ruisselets errans,
La fiere cheute des torrens,
Les rivières, les eaux salées,
Perdront et bruit et mouvement :
Le soleil, insensiblement
Les ayant toutes avallées,
Dedans les voûtes estoillées
Transportera leur element.

Le sable, le poisson, les flots,
La navire, les matelots,
Tritons, et Nymphes, et Neptune,
A la fin se verront perclus :
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune,
Et l'influence de la lune
Abandonnera le reflux.

Les planettes s'arresteront,
Les elements se mesleront
En ceste admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouyr.
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr,
Passera comme une peinture :
L'impuissance de la Nature
Laissera tout evanouir.

Celuy qui, formant le soleil,
Arracha d'un profond sommeil
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde,
Et ce grand desordre du monde
Peut-estre arrivera demain.

AU SIEUR HARDY [54]

Coustumier de courre une pleine
Qui s'estend par tout l'Univers,
J'entens à composer des vers
Trois milliers tout d'une haleine,

Hardy, dont les Lauriers feconds
Font ombre à tant de doctes testes
Que les plus grands de nos Poëtes
S'honorent d'estre tes seconds,

Jamais ta veuë ne s'amuse
A couler un Sonnet mignard,
Detestant la pointe et le fard
Qui romp les forces à la Muse.

Que c'est peu d'ouyr Cupidon
En Sonnets mollement s'esbatre,
Au pris de voir sur le Theatre
Le desespoir de ta Didon.

J'ayme Regnaud et Theagene,
J'en ayme encor un milion.
Mais plus qu'un livre d'Illion
Achille mort dessus ta Scene.

Je marque entre les beaux esprits
Malherbe, Bertaud, [55], et Porcheres

Dont les loüanges me sont cheres
Comme j'adore leurs escrits.

Mais à l'air de tes Tragedies
On verroit failly leur poulmon :
Et comme glacés du strymon
Seroient leurs veines refroidies.

Tu parois sur ces arbrisseaux
Tel qu'un grand Pin de Silesie,
Qu'un Ocean de Poësie
Parmy ces murmurans ruisseaux.

Les envieux de ton estime
Te donnent peu de sentiment,
L'ignorance est le chastiment
Comme la cause de ce crime.

Hardy, contre ces faux abois,
Toutes leurs Muses inegales
Tu feras voir comme cigales
Se crever en leur propre vois.

ODE [56]

Plain d'ardeur et d'obeyssance
Envers la majesté d'Amour,
Et maistrisé de la puissance
Du plus doux object de la Cour,
J'ay quitté le plaisant sejour
Où le Ciel me donna naissance.

Les prez, les arbres, les fontaines
N'ont pour moy rien de gracieux,
Je trouve les amorces vaines
Et ne puis destourner mes yeux
De cet object delicieux
D'où l'amour fait venir nos peines.

Autres-fois j'aymay la lumiere
Et lors qu'un beau Soleil riant
Couvroit l'azur d'une riviere
Des richesses de l'Orient,
Je salüois tout en priant
Les rais de sa clarté premiere.

Mais depuis une douce flamme
Dont Amour m'est venu saisir,
J'ay changé les vœux de mon ame.
Un plus bel astre est mon desir,
Et l'object de tout mon plaisir
Sont les yeux d'une belle Dame.

Autres-fois j'aymay la peinture
Et l'esmail des vives couleurs
Dont la terre a sa couverture
Quand l'Aurore avecques ses pleurs
Baigne le sein de tant de fleurs
Que luy presente la Nature.

Maintenant ce plaisir sauvage
M'est plus aigre que mon tourment,
J'ay les fleurs d'un jardinage
Et depuis que je fus amant
Je n'aymay plus tant seulement
Que les lis de ce beau visage.

O Deserts, je vous abandonne ;
Vostre sejour est trop hideux ;
L'horreur de vos forests m'estonne ;
C'est dans la Cour où je me veux,
Et c'est, ô Reyne de mes vœux,
A vos beautez que je me donne.

Les Dieux qui frappent aujourd'huy
L'Ange à qui j'ay voüé ma plume,
Par jalousie, ou par coustume,
Tachent à triompher de luy
C'est leur eternal exercice.
Ils tuerent jadis Narcisse,
Ils ont fait mourir Cyparis.
Et d'une influence maudite
Dedans les bourbes de Paris
Ont fait cheoir le sang d'Hypolyte.

L'un meurt icy sur un bournier
Et l'autre est englouti de l'onde
Tel aujourd'huy sort de ce monde
Qui n'estoit pas malade hier.
C'est la bonté, c'est la malice,
La providence, ou le caprice
Ou de la nature, ou des Dieux,
Qui, nous voyant tels que nous sommes
Deviennent bientost Envieux
De la felicité des hommes.

Il est vray que nous sommes mis
Tost ou tard soub la sepulture,
Mais c'est un repos de nature
Qui ne leur fust jamais permis.
En tout tems le plus miserable
Trouve son sort si favorable

Que luy-mesme il se peut guerir.
Les Dieux, esclaves de leur vie,
Ne sçauroient se faire mourir
Quand mesme ils en auroient envie.

Nous avons des yeux et des mains :
Les Dieux ne sont que des nuages
Et quand ils veulent des visages
Ils en empruntent des humains.
Dans leur Palais melancholique
Ils n'ont ny danses ny musique,
Ils n'ont ny repas, ny someil,
Leur plus glorieux avantage
C'est la conduite du Soleil
Qui ne luit que pour nostre usage.

Nostre destin est assez doux,
Et, pour n'estre pas immortelle
Nostre nature est assez belle
Si nous sçavons jouir de nous.
Rien que nous-mesme ne nous blesse,
Nostre mal, c'est nostre foiblesse.
Le sot glisse sur les plaisirs
Mais le sage y demeure ferme
En attendant que ses desirs
Ou ses jours finissent leur terme.

PARAPHRASE D'UNE ODE D'HORACE [58]

Va sous les heureux auspices
De la Reyne fille des eaux [59],
Ainsi tousjours te soient propices
Les regards des freres jumeaux : [60]

Que le Dieu puissant [61] qui gouverne
La profonde et sourde caverne
Où les Vents demeurent enclos,
Ne laisse aller que le Zephire [62]
Dans les voiles de la navire
Qui te va porter sur les flots.

Toy qui tiens un gage si rare,
Orgueilleux et riche vaisseau
Qui dessus l'element barbare
Porte ce glorieux fardeau :

Faits que bien-tost Virgile arrive
Sain et sauf à la Grecque rive
Et sans faire trop long sejour,
A force de voile et de rame
Faits que la moitié de mon ame
Soit bien-tost icy de retour.

Celuy qui le premier du monde
Forçant les eternelles loys
Entreprit de bastir sur l'onde
Une foible maison de bois :

Qui sans perdre bras ny courage
A veu combattre en un orage
Les vents d'Affrique et d'Aquillon
Dont les terreurs continuees
Meslent souvent dans les nuees
Et les vagues et le sablon.

Qui pour le frimas et la pluye
Que verse toute une saison
Ne se déplaist ny ne s'ennuyé
Dans l'ordure de sa prison

Quand il oit du costé de l'Ourse
Murmurer l'orgueilleuse course
De ces vieux Tyrans de la mer,
Sous qui le flot Adriatique
Tantost demeure pacifique
Et tantost fait tout abismer.

Quand il vit parmy les tempestes
Les rocs sanglans d'Acrocéron [63]
Et mille monstrueuses bestes
Qui font leur queste à l'environ :

S'il ne regreta le rivage
Il avoit l'esprit bien sauvage,
Au lieu d'un naturel humain,
Il avoit le cœur d'une Eryne,
Au lieu de cuir en la poitrine
Il avoit des plaques d'airain.

En vain l'Autheur de la Nature
A séparé cet element,
Qu'il a fait comme une ceinture
Pour nous contenir seulement.

Nos temeraires artifices
Ont inventé des edifices
Par où nostre desir mutin
A desjà trouvé des passages
Pour les plus retirez voyages
Où reluit l'espoir du butin.

Il n'est rien que l'audace humaine
Qui se resout à tout souffrir
Ne delibere et n'entreprenne
Quelque mal qui se puisse offrir.

L'insolence de Promethee
L'orgueil de ce premier Athee
Jusqu'au Ciel pillà les Autels
Et ravit les flammes celestes
D'où depuis et fievres et pestes
En ont puny tous les mortels.

Personne auparavant ce crime
D'un puisné ne porta le dueil
Le cours d'un aage legitime
Nous mettoit tous dans le cercueil.

Dedale encore sur la plume
Voulut voir où le jour s'allume,
Hercule fut dans les Enfers, [64]
Et penetrans ces noires caves,
En ramena quelques esclaves
Qu'il avoit arraché des fers.

Bref, rien ne paroist impossible
A l'entreprise des humains
Rien n'est si fort inaccessible
Qu'ils n'y puissent jetter les mains.

Les fermes voûtes asurees
Devant nous sont mal assurees,
Nostre fureur y veut monter :
C'est aussi pourquoy le tonnerre
Pour chastier tousjours la terre
Est en la main de Jupiter.

ODE

A M. DE LIANCOURT [65]

Entretiens la melancholie
Dont sy joyeusement tu meurs :
Aussy bien est-ce une folie
De croire vaincre ses humeurs.
La tristesse pensive et blesme
Ne prend conseil que d'elle-mesme ;
Elle seule entend ses secrets.
Le chagrin jamais ne se lasse,
Et quoy que la raison y fasse
Elle acheve tous ses regrets.

Une profonde resverie
T'accoustume à ne rien ouïr,
Et tu n'as point de fascherie
Qu'au propos de te resjoûir.
N'est-il pas vray que les estudes
Te plaisent, et les solitudes ?
Que les vers touchent ton esprit ?
Je t'en fairay tant que je vive,
Et c'est pour toy que je cultive
Ce bel art que le ciel m'aprit.

Lors qu'enfin la haine importune
Quy me défend de t'aprocher
N'ostera plus à ma fortune
Ce bonheur qu'elle tient sy cher,

Aucun plaisir ne se compare
A celluy que je te prepare :
Je quitteray tous mes amis,
Et quelque maistre que je serve
Mon service est avec rezerve
De celluy que je t'ay promis.

La force d'une destinee
Quy me tire agreablement
Me tient ainsin l'ame obstinee
A t'aymer eternellement.
Sans toy, le ciel m'avoit faict naistre
Incapable d'avoir un maistre :
Pren garde de ne maltraitter
Ma volontaire servitude,
Et jamais ton ingratitude
Ne te la fasse regretter.

Ce n'est pas qu'il me prenne envie
De me desdire de mes vœux.
Ny de passer jamais ma vie
Qu'avecques toy sy tu ne veux.
J'endureray de ta colere
Auparavant que te desplaire
Comme font les plus bas espritz :
Ne flatte pas trop mon merite,
Mais aussy jamais ne m'irrite
Par les injures du mespris.

Liancour, traiste moy, de grace,
Comme un esprit des mieux domptez,
Et, de force ny de menasse,
Ne gouverne mes vollontez.
Un fier commandement qu'y presse
M'oblige moins qu'une caresse :
J'enrage s'il me faut fleschir.
Les liens trop forts je les brise

Et la rigueur quy me maistrise
Me conseille de m'afranchir.

Une ame aux crimes endormie,
Quy ne s'esmeut d'aucun affront
Et que l'horreur de l'infamie
Ne peut faire changer de front,
Sert à tout, et jamais ne pense
Qu'au profit de la recompense.
Dieux quy m'avez voulu donner
Plus d'amour et plus de courage
Vous sçavez que le moindre outrage
Est capable de m'estonner.

Mais à quoy cette deffiance ?
Je parle ung peu bien rudement,
Et reproche à ma conscience
Des faux soubçons qu'elle dement.
Je n'ay rien quy m'oblige à craindre
Que tes desdains me facent plaindre.
Je sçay que tu me fais l'honneur
De me tenir en quelque estime
Comme je croy bien legitime
L'esperance de ce bonheur.

Je trouve un soing bien ridicule
De travailler à son renom.
Deubt-on vaincre le nom d'Hercule
Dont je doutte s'il feust ou non,
Après nous, il ne faut attendre
Que la pourriture et la cendre :
Achille, dont le vieux tombeau
Est de sy fresche renommee
Quand sa paupiere feut fermee,
Ne se vit ny vaillant, ny beau.

En l'ignorance de nostre age
Les bons espritz ont ce malheur,
Qu'on juge mal de leur courage,
Feussent ils fils de la valeur.
On pense que, depuis Pompee
Les sçavans n'ont tiré l'espee ;
Et semble un monstre en l'Univers
Quy ne se peut croire sans charmes,
Qu'un homme ayt pô porter les armes
Et qu'il ayt sçeu faire des vers.

Je ne veux pas que les histoires
A nos neveux fassent sçavoir
Le petit bruict de deux victoires
Que le destin m'a faict avoir.
Quoy qu'on parle, quoy qu'on se taize
Je n'en suis pas mieux à mon aize ;
Et sy peu qu'on m'a veu cueillir
Des lauriers au sort de la guerre,
Je veux bien que dessus la terre
Il[s] puisse[nt] avecques moy vieillir.

Quand tu seras parmy les anges,
En ses delicieux propos,
Je ne veux point que mes louanges
Divertissent ton doux repos.
Aussy tost je me veux resoudre
A croire que tu n'es que poudre.
Je veux, tant que ton œil luira
Que mes escritz te rejouissent
Mais je veux qu'ils s'ensevelissent
Alors qu'on t'ensevelira.

Mais à quoy ces discours funebres
Des sepultures et des morts ?
C'est boire aux fleuves des tenebres
Avant que d'en toucher les bords.

Après nous, il ne faut attendre [66]
 Que la pourriture et la cendre :
 Achille, dont le vieux tombeau
 Est de sy fresche renommee
 Quand sa paupiere feut fermee
 Ne se vit ny vaillant, ny beau.

Tandis que l'aparence est grande
 Que nostre age n'arrive pas
 A l'heure de payer l'offrande
 Que prend l'idolle du trespas,
 Servons à nostre jeune vie :
 Aussy bien l'estre de la vie
 Au tombeau comme nous est mis.
 Et quel bon sens ou quelle estude
 Nous peut oster l'incertitude
 Du futur quy nous est promis ?

Liancour, je pensois escrire
 Huict ou dix vers tant seulement ;
 Mais comme la fureur m'attire,
 Je la suis insensiblement.
 Comme je n'ay nulle mesure
 En l'amitié que je te jure
 J'ay peyne de me retenir
 En un service qui te plaise :
 Car c'est le comble de mon ayze
 Que l'honneur de t'entretenir.

EPIGRAMME [67]

Sainte Image du Roy des Cieux,
Jeune et victorieux Monarque
Qui donnez de l'envie aux Dieux
Et de la terreur à la Parque,
Sans injustice et sans effort
Vous ressusciterez un mort :
Esteignez le feu qu'on m'allume,
Et modérant l'ardeur des loix
Ne laissez point brusler la plume
Qui n'escrivit que vos exploits.

QUADRIN [68]

Je nasquis au monde tout nud,
Je ne sçay combien je vivray ;
Si je n'ay rien quand je mourray
Je n'auray gagné, ny perdu.

NOTES

1. — Cette ode a paru deux fois en plaquette, avant d'être insérée dans l'édition de 1621 : 1^o *Le bannissement de Theophile, présenté au Roy*, M.DC.XX. 2^o *Vers présentes au Roy. Sur l'Exil de Theophile*, M.DC.XX. Dans ces deux éditions, la première strophe présente des variantes :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les Elemants,
Esmeut avecq' des tremblements
La grande masse de la terre,
Dieu, qui vous mist le sceptre en main,
Qui le vous peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere
Et vous sauve les fleurs de lis
Des tombeaux et de la poussiere
De tant de roys ensepvelis.

Cette dernière leçon a été suivie par G. Vernoy, dans le *Nouveau Recueil de diverses poesies du sieur Theophile. La plus part faictes durant son exil. A Lyon, par Antoine Soubron. M.DC.XXII, et à Rouen, chez Claude le Vilain... M.DC.XXIII.*

2. — *Le conseil qui fit faillir Auguste.* On sait qu'Auguste exila Ovide, pour des raisons restées obscures. M. René Pichon assure qu'Ovide ayant voulu, ainsi que Virgile et qu'Horace, collaborer au relèvement religieux et national entrepris par Auguste, ne réussit, dans les *Fastes*, qu'à faire une « œuvre officielle sans aucune inspiration nationale, liturgique sans aucun sentiment religieux » ; de plus, il travestit de façon assez piquante les légendes romaines, et multiplia les flatteries grossières à l'égard d'Auguste. L'Empereur, déjà mal disposé par les écrits antérieurs du poète, qu'il jugeait trop légers, le relégua sur les rives du Danube. Une autre thèse, selon laquelle Ovide aurait été amoureux de l'Impératrice, ce qui lui aurait valu son exil, permit à Garriison d'établir un rapproche-

ment entre Ovide et Théophile, qu'il assure avoir été amoureux d'Anne d'Autriche, et que cet amour lui valut l'exil et la persécution qui suivit.

3. — *Ire*, colère.

4. — *Le front de la lune*, il s'agit du croissant, l'emblème des musulmans.

5. — *Henry de Montmorency*, fils du Connétable de Montmorency, est né le 30 avril 1595, à Chantilly. « Il demeura maistre de son bien à dix-neuf ans. Quoy qu'il eust les yeux de travers, il estoit pourtant de fort bonne mine : il avoit le geste le plus agreable du monde, aussy parloit-il plus des bras que de la langue... Il ne disoit pas de sottises, mais il avoit l'esprit court. En récompense, il estoit brave, riche, galant, liberal, dansoit bien, estoit bien à cheval, et avoit tousjours des gens d'esprit à ses gages, qui faisoient des vers pour luy, qui l'entretenoient d'un million de choses, et luy disoient quel jugement il falloit faire des choses qui couroient en ce temps-là... Il fut amoureux de la Reyne ; les Anglois l'interrompirent : c'estoit en mesme temps que M. de Bellegarde. Il recommença après.. Sa femme qui n'estoit pas une fort agreable personne, devint bientost jalouse de luy. Cependant, pourveû qu'il luy fist confidence de ses galanteries, elle ne luy donnoit point de peine, mais elle ne vouloit pas qu'il luy mentist. M. de Montmorency avoit une telle vogue qu'il n'y avoit pas une femme de celles qui avoient un peu la galanterie en teste, qui ne voulust, à toute force, en estre cajolée ; et il en est venu des grovinces expres pour tascher de luy donner dans la veüe. C'est pour cela que la Marquise de Sablé, toute delicate qu'elle a tousjours esté en gens, en faisoit un très grand cas ; et c'est avec luy qu'elle a le plus fait de galanteries. » (Tallemant). Ses rapports avec Richelieu étant devenus mauvais, il se révolta en compagnie de Gaston d'Orléans et réussit à soulever les États du Languedoc, mais il fut blessé et pris au combat de Castelnaudary, et le Parlement de Toulouse le condamna à mort (1632). Consulter l'*Histoire d'Henri, dernier duc de Montmorency*, par DUCROS.

6. — *Ce vagabond*, Énée, fils d'Anchise et de Vénus, prince troyen, qui s'établit dans le Latium, après de nombreuses aventures racontées dans l'*Enéide*, de Virgile.

7. — *Monsieur de Losieres*. Charles de Lozières, de la maison de Thémynes, blessé au siège de Monheurt en décembre 1621, et mort à Bordeaux, le 24 décembre 1622.

8. — *Pasquin* : ce mot, synonyme de satire anonyme, vient de Pasquino, savetier italien, qui vécut on ne sait quand, et célèbre par son esprit sarcastique et moqueur.

9. — *Le Marquis de Boquiquant*. Il s'agit de George Villiers de Buckingham, dont, au XVII^e siècle, on orthographiait le nom comme on le prononçait, c'est-à-dire fort mal. Théophile écrit ici Boquiquant. Tallemant écrivait Bouquiquant. Buckingham, né le 20 août 1592, à Broskesby, était fils de George Villiers de Brookesby. Il reçut une éducation de jeune élégant. Présenté à la cour en 1614, il fut bientôt le favori de Jacques I^{er} sur lequel il eut une influence considérable, au point qu'un certain moment, il fut le véritable maître de l'Angleterre. Mais son insouciance et sa politique d'amis lui firent commettre de graves fautes, notamment dans la réorganisation de la flotte anglaise (1619) et dans l'affaire de l'invasion du Palatinat par les Espagnols. Il se maria avec lady Catherine Manners, et subit alors l'influence de l'ambassadeur d'Espagne. S'étant ressaisi, il devint l'idole des protestants ; sa popularité, à ce moment, fut immense. Il négocia le mariage du prince de Galles avec la princesse Henriette-Marie, sœur du roi de France. Durant son ambassade à Paris, en 1625, il courtoisa Anne d'Autriche. On a écrit que, de ses amours avec cette reine, naquit celui que l'on connaît dans l'histoire sous le nom de l'homme au masque de fer. Bientôt cependant, sa popularité décrut, et il mourut assassiné à Portsmouth, le 23 août 1628, au moment où il s'embarquait pour La Rochelle.

10. — *Ibis*. Alors qu'il était en exil, Ovide voulut se venger d'un ennemi. Il écrivit contre lui un poème de six cents vers, *Ibis*, dans lequel il énuméra, pour l'y vouer, tous les supplices de la mythologie et de l'histoire.

11. — *Caterre*, forme archaïque de catarrhe.

12. — *Avette*, forme archaïque d'abeille.

13. — *Endimion*, fut aimé de Séléné, qui en eut cinquante filles. Une autre légende, plus répandue, montre Endymion admis dans

l'Olympe, et condamné par Zeus à un sommeil éternel pour avoir osé porter ses yeux sur Hera. Séléné venait chaque nuit l'admirer et l'embrasser.

14. — *Oy, d'oir*, forme archaïque d'*ouïr*.

15. — *Silene*, regardé comme le père nourricier de Bacchus. Il était fils de Pan et d'une nymphe. Il vivait sur le mont Nysa, et il était réputé pour sa sagesse et son don de prophétie qu'il ne pouvait exercer qu'étant ivre.

16. — *Hyacinthe*, fils du roi Amyclos. Il était aimé d'Apollon et de Zéphyre. Un jour qu'Apollon et lui se livraient à leur jeu préféré, le lancement du disque, Zéphyre (et non Borée, comme le dit plus loin Théophile), pour se venger du mépris de son amour, détourna un disque dans sa course, et le projeta contre Hyacinthe, qui mourut sur-le-champ. Son sang donna naissance à la plante qui porte son nom, la jacinthe.

17. — *Regnauld*, personnage principal de la *Jérusalem délivrée*, poème du Tasse. Regnauld se laissa retenir loin de l'armée des Croisés par la coquetterie et le charme d'Armide.

18. — *la navire* : jusqu'à Bossuet, *navire* fut du féminin.

19. — *M^{lle} de Rohan*, Henriette, sans nul doute. « Elle avoit une passion la plus demesurée qu'on ayt jamais veüe pour M^{me} de Nevers, mere de la reyne de Pologne. Quand elle entroit chez cette princesse, elle se jettoit à ses piez, et les luy baisoit. M^{me} de Nevers estoit fort belle, et elle ne pouvoit passer un jour sans la voir, ou luy escrire si elle estoit malade : elle avoit tousjours son portraict, grand comme la paume de la main, pendu sur son corps de robe, à l'endroit du cœur. Un jour, l'esmail de la boiste se rompit un peu ; elle le donna à un orfevre à raccommoder, à condition qu'elle l'auroit le jour mesme. Comme il travailloit à sa boutique, l'esmail s'envoila, comme ils disent, parce qu'une charrette fort chargée, en passant là tout contre, fit trembler toute la boutique. Elle y alla pour le r'avoir, et fit des enrageries espouvantables à ce pauvre homme, comme si c'eust esté de sa faute que ce portraict n'estoit pas raccommodé ; on le luy rendit en l'estat qu'il estoit (de peur qu'elle demeurât une nuit sans ce portraict), et le lendemain elle le ren-

voya. Elle pensa se jeter par les fenestres quand M^{me} de Nevers mourut, et on dit qu'elle heurloit comme un loup. Quand elle mourut, on l'enterra avec ce portraict. Elle disoit : « Je voudrois seulement estre mariée pour un jour, pour m'oster cet opprobre de virginité. » On dit qu'elle y avoit mis bon ordre. » (Tallemant.)

20. — *Ilion*, l'un des noms de Troie.

21. — *Pourmener*, forme archaïque de *promener*.

22. — Après ce vers, on peut lire, d'une écriture du XVIII^e siècle, en marge d'un exemplaire des *Délices* se trouvant aujourd'hui à la Bibliothèque Mazarine, les douze vers suivants :

Si Platon revenoit au siecle d'aujourd'huy,
Le moindre maquereau se moqueroit de luy.
Fortune est seulement aux vertueux severe :
La bonne conscience est sœur de la misere.
Si le Ciel m'avoit fait un de ces gros prélats,
De tous les fils du Ciel on me croirait l'Atlas ;
Si j'estois cardinal, et fussé-je une beste,
Mon chapeau couvriroit les défauts de ma teste.
Le moyen plus aisé de bien fort profiter
Et d'acquérir beaucoup, c'est ne rien meriter ;
Plus il nous faut de bien, plus le destin est chiche,
Et se monstre prodigue alors que l'on est riche.

23. — *M. du Fargis*, Charles du Fargis d'Angennes, « cousin-germain du marquis de Rambouillet, homme de cœur, d'esprit, et de sçavoir mesme, mais d'une legereté estrange » (Tallemant), fut ambassadeur en Espagne. Sa femme est célèbre par ses intrigues et son exil.

24. — *Les arbres de Dodonne* : L'oracle de Dodonne fut un des plus vénérés de la Grèce. Situé dans une humide vallée au pied du Tmaros, il resta fidèle au culte de Zeus. Le plus particulier des rites divinatoires de Dodonne était l'observation du murmure de l'air dans les feuilles d'un grand chêne consacré à Zeus.

25. — *Sa carosse* : au XVII^e siècle, carosse était du féminin.

26. — *Ce Comte libéral* : Le Comte de Candale s'était joint (septembre 1615) aux réformés commandés par le duc de Rohan qui

avait pris le parti de Condé contre le Roi et la Reine-Mère... On ne signale comme fait d'armes saillant de cette petite guerre civile dans le Quercy qu'une sortie de la garnison huguenote de Castel-Jaloux qui vut fivement repoussée par les troupes royales. (F. LA-CHEVRE, *Le procès de Théophile*, p. 15, t. I.) Consulter Tallemant.

27. — *Celui qui força les destins* : Orphée.

28. — *Titon* : l'Aube (Eos) étant tombée amoureuse de Céphale l'enleva et lui accorda ses faveurs en Syrie ; elle eût de lui Titon, qui fut le père de Phaéton.

29. — *M. de Pesé* : René de Courtavel, sieur de Pezé, épousa Marie de Saint-Gelais, fille de Françoise de Souvré et d'Artus de Saint-Gelais, sieur de Lansac. Consulter Tallemant.

30. — *M. de Vertamont*, conseiller au Parlement, chargé du procès de Théophile.

31. — *Tircis*. Il s'agit de Jacques Vallée, sieur des Barreaux, né à Châteauneuf-sur-Loire, en 1599. Son père fut intendant des finances sous Henri IV, conseiller au Parlement de Paris, et Maître des Requêtes. Des Barreaux fit ses humanités au collège de La Flèche : « C'estoit un fort beau garçon ; il avoit l'esprit vif, sçavoit assez de choses, et réussissoit à tout ce à quoy il se vouloit appliquer » (Tallemant). Ce fut sans doute chez François Luillier, le père de Chapelle, qu'il rencontra Théophile. Les deux hommes s'unirent d'une étroite amitié. Ils s'entretenaient ensemble des graves problèmes métaphysiques, et fréquentaient les joyeux cabarets. « On ne manqua pas de dire, en ce temps-là, que Théophile en estoit amoureux, et le reste... On avoit fait Des Barreaux conseiller, mais ce mestier ne luy plaisoit guères, et il mit au feu l'unique procez qui luy fut distribué ; car, comme il vit qu'il y avoit tant de griffonnages à deschiffrer, il prit tous les sacs et les brusla tous l'un après l'autre. Les parties estant venues pour sçavoir s'il les expediroit bientost : « Cela est fait », leur dit-il ; « ne pouvant lire vostre procez, je l'ay bruslé. — Ah ! nous sommes ruinées », dirent-elles. — « Ne vous affligez pas tant ; il ne s'agissoit que de cent escus, les voylà, et je croy en estre quitte à bon marché. » Depuis, il n'en voulut plus ouïr parler, et disoit plaisamment que le Roy alloit plus souvent que luy au Palais. Il ne garda pas sa charge long-

temps, car il fit tant de debtes qu'il la fallut vendre. » (*Id.*). Des Barreaux fit la connaissance, vers 1630, de Marie de Lou de l'Orme, qui devait devenir, un peu plus tard, la très célèbre courtisane Marion de l'Orme. Marie était née à Paris le 3 octobre 1613. Elle était le cinquième enfant (sur douze) de Jean de Lou, sieur de l'Orme, baron de Baye, président des trésoriers de France en Champagne. « Si elle eust voulu se marier, elle eust eu vingt-vinq mille escus en mariage ; mais elle ne le voulut pas. C'estoit une belle personne, d'une grande mine et qui faisoit tout de bonne grâce ; elle n'avoit pas l'esprit vif, mais elle chantoit bien et joüoit bien du theorbe. Le nez luy rougissoit quelquefois, et pour cela elle se tenoit des matinées entieres les piez dans l'eau. Elle estoit magnifique et despensiere, et naturellement lascive. » (*Id.*). Des Barreaux s'éprit de la jeune fille, qui ne laissait guère pressentir la courtisane, et il lui fit assidûment la cour. Marie répondit à ses vœux, mais chastement, et Des Barreaux put écrire ces vers :

Dieux ! quels sacrez embrassemens
Ont encore mon ame ravie ?
Quels delicats attouchemens,
Dont tant de douceur est suivie,
Quels transports, quels ravissemens
Me donnent la mort et la vie ?

Baisers purs, baisers innocens,
Ah ! souvenirs, mes seuls complices
De tant d'agreables delices
Où se sont emportés mes sens.
Hélas ! que vous estes puissans
Pour mon bien et pour mes supplices.

Par vous je gousté des plaisirs
Qu'un mortel ne devoit attendre ;
Par vous je brusle de desirs
Où mon cœur n'oseroit pretendre,
Et qui s'exalent en soupirs
Après l'avoir reduit en cendre.

Ah ! que ce desir limité
Menace mon cœur de martyre,
Belle fleur de virginité
Pour qui justement je soupire ;
Après tant de felicité,
Est-il bonheur où je n'aspire ?

Taisez-vous, profane vouloir,
Meurtrier de l'honneur de ma Dame ;
Son innocence, et mon devoir,
M'ont mis tant de respect dans l'ame
Que je vous en defens l'espoir,
Sous peine de noircir ma flame.

Voudriez-vous, ô fureur estrange,
Corrompre tant d'integrité ?
Le ciel tient un foudre qui vange
Une telle infidélité.
Non, non, gardez sa pureté,
Sçachez que vous aimez un Ange.

Les deux amoureux, cependant, furent troublés par le père de la jeune fille, qui les sépara, et emmena Marie loin de son séducteur. Et Des Barreaux chanta sa déception :

Faut-il que je te die adieu,
Faut-il que tu quittes ce lieu,
Faut-il qu'une si longue absence
Coupe avec tant de cruauté
Ce doux lien de l'esperance
Qui joint mon ame à ta beauté,
Et que je conserve la vie
En perdant les yeux de Marie ?

Non, par un violent effort
Il faut que je cherche la mort,
Et je trouve dans mon courage
Assez pour finir ma langueur.
Mais je respecte ton image,
Que je porte empreinte en mon cœur,
Ne pouvant, criminel, attenter à ma vie
Sans toucher au portrait des beautez de Marie.

Je veux donc vivre pour t'aimer ;
Mais toy, qui m'as sceu enflammer
D'une passion toute extrême,
Apprens de ton fidele amant
Que je ne vis plus pour moy-mesme,
Mais pour t'aimer parfaitement
Et pour souffrir constant le reste de ma vie
Ces traits tous pleins de feu des beaux yeux de Marie.

Mon ange, je te jure icy,
 Ce doux et ce puissant soucy
 Dont tes yeux ont remply mon âme,
 Qu'aucun outrage du destin
 N'esteindra jamais cette flâme
 Que tu allumes dans mon sein ;
 Le dernier soupir de ma vie
 Formera le nom de Marie.

Plus tard, ayant appris par Marie son retour à Baye, Des Barreaux s'introduisit secrètement dans le château. « Il fut huit jours caché dans un meschant cabinet où l'on mettoit du bois : là, elle lui apportoit à manger, et la nuit il alloit coucher avec elle. » (*Id.*). Et Des Barreaux chanta sa victoire :

Je suis vainqueur d'une maistresse
 Que seule j'estimois digne de mes sôûpîrs,
 Et quoy qu'elle ait l'orgueil d'une Deesse,
 J'esteins dans son beau sein le feu de mes désirs.
 Après cette illustre victoire,
 Dans ces transports délicieux,
 Je meurs, je ressuscite, ô grand maistre des Dieux,
 Amour, que j'ay par toy de plaisir et de gloire!

Ainsy d'ayse l'ame ravie,
 Le plus aymable des amants,
 Tyrsis dans les embrassemens
 De son adorable Sylvie,
 Soupiroit, agité de ces doux mouvemens
 Qui donnent la mort et la vie,
 Et dans ces bien-heureux momens
 Où les voluptés accomplies
 Laissent les passions remplies
 Jusqu'aux derniers contentemens,
 Il disoit à son cœur dans ses ravissement,
 Je suis vainqueur d'une maistresse... etc...

Il tient entre ses bras cet objet qu'il adore,
 Il jouit pleinement de toute sa beauté,
 Il sent que ses plaisirs sont une vérité,
 Et il ne les croit pas encore,
 Tant l'amant a de peine à croire
 Ce qu'il a si fort désiré.
 Il doute du présent, il faut que sa mémoire
 Travaille puissamment à l'en rendre assuré :

Mais assuré qu'il est de son bonheur extrême,
Ce bien-heureux amant dit encore en luy-même,

Je suis vainqueur... etc...

Dans l'estat glorieux d'une faveur si rare,
Tyrsis se méconnoist, et ne connoist plus rien ;
Il se perd ; son ame s'égare
Dans la possession d'un bien
Duquel cette beauté ne luy est point avare :
La honte et le respect par l'amour sont bannis,
Tyrsis gousté à longs traits des plaisirs infinis ;
Sa main sur ce beau corps se promène à son aise,
Il la baise cent fois, et mil il la rebaise ;

Mais de ces précieux baisers,
Il n'en parle qu'à ses pensers.
Pensers, dit-il, mes seuls complices
De tant d'agréables delices,
Où s'abandonnent tous mes sens,
Demeurez toujours innocens
Et ne souffrez pas que ma bouche
Trahisce criminellement
Un secret qui si fort vous touche.

Le silence et la foy sont les pierres de touche
Qui font connaître un véritable amant ;
Ma bouche, soyez donc fidelle
Tout autant que Sylvie à mes yeux paroist belle ;
Vous le serez parfaitement ;
Et, soupirant pour elle une éternelle flame,
Conservez-la, s'il se peut, en mourant ;
Laissez le penser à mon ame,
Mais ne dites jamais, même en expirant,
Je suis vainqueur... etc...

Malheureusement, tout se découvrit. Le père de Marie l'emmena encore une fois à Paris, espérant pouvoir mieux la surveiller. En vain ! Marie s'enfuit du domicile paternel, et rejoignit son amant : « Elle l'alloit trouver en une maison au faubourg Saint-Victor, qu'il avoit fait fort bien meubler, et où il y avoit un grand jardin. Il appelloit ce lieu l'Isle de Chypre. Elle devint grosse trois ou quatre fois ; mais elle se faisoit vider. Une fois, elle s'en avisa trop tard, et quoy qu'elle eust prit assez de drogues pour tuer un Suisse, elle fit pourtant un garçon qui se portoit le mieux du monde, et qui crioit le plus fort. » (*Id.*). En cette *Isle de Chypre*, Marie devint

Marion, et délaissa Des Barreaux. Elle lui donna pour successeurs, ou même pour associés, Cinq-Mars, Rouville, Arnaut, Miossens, Saint-Évremond, La Meilleraye, etc., etc. Et Des Barreaux chanta son désespoir :

Quoi que mes ennemis, d'une noire malice
Aient fait reïssir leur lasche trahison,
Je garde avec respect l'honneur de ma prison
Et ne demande point qu'on me fasse justice.

Quoi que ma déité dédaigne mon service,
Je ne veux point pourtant chercher ma guérison,
Et sans examiner ny conseil ny raison,
Je veux mourir plustost que ma flamme perisse.

L'honneur de la servir m'est si fort précieux,
Que pour me rebuter d'adorer ses beaux yeux,
Elle n'aura jamais assez d'ingratitude,

Et, quand en cet amour je n'aurois que douleur
J'aime mieux qu'elle soit cause de mon malheur
Que toute autre le soit de ma béatitude.

C'était là témoigner d'un ardent amour ; mais, Tallemant nous l'a dit, Marion n'avait pas l'esprit vif, et elle était lascive, deux raisons pour n'être pas touchée par les sentiments, et pour se lasser rapidement des voluptés que peut offrir un seul amant. En vain, Des Barreaux souffrit et supplia :

Toy, qui portes mon cœur dans l'air de ton visage,
Qui fais tout mon destin d'un seul trait de tes yeux,
Ne te verray-je plus, objet délicieux,
Ange, du Dieu vivant la plus parfaite image.

Astre de mon bonheur, sois-le de mon naufrage,
Que je meure par vous, regards délicieux,
Lumière, feux, éclairs, si doux, si furieux,
Tuez-moy, brûlez-moy, consommez vostre ouvrage.

Je sçay que j'en mourray, l'excès de mon amour,
Si je revoy vos yeux, me privera du jour,
Beaux yeux dont la lumière et me plaist et me tue,

Achévez, achevez mon triste desespoir,
Et s'il faut de ma mort acheter vostre veüe,
Je veux bien que ma mort soit le prix de vous voir.

Marion ne revint pas. Elle était entretenue par de riches seigneurs. Richelieu lui-même la désirait, et sans doute, la fit-il venir partager son lit. Gloire suprême, Marion, par son amour pour Cinq-Mars, suscitait la jalousie royale ! Des Barreaux était loin dans sa pensée, et le poète devenait malade :

Hâ ! que je souffre de tourments
Quand je retourne ma pensée
Sur tous ces bienheureux moments
De ma félicité passée !
Rage, Dépit, Amour, Regret,
Qui d'un ver cuisant et secret
Rongez mon âme tourmentée,
A quoy tant de divers retours !
Pour un seul cœur de Prométhée,
Faut-il tant et tant de vautours ?

Très affaibli, très déprimé, et toujours très amoureux, Des Barreaux crut un moment que la mort allait venir. Il la souhaita :

Je m'en vais à la mort où toute la nature,
Impuissante qu'elle est, se laisse évanouir.
J'ay veu sous le Soleil tout naistre et tout perir ;
Qui me dispenseroit de la même aventure ?

J'aimai de deux beaux yeux la lumière si pure,
Ces beaux yeux n'eurent pas à dédain mon désir,
Un temps je fus heureux ; elle devint parjure :
Que me reste-t'il plus à faire qu'à mourir ?

Je meurs donc sans regret, et martyr de l'amour ;
Je perds sans murmurer la lumière du jour ;
Il ne me reste plus que ce funeste change,

Après avoir perdu, par un malheureux sort,
Les plaisirs que j'avois dans le sein de mon Ange,
Que chercher du repos dans le sein de la mort.

Ce sont les derniers vers que Des Barreaux écrivit sur son amour. Marion devint la courtisane à la mode, bonne fille, un peu sotte, et un peu jalouse de la très fine Ninon. « Le petit Quillet, qui estoit fort familier avec elle, dit que c'estoit le plus beau corps qu'on pust voir. Il luy a baisé cent fois ce que vous sçavez, mais c'estoit tout. Il luy disoit : « Comme il vous vient des visions en desbausche

de manger des ordures, de mesme il vous pourra venir quelque envie en ma faveur. » C'est un vilain petit homme couperosé... Elle avoit trente-neuf ans quand elle est morte, cependant elle estoit aussy belle que jamais. Sans les frequentes grossesses qu'elle a eües, elle eust esté belle jusqu'à soixante ans. Elle concevait facilement, car elle estoit lascive, comme j'ay dit. Elle prit, un peu avant que de tomber malade, une forte prise d'antimoine pour se faire vuidier, et ce fut ce qui la tua. On luy trouva pour plus de vingt mille escus de hardes ; jamais gants ne luy duroient que trois heures... Sa grande despense et le desordre des affaires de sa famille l'obligerent à mettre en gage le collier que d'Esmery luy avoit donné, Elle disoit de ce gros homme qu'il estoit d'agréable entretient qu'il estoit propre, et qu'il faisoit bien la chosette... Lorsqu'elle fut feliciter le feu président de Mesme pour faire sortir son frere Baye de prison, où il avoit esté mis pour debtes, il luy dit : « Eh ! Mademoiselle, se peut-il que j'aye vescu jusqu'à cette heure sans vous avoir veüe ? » Il la conduisit jusques à la porte de la rue, la mit en carrosse, et fit son affaire dez le jour mesme. Regardez ce que c'est ! Une autre, en faisant ce qu'elle faisoit, auroit deshonoré sa famille ; cependant comme on vivoit avec elle avec respect ! Dez qu'elle a esté morte on a laissé là tous ses parens, et on en faisoit quelque cas pour l'amour d'elle. Elle les desfrayoit quasy tous. Elle se confessa dix fois dans la maladie dont elle est morte, quoyqu'elle n'ayt esté malade que deux ou trois jours : elle avoit tousjours quelque chose de nouveau à dire. On la vit morte durant vingt-quatre heures, sur son lict, avec une couronne de pucelle... » (*Id.*).

Quant à Des Barreaux, il se rétablit vite. « Il pouvoit avoir trente-cinq ans quand il fit partie avec un nommé Picot, et autres qui leur ressembloient, d'aller escumer toutes les delices de la France ; c'est-à-dire de se rendre en chaque lieu, dans la saison de ce qu'il produit de meilleur... Ils passerent à Montauban, et dans le temple de ceux de la Religion ils se mirent, un jour de presche, à chanter des chansons à boire au lieu de pseumes. Ils ne pouvoient pas estre ivres, car c'estoit à huict heures du matin... Il y a plus de douze ans qu'il est si descheü, que la pluspart du temps il ne dit plus que du galimatias ; il criaille, mais c'est tout, et c'est rarement qu'il fait quelque impromptu suportable. Il joüe, il yvroigne, mange si salement qu'on l'a veü cracher dans un plat, afin qu'on luy laissast manger tout seul ce qu'il y avoit ; se fait vomir pour remanger tout de nouveau, et est plus libertin que jamais. » (*Id.*).

Des Barreaux se convertit pour mourir, probablement le 9 mai 1673. (Consulter les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, avec leurs commentaires par Paulin Paris ; consulter également l'ouvrage suivant : *Le libertinage au XVII^e siècle. Disciples et successeurs de Théophile de Viau*, par Frédéric Lachèvre. *La vie et les poésies libertines inédites de Des Barreaux* (1599-1673)-*Saint-Pavin* (1595-1670). Paris, H. Champion, éd., 1911.)

32. — *Une injuste race...* ce sont les Jésuites.

33. — *Briarées...* : Briarée, ou Aigion, Kottos et Gygès étaient trois géants nés de Gæa et d'Ouranos. Hésiode les représente comme une race orgueilleuse, ayant chacun cent mains (d'où leur nom d'Hécatonchires).

34. — *Hardy...* : Alexandre Hardy, né vers 1570, mort vers 1630, poète à gages de la troupe Valleran Lecomte, fixée à l'Hôtel de Bourgogne. Il est considéré comme l'un des principaux fondateurs du théâtre classique.

35. — *Porchères...* : François d'Arbaud, sieur de Porchères, mort vers 1638. « Porchères l'Augier et Porchères d'Arbaud estoient tous deux de Provence, tous deux poètes, et tous deux de l'Académie. Chacun d'eux traittoit l'autre de bastard, et soustenoit qu'il n'estoit pas de la maison de Porchères, assez bonne en ce pays-là ; mais ils s'accordaient en un point, c'est qu'ils estoient l'un et l'autre de meschants auteurs. » (TALLEMANT.)

36. — *Boisrobert...* : François le Metel de Boisrobert, né à Caen vers 1592, mort le 30 mars 1662. Consulter, sur ce très important personnage : M. ALLEM, *Anth. poët. franç.*, XVII^e siècle. Paris, Garnier. — F. FLEURET et L. PERCEAU, *Satires franç.*, XVII^e siècle, Paris, Garnier, 1923. — AD. VAN BEVER, *Les Poètes du Terroir*, Paris, Delagrave. — ÉMILE MAGNE, *Le plaisant abbé de Boisrobert*, Paris, Mercure de France. — A. T'SERSTEVENS, *Le Carton aux Estampes*, Paris, Mornay, et surtout TALLEMANT.

37. — *Saint-Amant...* : Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant, né en 1594, mort en 1661. Il s'attacha au duc de Retz, puis au comte d'Harcourt, enfin à Marie de Gonzague, reine de Pologne. « Il a du génie, mais point de jugement ; il ne sçait rien

et n'a jamais estudié ; au reste, fier à un point estrange, qui se loüe jusqu'à faire mal au cœur. » (TALLEMANT).

38. — *Gombaut...* : Jean-Ogier de Gombaudo, né vers 1570, mort en 1666. Lire TALLEMANT.

39. — *Ménard...* : Fr. de Maynard, né à Toulouse en 1582, nommé en 1618 président au présidial d'Aurillac, mort en 1646. « (Malherbe disoit que de tous ses disciples), Maynard estoit celuy qui faisoit le mieux des vers, mais qu'il n'avoit point de force, et qu'il s'estoit addonné à un genre de poésie, voulant dire l'épigramme, auquel il n'estoit pas propre, parce qu'il n'avoit pas assez de pointe d'esprit. » (TALLEMANT).

40. — *Daniel...* : « Darius fit un édit, et établit six-vingt satrapes sur son royaume... Mais il mit au-dessus d'eux trois princes, dont Daniel étoit un... Et comme le roi pensoit à l'établir sur tout son royaume, les princes et les satrapes cherchoient un sujet de l'accuser dans ce qui regardoit les affaires du roi... Alors les princes et les satrapes surprirent le roi en cette maniere, et lui dirent : « O roi, ordonne que tout homme qui durant l'espace de trente jours demandera quoi que ce soit à quelque dieu ou à quelque homme que ce puisse être, sinon à vous seul, ô Roi, sera jetté dans la fosse des lions »... Le Roi Darius fit publier cet édit et cette défense. Daniel, ayant appris que cette loi avoit été faite, entra dans sa maison : et ouvrant les fenêtres de sa chambre du côté de Jerusalem, il fléchissoit les genoux chaque jour à trois différentes heures, et il adoroit son Dieu, et lui rendoit ses actions de grâces, comme il faisoit auparavant. Ces hommes donc, qui épioient avec grand soin toutes les actions de Daniel, le trouvèrent qui prioit... Et ils vinrent aussitôt trouver le roi pour lui représenter son édit, et lui dirent : « Daniel, sans avoir égard à votre loi, ni à l'édit que vous avez fait, prie son Dieu chaque jour à trois heures différentes. » Ce que le roi ayant entendu, il fut extrêmement affligé : il prit en lui-même la résolution de délivrer Daniel, et jusqu'au soleil couché il fit ce qu'il put pour le sauver. Mais ces personnes voyant bien quelle étoit l'intention du roi, lui dirent : « O Roi, sachez que c'est une loi des Mèdes et des Perses, qu'il n'est point permis de rien changer dans tous les édits que le roi fait. » Alors Daniel fut emmené par le commandement du roi, et ils le jettèrent dans la fosse aux lions. Et le roi dit à Daniel : votre Dieu que vous adorez sans cesse,

vous délivrera. En même temps on apporta une pierre qui fut mise à l'entrée de la fosse, et scellée du sceau du roi et du sceau des grands de sa cour, de peur qu'on ne fit quelque chose contre Daniel. Le roi étant rentré dans sa maison se mit au lit sans avoir soupé. On ne servit point de viandes devant lui, et il ne put pas même dormir. Le lendemain il se leva dès le point du jour, et alla en diligence à la fosse aux lions; et, étant près de la fosse, il appella Daniel avec une voix triste et entrecoupée de soupirs, et lui cria : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, votre Dieu que vous servez sans cesse, auroit-il bien pu vous délivrer de la gueule des lions ? » Daniel lui répondit : « Mon Dieu a envoyé son ange qui a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui... » Alors le Roi fut transporté de joie, et il commanda qu'on fit sortir Daniel de la fosse aux lions : d'où ayant été tiré, on ne trouva sur son corps aucune blessure, parce qu'il avait cru en son Dieu... » (DANIEL, VI, trad. Le Maistre de Saci).

41. — *La fournaise...* : « Le roi Nabuchodonosor fit faire une statue d'or... Et le héraut crioit à haute voix : « Que si quelqu'un ne se prosterne pas, et n'adore point cette statue, il sera jetté sur l'heure au milieu des flammes de la fournaise... » Aussitôt des Chaldéens s'approchèrent et accusèrent des Juifs en disant au roi : « Ceux des Juifs à qui vous avez donné l'intendance des affaires de la province de Babylone, Sidrach, Misach, et Abdenago, méprisent, ô Roi, votre ordonnance ; ils n'honorent point vos dieux. » ... Alors Nabuchodonosor fut rempli de fureur, il changea de visage, et il commanda que le feu de la fournaise fut sept fois plus ardent qu'il n'avoit accoutumé d'être. Il donna ordre aux plus forts soldats de ses gardes de lier les pieds à Sidrach, Misach et Abdenago, et de les jeter ainsi au milieu de la fournaise... Or l'ange du Seigneur étoit descendu, et écartant les flammes, il avoit formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée, et le feu ne les toucha en aucune sorte... » (DANIEL, III, *id.*).

42. — *Teston...* : pièce de monnaie du temps, valant environ 0 fr. 75.

43. — *Pavie...* : Variété de pêche.

44. — *Aux races meurtrières...* : Ce sont encore les Jésuites.

45. — *La Maison de Silvie...* : la maison de Sylvie (la duchesse

de Montmorency) consistait en un petit ermitage dépendant du domaine de Chantilly. La maison de Sylvie actuelle est de style Louis XV.

46. — *Line*... : au xvii^e siècle, on écrivait le plus souvent *line* pour *ligne*, *sine* pour *signe*, etc., conformément à la prononciation d'alors.

47. — *Acteon*... : fils d'Aristée et d'Autonoé. Élevé par le centaure Chiron, il s'adonnait avec passion au plaisir de la chasse. Un jour, il aperçut Diane qui se baignait dans la fontaine Parthenios. Aussitôt la déesse le métamorphosa en cerf, et rendit enragés les cinquante chiens qui le suivaient. Ces bêtes mirent en pièces Actéon, qu'ils ne pouvaient reconnaître.

48. — *Melicerte*... : fils d'Ino et d'Athamas. Hera, voulant se venger d'Ino, se disposa à tuer Melicerte, mais sa mère le saisit dans ses bras, et se précipita avec lui dans la mer. Un dauphin chargea l'enfant sur son dos et le transporta jusqu'à l'isthme de Corinthe.

49. — *Le sieur de Commartin*... : Lefebvre de Caumartin, président des Enquêtes du Palais.

50. — *Echo*... : Écho était, d'après la légende, une des nymphes Orestiades et avait pour père un mortel. Nul ne savait mieux qu'elle jouer de la flûte, aucune voix n'était plus harmonieuse que la sienne. Pan s'éprit pour elle d'une passion farouche, mais la vierge le repoussa avec dédain. N'osant pas se venger directement, le dieu excita contre elle les bergers qui, dans leur démence, s'emparèrent de la malheureuse, la déchirèrent et éparpillèrent de tous côtés les différentes parties de son corps. Mais la Terre bienveillante recueillit ces débris et leur donna une sépulture. La nymphe survécut, en ce sens qu'elle imita et reproduisit tous les sons qui frappèrent ses oreilles. Suivant une autre légende, ce n'est pas de Pan, mais d'Héra qu'Écho aurait été la victime et c'est par dévotement pour Zeus qu'elle aurait encouru son terrible châtimement. Pour détourner l'attention de l'épouse du maître de l'Olympe, pendant que celui-ci s'empressait auprès des nymphes, Écho s'appliquait à causer avec elle sans arrêt. Ayant découvert le subterfuge, Héra métamorphosa sa jeune compagne en écho. Ovide rapporte encore une autre lé-

gende. C'est Écho qui se vit repoussée par le beau Narcisse, et de chagrin, alla se cacher au fond d'une grotte, où elle dépérit de langueur.

51. — *Le duc et la duchesse...* de Montmorency.

52. — *Tereus...* : « Etant en guerre avec Labdacos, Pandion, roi d'Athènes, appela de Thrace, à son secours, Tereus, fils d'Arès. Ayant par son secours terminé la guerre à son gré, il lui donna sa fille Procné. Tereus ayant eu d'elle un fils nommé Itys, devint amoureux de Philomèle et la séduisit, lui faisant croire que Procné qu'il avait cachée à la campagne, était morte. L'ayant ensuite épousée pour en jouir, il lui coupa la langue. Philomèle alors tissa des lettres sur son manteau, y décrivit ses malheurs, les fit connaître par ce moyen à Procné qui, étant venue chercher sa sœur, tua son propre fils Itys et l'ayant fait cuire, le fit manger à Tereus sans qu'il s'en doutât ; puis elles s'enfuirent promptement toutes les deux. Tereus prit une hache et les poursuivit. Étant arrivées à Dœulis, et se voyant sur le point d'être prises, elles prièrent les dieux de les transformer en oiseaux. Procné fut changée en rossignol, Philomèle en hirondelle. » (Apollodore d'Athènes). D'après d'autres auteurs, c'est Philomèle qui devint rossignol.

53. — *Se faire aimer à Céphale...* : Céphale, fils d'Hermès et d'Hersé. Il faut lire dans Ovide l'admirable récit de ses amours avec Procris, et avec l'Aurore.

54. — *Hardy* : voir plus haut la note 34 — Cette pièce ne se trouve pas dans l'édition originale de 1621, mais seulement dans le volume : *Nouveau recueil de diverses poesies du sieur Theophile. La pluspart faictes durant son exil. A Lyon, par Antoine Soubbron. M.DC.XXII*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Université, et dans sa réimpression de 1624, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale. Alleaume ne l'a pas recueillie dans son édition des Œuvres complètes de 1855, sous le prétexte que sa médiocre valeur prouve suffisamment que Théophile n'en est pas l'auteur.

Page 171, vers 55. — *Bertaud...* : Jean Bertaut, de Caen (1552-1611), lecteur du roi Henri III, fait évêque de Sées par Henri IV (1607). Consulter TALLEMANT.

56. — Cette poésie se trouve dans le même volume que la pièce précédente.

57. — Cette poésie se trouve, avec des variantes, dans le volume suivant : *Les Œuvres du sieur Theophile. Edition dernière, corrigée et augmentée de pièces de l'Autheur qui n'ont encores estéés imprimees. A Grenoble, par Pierre Marniolles, Imprimeur du Roy et de la Cour de Parlement près le grands Puits à la Victoire. MDC.XXVIII*, qui se trouve à la bibliothèque de Toulouse. Nous avons emprunté à cette édition le titre et la première strophe. Les quatre autres strophes de notre édition sont conformes au texte d'un manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, et est intitulé : *Caprice de Theophile* (Ms. 20862, f^o 190. Pièces diverses. Règne de Louis XIV). Ce manuscrit est dépourvu de la première strophe.

58. — Cette poésie ne se trouve dans aucune édition de Théophile. Elle a été découverte par Ch. Urbain (*Bulletin du Bibliophile*, année 1890, article : Vers oubliés) dans l'ouvrage suivant : *Tresor chronologique et historique contenant ce qui s'est passé de plus remarquable et curieux dans l'Estat tant sacré que profane, depuis le commencement du monde, jusques à la naissance de Jesus-Christ. Le tout divisé en cinq aages, par le Pere Dom Pierre de S. Romuald, prestre et religieux de la Congregation de Nostre Dame des Fueillens. A Paris, chez Antoine de Somnaville, au Palais, en la gallerie des Merciers, à l'Escu de France. M.DC.XLII. Avec privilège du Roy, et Permission des Superieurs*. (Bibl. Nat., G. 828, in-folio). Le Père de S.-Romuald, plus connu sous le nom de P. Guillebaud, a intercalé cette phrase dans l'histoire d'Auguste : « Auguste en ce temps se porta dans l'Orient, afin d'en visiter les Provinces... Ce fut en ce voyage que Virgile accompagna Auguste, et pour l'heureux retour de qui Horace fit la belle ode qui commence par ces vers :

Sic te diva potens Cypri
Sic fratres Helenae lucida sydera.

Laquelle Theophile trouva si excellente, lors de son séjour à Selles en Berry, c'est-à-dire un peu devant sa mort, qu'il voulut bien employer son style pour la faire voir en nostre vulgaire à ses amis. Et parce qu'elle n'a point encore esté imprimée, que je sçache, je l'enchasseray en ce lieu, afin de donner d'autant plus de contentement aux admirateurs d'un si bel esprit. » (Suit la paraphrase).

Voici le texte de l'Ode d'Horace :

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater
Obstrictis aliis præter Iapyga

Navis, quæ tibi creditum
Debes Vergilium ; finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum

Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.

Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turbidum et
Infames scopulos Acroceraunia ?

Nequiquam deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas
Audax Iapeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit...

Post ignem ætheria domo
Subductum macies et nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas

Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus æra
Pennis non homini datis ;
Perrupit Acheronta Hercules labor,

Nil mortalibus ardui est ;
 Cælum ipsum petimus stultitia, neque
 Per nostrum patimur scelus
 Iracunda Jovem ponere fulmina.

59. — *La Reyne, fille des eaux*. Horace dit : la déesse qui règne sur Chypre. C'est Vénus Aphrodite, qui sortit de l'onde près de Chypre.

60. — *Les freres jumeaux*. Castor et Pollux, frères d'Hélène ; ils passaient pour favoriser les navigateurs.

61. — *Le Dieu puissant*. Éole.

62. — *Le Zephire*. Horace dit : le vent d'Iapygie (Apulie). Ce vent était favorable pour aller d'Italie en Grèce.

63. — *Acroceron*. C'est un mot forgé par Horace, qui signifie les hauts monts Cerauniens. Ce roc s'appelle aujourd'hui mont de la Chimère.

64. — *Hercule fut dans les Enfers*. C'est le douzième des travaux d'Hercule, qui consista à enlever Cerbère, et, par la même occasion, Thésée.

65. — Cette poésie, restée inédite jusqu'en 1887, provient d'un manuscrit ayant appartenu à M. Paul de Bellegarde, né à Bousières en 1844, et avocat à Nérac. Elle a été publiée pour la première fois dans l'ouvrage suivant : *Theophile de Viau, étude bio-bibliographique avec une pièce inédite du poète et un tableau généalogique, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Bordeaux, Paul Chollet, M.DCCC.LXXXVII*. (Bibl. Nat. : Ln 27 36781). Sur M. de Liancourt, voir l'*Introduction* du présent volume.

66. — Ce vers et les cinq suivants sont les mêmes que les six derniers de la neuvième strophe.

67. — *Epigramme*. Cette pièce a paru dans le volume suivant : *Les Muses illustres, par François Colletet, le fils. Paris, Pierre David et Louis Champoudry, 1658. Avec privilège du Roy*. (Bibl. Nat., Yf 7784).

68. — *Quadrin*. Cette pièce a paru dans le volume suivant : *Jardin des Muses. Où se voyent les Fleurs de plusieurs agréables poësies, Recueillies de divers Autheurs, tant anciens que modernes. A Paris, Chez Antoine de Sommaville, au Palais, en la Salle des Merciers, à l'Escu de France ; et Augustin Courbé, dans la mesme Salle, à la Palme. M.DC.XXXIII. (Bibl. Nat., 7267 rés.).*

BIBLIOGRAPHIE

A. ŒUVRES COMPLÈTES.

Les Œuvres du sieur Theophile. A Paris, chez Pierre Billaine, ruë S.-Jacques à la Bonne Foy, M.DC.XXI (1621). Avec privilège du Roy. (Édition originale de la première partie des *Œuvres de Théophile*). — Même éd. chez J. Quesnel. — 2^e éd., 1622. — 3^e éd., 1623. — *Œuvres du sieur Theophile. Seconde partie.* A Paris, chez Pierre Billaine, rue S.-Jacques à la Bonne Foy, M.DC.XXIII (1623). Avec privilège du Roy. (Édition originale de la seconde partie des œuvres de Théophile). — Même éd. chez J. Quesnel. — *Nouveau recueil de diverses poésies du sieur Théophile...* Lyon, Soubron, 1622 ; *id.*, Rouen, Le Vilain, 1624 ; *id.*, Lyon, Michel, 1625. — *Recueil de toutes les pièces faites par Theophile, depuis sa prise jusques à present. Ensemble plusieurs autres pièces jaictes par ses amis à sa faveur, et non encore veuës. Avec une Table où sont mises les pièces toutes par ordre, comme il se peut voir en la page suivante.* M.DC.XXIV (1624) (édition originale de la troisième partie des œuvres de Théophile) ; *id.*, 1624 (moins complète) ; *id.*, Paris, 1625 ; *id.*, Paris, 1626. — *Theophile au Roy... et plusieurs autres pièces.* Rouen, Le Vilain, 1626. — *Les Œuvres du sieur Theophile, revuës, corrigees, et augmentées. Jouxte la coppie imprimée.* A Paris, par Pierre Bilaine et Jacques Quesnel. M. DC.XXVI (1626) (première édition connue des trois parties réunies) ; *id.*, Rouen, La Mare, 1626 ; *id.*, Rouen, La Mare, 1627 ; *id.*, Paris et Lyon, 1627. — *Nouveau recueil de diverses poésies...* Paris, La Mare, 1627 ; *id.*, Lyon, jouxte copie Bordeaux, 1627. — *Les Œuvres du sieur Theophile...* Grenoble, Marniolles, 1628 ; *id.*, 1629, *id.*, Lyon, Michon, 1630. — *Les Œuvres de Theophile.* Rouen, La Mare, 1628 ; *id.*, Rouen, La Mare, 1629 ; *id.*, Paris, jouxte copie Rouen, 1629 ; *id.*, Rouen, La Haye, 1630 ; *id.*, Rouen, La Mare, 1631. — *Les Œuvres de Theophile. Divisées en trois parties. Première partie, contenant l'Immortalité de l'Ame, avec plusieurs autres pièces. La seconde, les Tragédies. Et la troisième, les pièces qu'il a faites pendant sa prison. Dédiées aux beaux esprits de ce temps. Dernière édition.* A Rouen, chez Jean de La Mare,

aux degrez du Palais, M.DC.XXXII (1632) (c'est l'édition de G. de Scudéry). — Après ces 27 éditions, on peut relever les suivantes : Lyon, Gay, 1630. — Rouen, Mesnil, 1631. — Lyon, Bailly, 1632. — Lyon, Gay, 1632. — Paris, 1633. — Paris, juxte copie Rouen, 1636. — Rouen, Manneville, 1636. — Rouen, Louys et Loudet, 1636. — Rouen, Hollant, 1636. — Rouen, Berthelin, 1636. — Rouen, Jouanne, 1636. — Lyon, Bailly, 1638. — Rouen, Hollant, 1638. — Lyon, Huguetan, 1641. — Lyon, Rigaud, 1641. — Lyon, Gay, 1641. — *Nouvelles œuvres de feu M. Theophile, composées d'excellentes Lettres Françaises et Latines. Soigneusement recueillies, mises en ordre et corrigées par M. Mayret.* A Paris, chez Antoine de Sommaville, 1641 ; *id.*, 1648 ; *id.*, 1656. — *Œuvres de Theophile...* Lyon, Huguetan, 1642. — Rouen, 1642. — Rouen, Daré, 1643. — Lyon, Huguetan, 1645. — Lyon, Valfroy, 1645. — Rouen, Ferrand, 1648. — Rouen, Berthelin, 1650. — Rouen, Cailloué, 1651. — Rouen, La Rivière, 1651. — Lyon, Odin, 1651. — Rouen, Cailloué, 1653. — Paris, Loyson, 1656. — Paris, Pépingué, 1656. — Paris, Sommaville, 1656. — Lyon, Borde, 1658. — Lyon, Matherel, 1658. — Paris, Sommaville, 1660. — Rouen, Loudet, 1661. — Paris, Sommaville, 1661. — Rouen, Berthelin, 1661. — Rouen, Behourt, 1661. — Paris, Pépingué, 1661. — Rouen, 1664. — Paris, Pépingué, 1666. — Lyon, de Ville, 1668. — Lyon, Cellier, 1668. — Lyon, Beaujollin, 1668. — Lyon, Compagnon, 1668. — Lyon, Cellier, 1676. — Lyon, Cellier, 1677. — Lyon, Viret, 1696. — *Œuvres complètes de Théophile, nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une notice biographique par M. Alleaume, archiviste paléographe.* A Paris, chez P. Jannet, 1855.

B. ŒUVRES IMPRIMÉES SÉPARÉMENT :

Eloges du Duc de Luynes..., 1620. — *Théophile au Roy...*, Bordeaux, G. Vernoy, 1620. — *Le bannissement de Theofille...*, 1620. — *Vers présentés au Roy...*, 1620. — *Plainte de Théophile à un sien amy...*, 1623. — *Les adventures de Theophile, au Roy...*, 1624. — *La pénitence de Theophile...*, 1624. — *Requete de Theophile, au Roy...*, 1624. — *Theophilus in carcere...*, 1624. — *Apologie de Theophile...*, 1624. — *Requete de Theophile, à Nosseigneurs de Parlement...*, 1624. — *Lettre... à MM. du Parlement...*, 1624. — *Très humble requeste... à Mgr le Premier Président...*, 1624. — *Lettre de Théophile à M. de Verdun...*, 1624. — *Remerciement de Theophile à Coridon...*, 1624. — *Prière de Théophile aux poètes de ce temps...*, 1624. — *Lettre de Théophile à son frère...*, 1624. — *La Maison de Silvie...*, 1624. — *Factum de Théophile...*, 1625. — *Vers de Théophile, presentés au Roy...*, 1625. — *Requete de Theophile, au Roy...*, 1625. — *Apologie, au Roy...*, Paris, 1625 ; *id.*, Paris, 1626 ; *id.*, Paris, 1627, — *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé...*, Paris, Jean Mart in, 1626 ; *id.*, 1627 ; *id.*, Niort, Moussat, 1628. — *La Tragedie de Pasi-*

phad..., Paris, Hulpeau et Jean Martin, 1627 ; *id.*, Paris, Hulpeau, 1628 ; *id.*, Troyes, Oudot, 1631 ; *id.*, Paris, Gay, 1862. — Choix de poésies de Théophile, avec une notice de Rémy de Gourmont. Paris, *Mercur de France*, 1907. — A ces éditions, il convient d'ajouter celle d'E. Aubert, expurgée, publiée en 1633, à Avignon.

C. RECUEILS COLLECTIFS CONTENANT DES PIÈCES DE THÉOPHILE :

Le Cabinet des Muses..., Rouen, David du Petit-Val, 1619. — *Le second livre des délices de la Poésie françoise...*, Paris, Toussaint du Bray, 1620. — *Les Délices satyriques...*, Paris, A. de Sommaville, 1620. — *Recueil mémorable de tout ce qui s'est fait... en l'année 1620...*, Paris, 1620. — *La Cresme des bons vers...*, Lyon, Courant, 1622 ; *id.*, 1623. — *Le Parnasse des Poètes Satyriques...*, 1622 ; *id.*, 1623 ; *id.*, 1625 (deux éditions) ; *id.*, 1627 ; *id.*, 1660 ; *id.*, 1668 ; *id.*, 1672 ; *id.*, 1677 ; *id.*, s. d. (fin du xvii^e s.) ; *id.*, réimpressions de Claudin et de Poulet-Malassis, au xix^e siècle. — *Jardin des Muses...*, Paris, Sommaville et Courbé, 1643. — *Hortus epitaphiorum selectorum...*, Paris, Meturas, 1648. — *Les Muses illustres de MM. Malherbe, Théophile...*, Paris, Champoudry, 1658. — *Poésies choisies de Messieurs Corneille...*, Paris, Charles de Sercy, 1660. — *Recueil des plus belles pièces des poètes françois...*, Paris, Claude Barbin, 1692.

D. OUVRAGES ANCIENS A CONSULTER :

ANONYMES, *La remonstrance à Theophile*, 1620. — *Arrêt de la Cour de Parlement...*, Paris, 1623. — *Lettre consolatoire à Théophile*, 1623. — *Lettre de Damon...*, 1623. — *La prise de Théophile...*, Paris, 1623. — *Procès-vernal de l'emprisonnement de Théophile...*, Paris, 1623. — *Le Théophile réformé...*, 1623. — *Les souspirs d'Alexis...*, 1624. — *Les larmes de Théophile...*, 1624. — *Consolation à Théophile...*, 1624. — *L'Apparition d'un Phantosme à Théophile...*, 1624. — *Dialogue de Théophile à une sienne maîtresse...*, 1624. — *Le poétique Anti-Théophile...*, 1625. — *Consolation sur la résolution de la mort...*, 1625. — *Miroir de la Cour...*, 1625. — *Le théâtre de la fortune des beaux esprits...*, 1625. — *Le triomphe de Minerve...*, 1625. — *La honteuse fuite des ennemis de Théophile...*, 1625. — *Élégie sur l'arrest de Théophile...*, 1625 (attribuée à G. de Scudéry). — *La dernière lettre de sieur Théophile à son amy Damon...*, Paris, 1626 (apocryphe). — *Récit de la mort du S^r Théophile...*, Paris, 1626. — *Lettre de consolation...*, 1626. — *Apologie pour Théophile...*, 1626. — *Plaintes de Thircis...*, 1626. — *Le Testament de Théophile...*, 1626. — *La Descente de Théophile aux enfers...*, 1626. — *La rencontre de Theophile et du Père Coton, en l'autre monde*, 1626. —

L'examen de Théophile..., 1626 — *Recueil des épitaphes faictes sur Théophile*, 1626. — *L'ombre de Théophile apparuë au Père Garasse*, 1626. — *Discours remarquable de la vie et mort de Théophile...*, Paris, 1626. — *La Metempsychose de Théophile...*, 1626. — *L'oraison funèbre de Théophile...*, 1626. — *La première lettre que Théophile a envoyé de l'autre monde à son amy*, 1626. — *Le Théophile ressuscité*, 1626. — BAILLET, *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs...*, Paris, 1685 ; réimprimé en 1725 avec l'*Anti-Baillet de Ménage*. — N. CHORIER, *Vie du Président Boissat...*, Grenoble, 1680. — DES BARREAUX, *Responce de Tircis...*, Paris, 1623. — GARASSUS, *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps...*, Paris, 1623. — *Apologie... pour son livre...*, Paris, 1624. — *Responce... aux mesdisans...*, 1624. — *Lettre... à M. Ogier...*, Paris, 1624. — *Responce du sieur Hydaspes au sieur de Balzac...*, 1624. — *Nouveau jugement de ce qui a été dict et escrit pour et contre le livre de la Doctrine curieuse...*, Paris, 1625. — *Mémoires*, publiées avec une notice et des notes par Ch. Nisard, Paris, 1860. — CL. GARNIER, *Atteinte contre les impertinences de Théophile...*, 1624. — GOUJET, *Bibliothèque françoise...*, 1740-1752 (t. XIV). — GOULU, *Lettres de Phyllarque à Aristote...*, Paris, 1627. — *Achates à Palemon...*, 1628. — GUILLEBAUD, *Trésor chronologique...*, Paris, 1643. — MÉNAGE, voir BAILLET. — *Mercur françois*, 1619, 1625, 1626. — M. MOLÉ, *Mémoires*, publiées par Champollion-Figeac, Paris, 1855. — NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la République des Lettres*, Paris, 1727-1745 (n° 98, t. XXXVI). — OGIER, *Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse...*, Paris, 1623. — PICHOU, *Poésie sur la mort de Théophile*, 1626. — CH. SOREL, *Bibliothèque françoise*, 1664. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes...* publiées par Monmerqué et P. Paris, Paris, 1853.

E. OUVRAGES MODERNES A CONSULTER :

ALLEAUME, *Notice de l'édition des Œuvres complètes de Théophile*, Paris, 1855 ; article de la *Revue de l'Instruction publique*, année 1859. — MAURICE ALLEM, *Anthologie poétique française, XVII^e siècle*, Paris, Garnier, s. d. — ANDRIEU, *Théophile de Viau, étude bio-bibliographique*, Bordeaux, 1887. — BAZIN, article de la *Revue de Paris*, année 1839. — P. BRUN, *Autour du XVII^e siècle. Les libertins*, Grenoble, 1901. — PH. CHASLES, article de la *Revue des Deux-Mondes*, année 1839. — É. FAGUET, articles de la *Revue des Cours et Conférences*, années 1893 et 1907. — F. FLEURET et L. PERCEAU, *Le livret des Follastries de Ronsard*, Paris, 1920 ; *Œuvres complètes de Sigogne*, Paris, 1920 ; *Satires de mœurs du XVII^e siècle*, Paris, la Sirène ; *Satires françaises du XVII^e siècle*, Paris, Garnier, 1923. — DE GAILLON, article du *Bulletin du Bibliophile*, année 1855. — GARRISSON, *Théophile et Paul de Viau*, Paris, 1899 ; *Paul de*

Viau, capitaine huguenot, 1892 ; article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1897. — TH. GAUTIER, *Les Grotesques*, Paris, 1882. — R. DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, 3^e série, Paris, 1909 ; *Notice de l'édition des Œuvres choisies de Théophile*, Paris, 1907. — EUG. et ÉM. HAAG, *La France protestante*, Paris, 1859. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau* (11 juillet 1623-1^{er} septembre 1625)..., Paris, Champion, 1909. — *Le Prince des libertins du XVII^e siècle. Jacques Vallée des Barreaux : Sa vie, et ses poésies...*, Paris, Leclerc, 1907. — *Le libertinage au XVII^e siècle. Disciples et successeurs de Théophile de Viau. La vie et les poésies libertines inédites de Des Barreaux et Saint-Pavin...*, Paris, Champion, 1911. — *Le libertinage au XVII^e siècle. Un mémoire inédit de Garasse adressé à M. Molé...*, Paris, Colin, 1912. — *Le libertinage au XVII^e siècle. Une seconde révision des Œuvres du poète Théophile de Viau... publiée en 1633 par E. Aubert... suivie de Pièces qui ne sont ni dans l'édition d'E. Aubert, ni dans celle d'Alleaume...*, Paris, Champion, 1911. — *La querelle des Anciens et des modernes. Une première attaque inconnue de Claude Garnier... contre Théophile...*, Paris, Leclerc, 1912. — ED. MAIGNIEN, *Notes bibliographiques sur quelques éditions des œuvres de Théophile de Viau...*, Grenoble, 1911. — F.-T. PERRENS, *Les Libertins en France, au XVII^e siècle*, Paris, Chailley, s. d. — R. DE PLANHOL, *Les utopistes de l'amour*, Paris, Garnier, 1921 ; article de la *Revue critique des Idées et des Livres*, année 1921. — RITTER, article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1902. — SAINT-AUBAN, *Le Procès d'un homme de lettres en 1623*. Paris, 1885. — SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, 1857. — KATHE SCHIRMACHER, *Théophile de Viau...*, 1897 (en allemand). — SERRET, *Etudes sur Théophile...*, 1864. — F. STROWSKI, *Histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle...*, Paris, Plon, 1907. — TAMIZEY DE LARROQUE, article de la *Revue de Gascogne*, année 1879.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	I
PRÉFACES.....	3
Au Roy, sur son exil, <i>ode</i>	9
A Monsieur de Montmorency, <i>ode</i>	14
A Monsieur de Losières, <i>ode</i>	17
A M. le Marquis de Boquiguan, <i>ode</i>	20
Contre l'hyver, <i>ode</i>	24
Le matin, <i>ode</i>	29
La solitude, <i>ode</i>	32
Ode	38
Sur une tempeste	40
A Philis, <i>ode</i>	43
A Cloris, <i>ode</i>	47
Ode	51
A Philis, <i>stances</i>	53
Stances	55
Stances	56
A Mademoiselle de Rohan.....	57
Pour Mademoiselle de M... ..	59
Stances.....	63
Desespoirs amoureux.....	66
Stances	68
Stances	70
Elegie. A une dame.....	72
A Monsieur du Fargis.....	77
Satyre première.....	79
Seconde satyre.....	85
Elegie.....	89
Ode.....	92
Ode.....	94
Sonnet.....	95

TABLE DES MATIÈRES

260

Epigrammes	96
Elegie	98
Elegie	107
Stances	110
Sonnet	112
Sonnet	113
Sonnet	114
Sonnet	115
Ode	116
Elégie. A Monsieur de Pesé	120
Elégie	124
Elégie	128
Elégie	132
Ode	136
Remonstrance à M. de Vertamont	140
La plainte de Théophile à son amy Tircis	142
Prière aux poètes de ce temps	149
Lettre à son frère	154
La Maison de Silvie. Ode I	164
Ode II	168
Ode III	173
Ode IV	177
Ode V	181
Ode VI	186
Ode VII	191
Ode VIII	195
Ode IX	199
Ode X	203
A Monsieur de L. sur la mort de son père. Ode	207
Au Sieur Hardy	211
Ode	213
Philandre sur la maladie de Tircis	215
Paraphrase d'une ode d'Horace	217
Ode à M. de Liancourt	221
Epigramme	226
Quadrin	227
Notes	229

PQ1933. A14



a39001



003888404b

4-71

72-1

